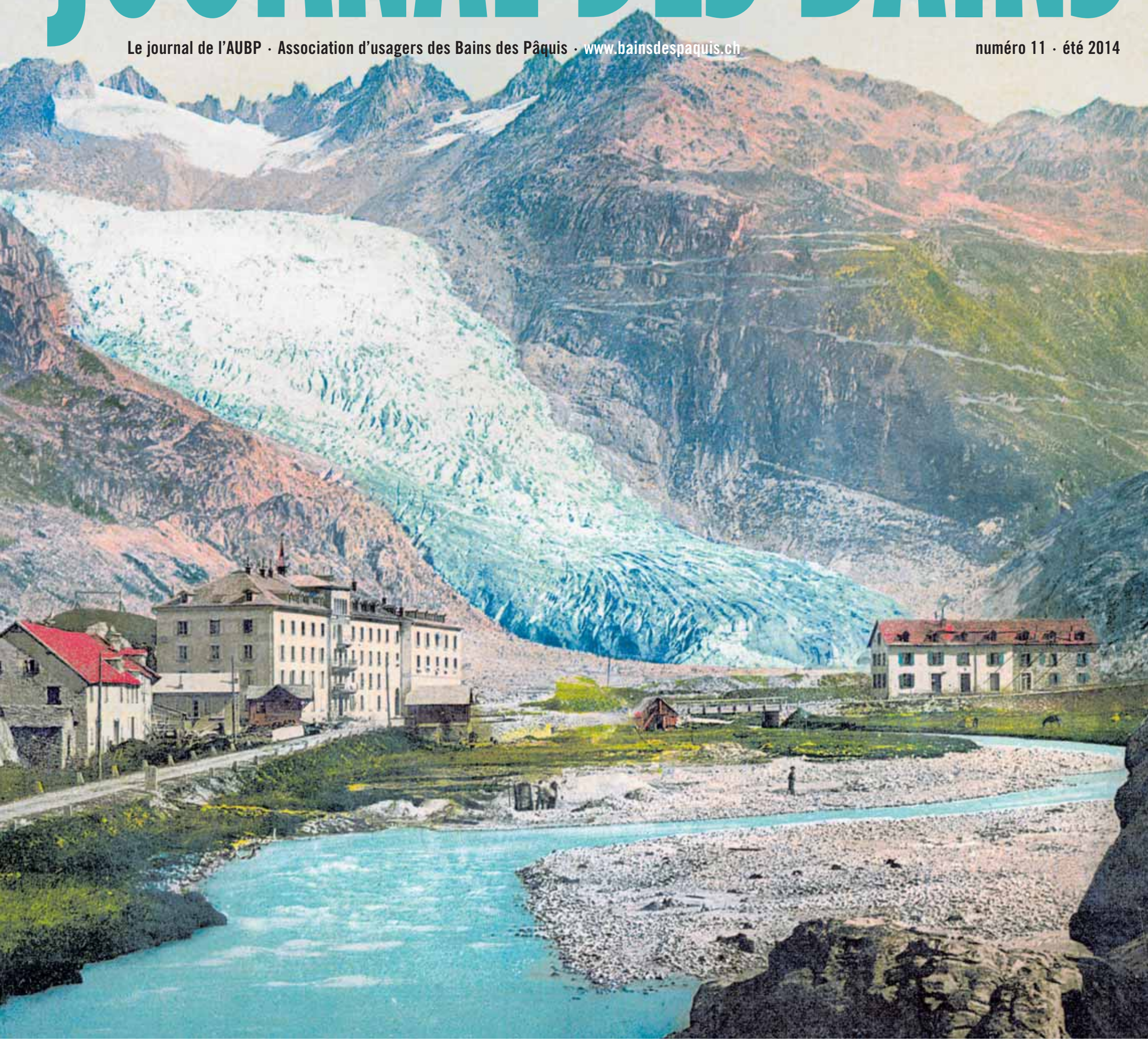
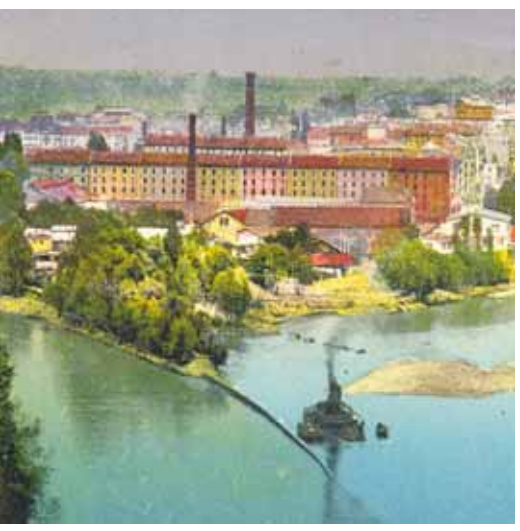
« On notera avec amusement et regret que nos rivières ne deviennent ces fleuves qui font la fierté de la Suisse qu'au moment où ils l'ont abandonnée… » /page 24

JOURNAL DES BAINS

Le journal de l'AUBP · Association d'usagers des Bains des Pâquis · www.bainsdespaquis.ch

numéro 11 · été 2014





La descente du Rhône

/pages 12-14

Delirium Rhodanum

/page 19

La Jonction : courants et contre-courants

/pages 24-25

Nager dans la Tamise

/page 27

ÉDITO

A cheval sur le Rhône

Dix numéros durant, le *Journal des Bains* a flotté sur les eaux tranquilles du lac Léman. Pour sa onzième parution, il semblait opportun de laisser voyager nos pages tant en amont qu'en aval, suivant en cela le fil du Rhône, source de vie depuis le glacier de Gletsch jusqu'à son delta, à Port-Saint-Louis.

A l'extrême limite du lac, les Bains des Pâquis, pris entre les courants du Goléron et du bout de la jetée, se sentiraient déjà presque à cheval sur le Rhône. Et pourquoi pas après tout, tant il est vrai qu'est tenace la légende d'un chenal sous-lacustre traversant de part en part le Léman et dans lequel coulerait le fleuve.

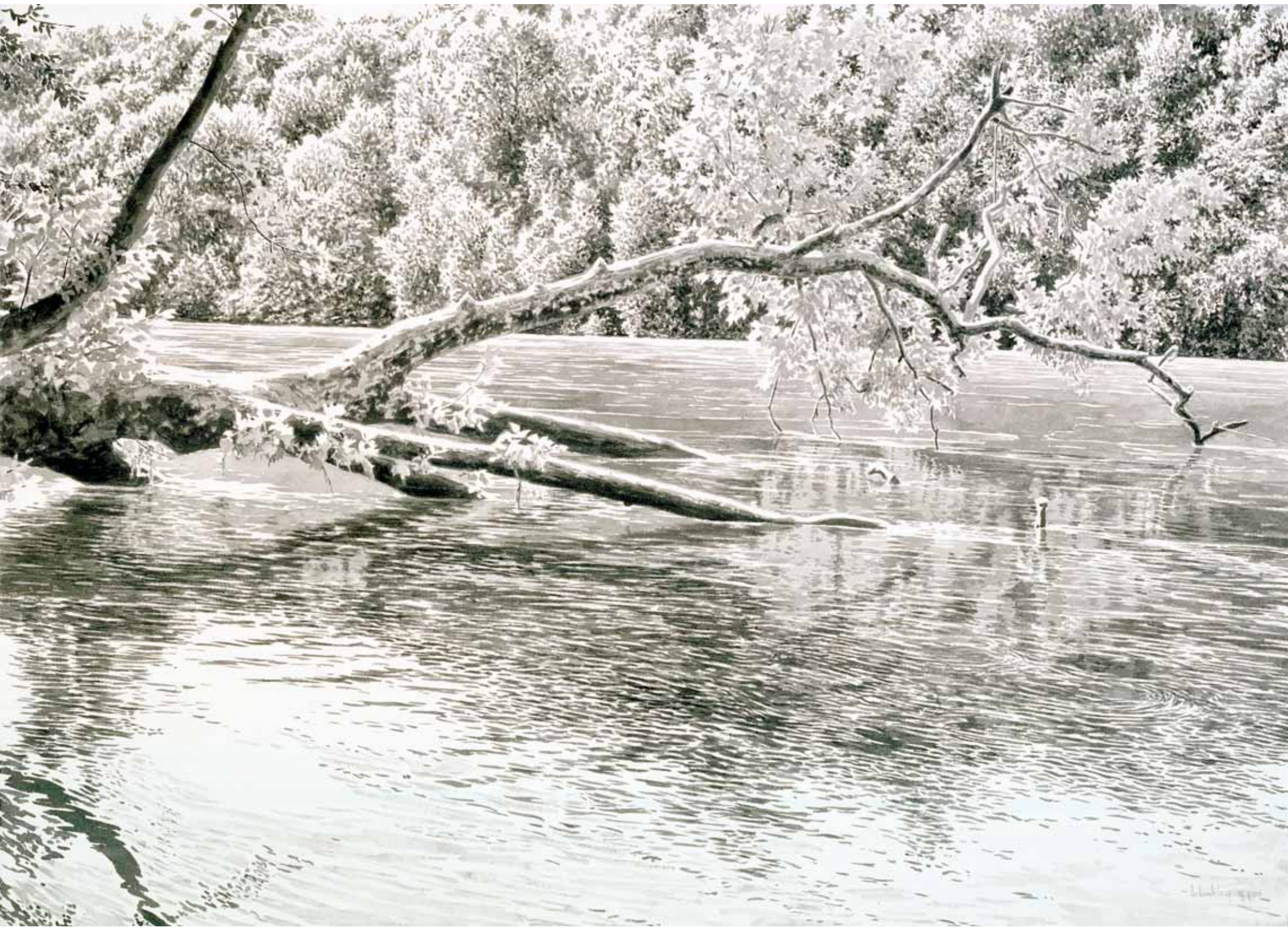
Il y a, quoi qu'il en soit, dans le cours du Rhône une allégorie avec la vie associative des Bains. Une jeunesse tumultueuse, faite de torrents et de cascades, une adolescence incontrôlable, vive, aventureuse, avant de se bonifier dans le lac, de s'étaler, bonasse, placide, même si quelques tempêtes continuent à faire des vagues.

Mais un cours d'eau n'est jamais si serein qu'on le croit aux beaux jours. Rien n'y fait, contraintes, bétonnage, lois, canalisations. Les crues sont toujours là, parfois violentes ou meurtrières. Le fleuve, comme la vie, a ses colères et ses excès, ses coups de folie et nous laisse parfois surpris ou démunis.

Bien sûr, il y a une espèce de fin quand les eaux se dispersent, quand elles s'évasent comme un entonnoir en un delta marécageux. Ce qui pourrait ressembler à la mort n'en est pas une, non parce que la mer continue le long et sinueux travail du fleuve, mais parce que celui-ci est de toute éternité, toujours semblable à lui-même et toujours changeant. Ainsi en va-t-il des Bains, comme le Rhône, avec cette apparence d'immanence qui se renouvelle dans chaque goutte d'eau qui passe.

La rédaction

Allégories du Rhône : à Lyon (en haut) et à Versailles.



Jean-François Luthy, *Intervalles*, octobre 00-01, encre sur papier, 50x70 cm **www.jfluthy.com**

On ne renroule pas les serpentins

Nous étions nés dans une coquille de noix. Naviguer, en attendant, les rêves le faisaient à notre place.
C'est des histoires de garçons. La virile cédille discriminatoire brille au fronton des écoles.

JEAN-LUC BABEL

On disait qu'un morceau de bois lâché au Bouveret met onze ans pour traverser le lac en longueur, chahuté autant qu'un ludion, à hue, à dia, deux vagues en avant, une vague en arrière. A Genève on lui rallongeait trois jours pour qu'il aille jusqu'à la mer. Un poney au trot, un honnête 8 kilomètres-heure. L'éclusier des Forces motrices me confirma ce chiffre.

« Nous habitons le château d'eau », pontifiait-il en prétendant recevoir un appel des bateliers d'Arles : les chalands touchaient la vase. Frères d'eau comme on dit frères de lait, les Provençaux demandaient aux Suisses quelques mètres cubes en plus. Trois jours après, une houle tendre et tendue comme une plume libérait les bateaux. Pour la frime, l'homme aux vannes agitait des mots étranges : carène, sirène de proue, tirant d'eau. Je comprends « tyrandeau ». J'ai 9 ans.

J'effeuille les mouches comme la marguerite, une patte à la fois, à l'abri derrière mon pupitre. Le proviseur se tait en gardant un sourire intriguant. Lui qui ne se rappelle jamais la couleur des yeux des orphelins, il sait toutes les nuances de l'eau. On la sentait venir à tous les coups, la vieille colle sémantique : où finit le lac, où commence le fleuve ? Des disputes de ce genre, qui est médiéval, enflammaient le réfectoire. La tomate, fruit ou légume ?

Qu'est-ce qui fait le plus mal sur la tête : un kilo de plumes ou un kilo de plomb ?

Et qu'est-ce qui prouve que c'est bien le Rhône qui déboule, le même Rhône ? Body-buildé, rasé de frais, réoxygéné, salubre. Entré bille en tête dans le lac comme un sanglier boueux et fou, ressortant bleu et lucide comme un bonbon à la menthe ? Le moins qu'on puisse dire c'est qu'il ne perd pas au change. Las ! C'était trop beau. A peine sorti de la ville il court chez les loubards saloper son beau costume, lui l'apprenti banquier cravaté de ponts. L'Arve des banlieues est une fille à la redresse mais elle a la manière. Les deux courants rejouent d'abord la fable de la nymphe Aréthuse, le pur et l'impur coulent côte à côte sans se mêler pendant une ou deux centaines de mètres muets et tristes.

Le Rhône tourne le dos pour toujours. Adieu Heidi, toboggans alpestres, faux-semblants d'Amazone où les arbres viennent boire en trempant leurs chevelures. Ça planait pour lui. Dansez maintenant ! Verbois a un goût de bouchon. Il va marner, le fleuve tranquille. Au cambouis ! Il traversera des bleds hébétés comme un lendemain de passage du Tour ; des trous où le soleil ne revient jamais et où les pluies se déshonorent.

Passé Bellegarde, sous une arche énorme formée par une chute de rocs, il s'évanouissait. Ce fut une attraction touristique, la perte du Rhône. Je revois les cartes postales. Chose inouïe : un fleuve escamoté comme un lapin par un prestidigitateur. Il y avait sûrement un truc. A la fin, la femme coupée en morceaux revient toujours pour saluer.

Ce Rhône fantôme disparaîtra deux fois, aboli en 1945 par le barrage de Génissiat. Et même trois fois, car aujourd'hui plus personne ne s'en souvient. En aval, d'autres barrages seront construits et des centrales nucléaires en veux-tu en voilà. Mais que les longues nuits sont froides ! Le concierge sort les containers, c'est dans la cour un grondement d'orage lointain auquel je me laisse chaque fois prendre. Les vibrations sourdes de la tôle produisent ce borborygme crépusculaire d'une grande justesse de requiem : avec nos scories, n'est-ce pas un peu de nous qui s'en va ?

Souvent la carte géographique s'arrête pile, elle suspend la rivière qu'on suit avec le doigt, le chemin, le village, la forêt, la montagne. On passe par-dessus bord comme au temps où la Terre était une assiette plate pour tomber dans le blanc. On cherche la carte annexe mais le cœur n'y est plus, il n'aime pas jouer à cache-cache dans ses moments chimériques, en quête du sel gemme ou de l'or des fous.

Le Rhône s'enlise dans la Camargue, tout en bas. Il fourchicote, radote, s'effiloche. Son nom s'est noyé dans la mer, emportant tous les autres. Mais chaque hiver, les feuilles qu'on disait mortes réinventent l'imprimerie en estampillant les pierres. Patiemment l'alphabet se remet à l'ouvrage.

Le Rhône à contre-courant

JEAN-HENRY PAPILLOUD

Le répit d'une retraite partielle et des contacts privilégiés avec des passionnés qui se demandent d'où vient l'eau qui alimente les bassins des Bains des Pâquis me permettent de réaliser un vieux rêve longtemps caressé, mais jamais abouti : parcourir le Rhône à la fois dans l'espace et dans le temps. L'espace d'un canton alpin qu'il irrigue comme une artère discrète et le temps d'une époque qui a vu des changements incroyables se produire. Bizarrement, je n'ai pas eu le réflexe primaire de me rendre à la source du fleuve et de le suivre dans sa descente, inexorable, vers son premier bassin. Comme je n'avais pas encore vu le Rhône se jeter dans le lac, j'ai couru le voir se perdre dans les flots du Léman. Un moment fort. Comme s'il défilait des souvenirs, des histoires, des images. Une invitation à remonter le fleuve. Mais remonter le Rhône c'est aussi remonter le temps, flâner au gré des lieux qu'il arrose et, à défaut de suivre ses méandres disparus, se promener dans les dédales de la mémoire et des images.

Bouveret, Monthey – C'est donc ici que commence le grand trait d'union entre Valais et Genève. Pour moi, ce rapport est aussi marqué par cette photographie réalisée par un Genevois pour l'Enquête photographique en Valais. Une image qui en appelle une autre : les ouvriers de la future Ciba vivent d'un autre usage de l'eau. *(Photos : Eddy Mottaz, Vieux-Monthey)*

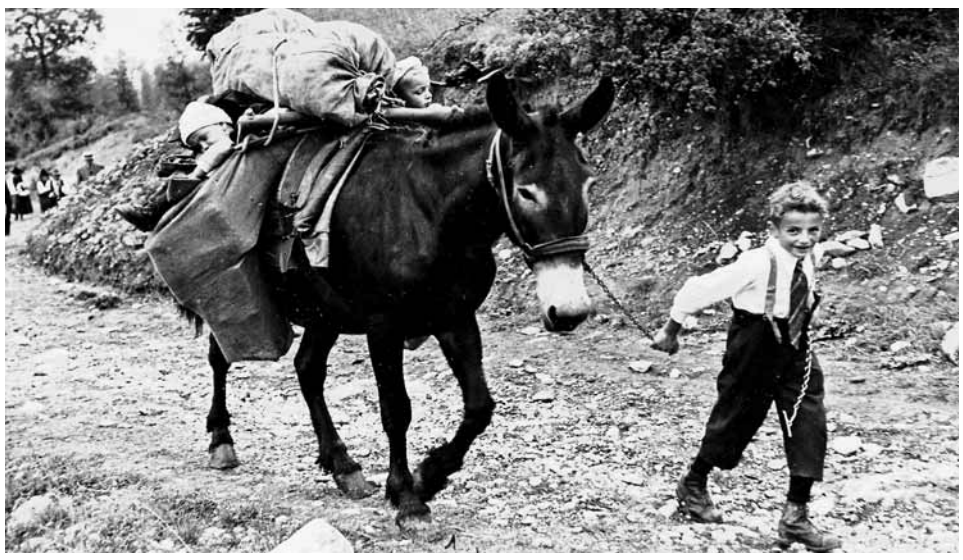
Champéry, Saint-Maurice, Pissevache – Avant de se jeter dans le fleuve, les eaux des montagnes remplissent toutes sortes de fonctions plus ou moins agréables. Très tôt, le côté utilitaire fait valoir ses droits. La première concession hydroélectrique du Valais, accordée en 1891, fournit à la ville de Lausanne la force hydraulique pour son éclairage électrique. Les passants y perdent la vision du fleuve en furie dans le Bois-Noir. A quelques kilomètres de là, ils perdront aussi la bruine de l'incontournable cascade de la Pissevache. *(Photos : Max Kettel, Usine de Lavey, Pantaléon Binder)*

Grand-Saint-Bernard, Martigny, Charrat – Du col du Grand-Saint-Bernard, qui n'est ouvert que l'été à la circulation, à l'antique Octodure, la distance est faible. Elle l'est d'autant plus quand les crues de la Dranse menacent la ville. Si les souvenirs de la débâcle du Giétroz de 1818 ou des inondations de 1860 sont ténus dans la mémoire collective, les incursions récentes des eaux ne sont pas oubliées. En 1948, le Rhône sort de son lit et transforme en un vaste lac la plaine de Martigny et des environs. *(Photos : Max Kettel, Martigny, Charles Paris)*

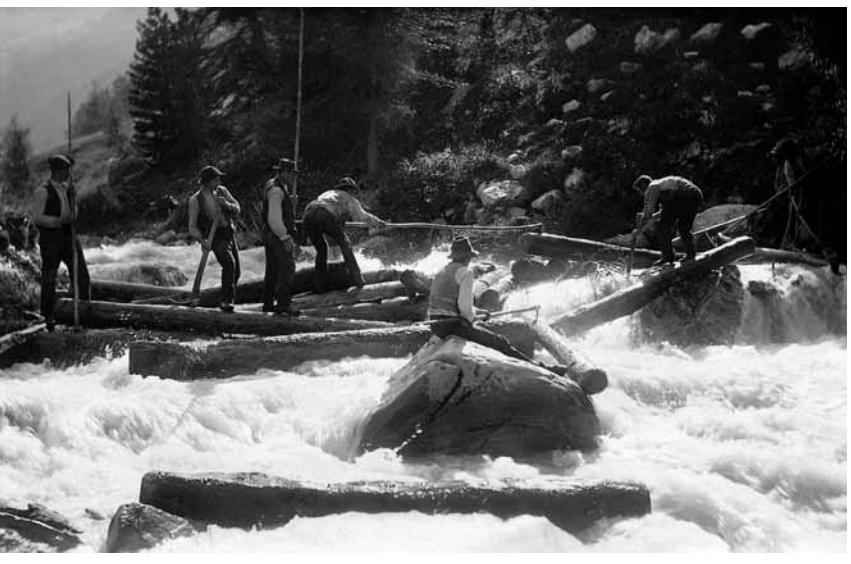
Entremont, val Ferret, Fully – Lutte pour l'eau, lutte contre l'eau : le dilemme paraît longtemps insoluble. Pour améliorer le rendement de leurs prairies, les paysans recourent à l'arrosage. Ils le font surtout quand le marché les oblige à remplacer les céréales par l'élevage du bétail. Le grand tournant est marqué par le chemin de fer, qui monte de Martigny à Sion en 1860. Cette année-là, les inondations catastrophiques du Rhône obligent les pouvoirs publics à entreprendre la première grande correction du fleuve. *(Photos : Améliorations foncières, Max Kettel, Ponts et chaussées)*

Colonne vertébrale du Valais, souvent présenté comme un enfant sauvage et capricieux, le Rhône occupe une place importante dans l'histoire du canton. Les photographies qui le racontent ici sont mises à disposition par la Médiathèque Valais – Martigny, une institution créée en 1987 et dirigée jusqu'en 2010 par Jean-Henry Papilloud. Actuellement sous la houlette de Lionel Gauthier, elle a toujours pour mission de conserver, traiter et mettre en valeur le patrimoine audiovisuel en relation avec le Valais et ses habitants (www.mediatheque.ch).

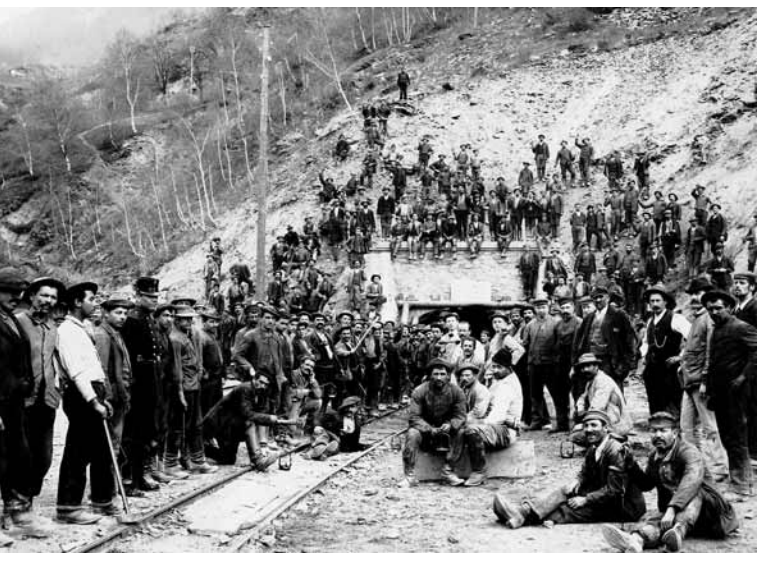
Sion, Conthey, Montorge – Malgré la grande correction, la plaine du centre du Valais est souvent inondée. Celle de Sion n'est pas épargnée. A Conthey, en 1935, le Rhône sort de son lit. En catastrophe, il faut effectuer des travaux importants pour colmater la brèche vers Aproz et remettre le fleuve dans ses rives. Alors, c'est-à-dire avant l'ère des frigidaires, on fabrique encore de la glace avec l'eau du lac de Montorge. Et on la ressort à la bonne saison pour le plus grand plaisir des clients de la brasserie de Sion. *(Photos : Pierre de Rivaz, Raymond Schmid)*

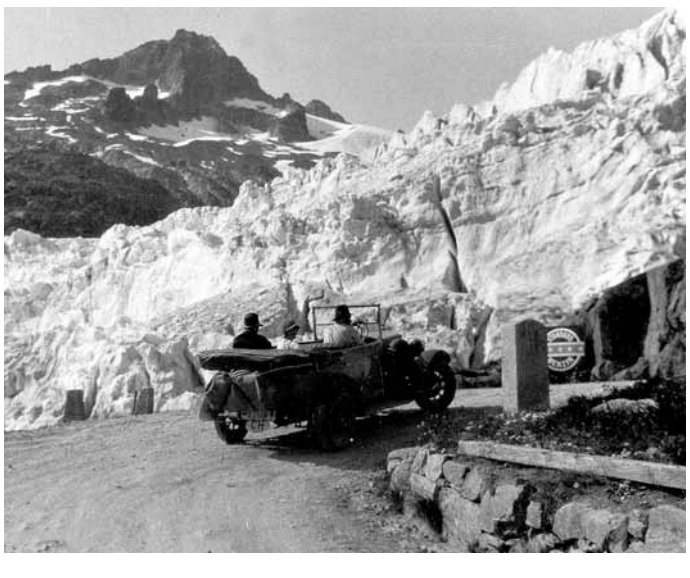


Grande-Dixence, Bisse de Savièse – Très développés dans la région de Sion, les travaux collectifs m'invitent à relier deux éléments qui ont beaucoup de points communs : les bisses et les barrages. Sur la rive gauche, je pense à la formidable épopée qui va du barrage de la Dixence des années 1930 à celui de la Grande-Dixence en 1960. Sur la rive droite, le vertigineux bisse de Savièse est abandonné en 1935 et remplacé par le tunnel du Prabé, moins spectaculaire, mais plus efficace et plus économe en travaux et en vies humaines. *(Photos : Frank Gygli, Raymond Schmid, Charles Paris)*



Tourtemagne, Chippis, Finges – Avec l'arrivée des grandes industries, les utilisations marginales de la force des rivières cèdent le pas à la production de l'hydroélectricité. A Sierre, les usines d'aluminium, gourmandes en énergie, obtiennent, en 1905, les concessions des eaux du val d'Anniviers, amenées par d'impressionnantes conduites forcées. Plus fort encore, en 1908, elles détournent le Rhône de La Souste à Chippis. Pendant deux ans, des centaines d'ouvriers creusent un canal pharaonique dans les alluvions de l'Illgraben. *(Photos : Pierre Odier, AIAG, Ruttimann)*





Brigue, Furka – Ecartant l'idée de bifurquer sur l'Italie par le tunnel du Simplon, inauguré en 1906, je suis, dans sa jeunesse fougueuse, le Rottu comme l'appellent les gens du lieu. Dans l'interminable vallée de Conches, tantôt tumultueux, tantôt apaisé, il descend en paliers, prenant le temps de jouer avec les cailloux transportés et polis à longueur d'année. Et me voilà déjà devant la grande barre rocheuse qui marque le fond de la vallée, le fond du Valais. Mais où sont le glacier du Rhône et les sources du fleuve ? *(Photos : Giovanni Ruggieri, Pierre de Rivaz, Junghanss & Koritzer)*

Secret défense

« Peut-on être un bon Suisse et un mauvais soldat ? » La question était posée par Gulliver lors de l'Expo 64 dans le cadre d'une grande enquête sociologique. Censurées, les réponses révélées des années plus tard nous apprennent que 47% des Helvètes avaient répondu oui !

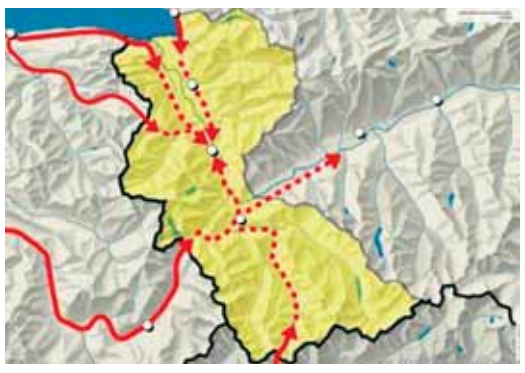
BERTRAND THEUBET

En 1964 on terminait la construction du Mur de Berlin. Avec la guerre froide, les choses semblaient simples : les communistes d'un côté, les capitalistes de l'autre. On choisissait son camp, la vie suivait son cours, avec ses guerres, ses coups d'Etat, chacun faisant reposer la responsabilité des conflits sur l'autre. Nos autorités assurant quant à elles leurs bons offices aux belligérants. Notre neutralité était une fierté. Mais cette fierté a toujours eu un prix : notre armée. Obligatoire à l'époque (on oublie vite), il y avait l'école de recrues, les cours de répétition, les tirs obligatoires et j'en passe.

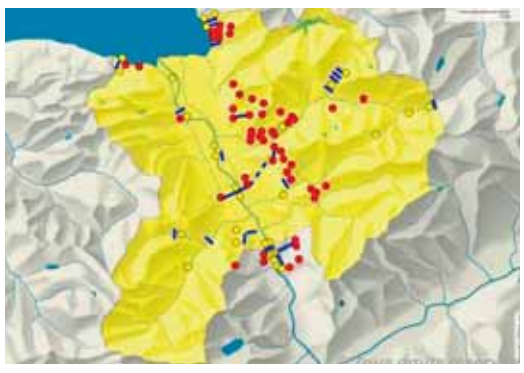
Je ne sais pas si j'étais un bon Suisse. On m'a flanqué dans une compagnie, avec le titre de soldat sanitaire complémentaire ! Ma base de « mobilisation » était Martigny-Bourg, et je me demandais toujours pourquoi Martigny-Bourg et pas Goumoëns-le-Jux ?

La raison s'est peu à peu imposée : le Rhône ne coule pas à Goumoëns-le-Jux ! Et Martigny se situe à la jonction de deux axes de pénétration essentiels pour notre Défense nationale : au sud le Grand-Saint-Bernard (tout le monde y passait, d'Hannibal à Napoléon Bonaparte ; en 1939 on se préparait à l'arrivée des troupes de l'Axe), et à l'ouest les berges du Léman et le Rhône.

Ce qui est révélé ici était considéré à l'époque comme « secret défense ». En 1973, dans son opuscule *Livret de service*, Max Frisch sera le premier à questionner et révéler quelques aspects de ce dispositif qui ne souffrait d'aucune question émanant des citoyens soldats. Le risque était d'être qualifié de traître à la patrie ! Donc, c'est en ignorant tout du système de défense de la Confédération que je me rendais à mes cours de répétition. Quelques officiers supérieurs devaient être au parfum. Comme un rituel immuable, à l'issue du premier rassemblement, un capitaine ou un premier lieutenant nous fixait l'objectif de l'exercice justifiant notre engagement : dès le lendemain, une mobilisation générale serait déclenchée. Le rôle de notre unité consistera à réceptionner les citoyens mobilisés et diriger ceux munis d'un certificat médical vers les postes sanitaires pour y subir un contrôle d'aptitude. Autant dire : la planque assurée, mais aussi la frustration d'être maintenu loin du front ! Le danger au front existait bien : des commandos de « rouges » avaient débarqué depuis les côtes françaises du Léman et avaient pris position dans le vieux Rhône ! Cette menace des armées de l'Est venait paradoxalement de l'ouest ; le scénario de cette situation stratégique impliquant préalablement la conquête de la France avait sans doute été inspiré d'un épisode de la Seconde Guerre mondiale ainsi relaté : « … La Haute-Savoie, occupée à cette époque par les troupes allemandes, toutes nos frontières étaient sous haute surveillance. La zone de Saint-Gingolph faisait souvent l'objet d'attaques surprises des milices de la résistance française et la répression était terrible. Une vive fusillade eut lieu entre les maquisards et la garnison de la Wehrmacht, cantonnée à l'Hôtel de France. Pour autant qu'on soit renseigné, les Allemands auraient eu six morts. Le petit poste allemand reçut des renforts par le lac et par la route. La troupe d'occupation, au nombre d'environ 600 soldats, avait des ordres stricts pour procéder à une expédition punitive et répondre par des représailles sévères. Et cela n'a pas manqué d'arriver. C'est bien pourquoi les habitants ont quitté la localité le plus vite possible. Le président de la commune de Saint-Gingolph (côté Suisse) a longtemps parlementé avec les chefs de troupes d'occupation pour obtenir que l'on ne mette pas tout le village en feu et que l'on ne procède pas à des fusillades. Quatre hommes ont été emmenés dans les bois et probablement fusillés à coups de mitraillettes… » (*Gazette de Lausanne*, 24 juillet 1944).



La menace (axes de pénétration région du Rhône chablaisien).



Le dispositif de défense.
Sources : **www.fortlitroz.ch**

Mais comment nos concitoyens étaient-ils en mesure d'assister par-dessus la frontière aux horreurs de la guerre comme du balcon d'un théâtre ? La réponse se trouve dans une étude récente :

« … A l'exception des positions de barrage de Chillon/Veytaux et de Saint-Gingolph qui contrôlent l'entrée nord de la plaine du Chablais, la plupart des ouvrages d'infanterie du secteur sont situés sur la rive droite du Rhône et sur le versant vaudois de la vallée. Ces ouvrages sont tournés face à la plaine du Chablais et jalonnent les différents axes de circulation pénétrant le massif des Alpes… Le but était de verrouiller les différents passages conduisant vers le cœur du Réduit alpin, au cas où un assaillant aurait réussi à prendre pied dans la plaine du Chablais… » *(fortlitroz.ch)*.

L'exercice de mobilisation devait donc nous tenir sous pression plusieurs jours. Les mobilisés ne se précipitant pas aux postes d'accueil installés dans la salle communale de Martigny-Bourg, nous étions astreints à de longues parties de jass. Il fallait passer le temps. Nous avions devant nous des fiches d'inventaires, des caisses pour le dépôt des effets personnels et toute une série de recommandations pour les cas difficiles (psychiatriques et autres handicapés de la vie). Nous imaginions alors qu'une majorité de soldats s'étaient présentés aptes au service et étaient dirigés vers les rives à l'embouchure du Léman prêts à combattre des soviets pris au piège dans le vieux Rhône, encerclés dans cette impasse par nos valeureux, planqués en embuscade dans les bois alentours. Ils assistaient à l'effondrement de cette armée d'occupation anéantie par les moustiques qui pullulent dans cette zone d'eaux stagnantes, dans une ambiance tropicale assurée lors des canicules des longs étés d'autrefois.

D'autres « rouges » embarqués dans des barges équipées de puissants moteurs remontaient le Chablais par le fleuve vers Saint-Maurice et la vallée du Rhône… et ceux-là allaient voir ce qu'ils allaient voir !

C'est là que le *Concept défensif* de notre armée nous apprend que : « … L'articulation de la région fortifiée du Bas-Valais est basée sur le concept d'une défense élastique échelonnée en profondeur. Elle vise à bloquer pas à pas l'agresseur, au fur et à mesure de sa progression, en profitant de tous les renforcements naturels du terrain. Les barrages, les obstacles et les coupures artificielles ont été multipliés à l'envi, de façon à obtenir une redondance des points de résistance potentiels et une saturation du territoire permettant une défense tous azimuts, selon la bonne vieille stratégie du hérisson. » *(fortlitroz.ch)*.

C'est ainsi qu'après la chute du Mur, l'accès aux informations concernant le Réduit national alpin et son système de fortifications a peu à peu été rendu public (qualifié de « hérisson maudit » par Hitler qui craignait de lourdes pertes pour sa Wehrmacht en cas d'invasion de la Suisse). Et, s'agissant de la protection du delta du Rhône au Bouveret, ce ne sont pas les moustiques qui auraient décimé les troupes ennemies, mais bien un canon de 155 mm camouflé au sommet de la forteresse de Dailly, à même de tirer des obus à 25 km pour atteindre la région de Saint-Gingolph et de l'embouchure du Rhône.

A Martigny-Bourg, le scénario de la mobilisation générale battait son plein. Les parties de jass se prolongeaient en deuxième semaine du cours de répétition. Nous avions pratiquement tous obtenu des congés pour le weekend, laissant l'ennemi libre de ses mouvements. Le jeudi suivant, au rassemblement du matin, l'officier nous annonça la fin de l'exercice. Un succès total : les « rouges » avaient été repoussés ! Nous n'en saurions pas plus. Le scénario ne prévoyait pas de suite concernant les manœuvres ; personne n'était en mesure de nous informer où s'étaient repliés les commandos « de communistes ». L'un de nous avait provoqué un certain malaise en criant depuis les rangs : « … ils ont sans doute été engloutis par le Rhône ! »

La piste des truites

Le père Forel m'emmenait souvent dans sa barque pour l'aider à la pêche. Il connaissait tout du lac, ou du moins le prétendait-il. Il le savait imprévisible, capricieux, dangereux à ses heures. Il ne l'imaginait pas comme une étendue informe et égale à elle-même.

PHILIPPE CONSTANTIN

Le lac recelait ses coins et ses recoins, ses tours et ses détours, ses pièges. Il était accidenté, pentu, de peu disait-il, mais suffisamment pour que l'eau s'écoule jusqu'à la Méditerranée. A ce titre d'ailleurs, il parlait sans cesse du Rhône comme du plus grand danger qui soit. Même par beau temps, il gardait constamment un œil vers l'est, l'air toujours un peu inquiet. C'était que s'il venait à pleuvoir en Valais, il suffirait de quelques heures pour que la crue nous emporte ; invisible tsunami, raz-de-marée nocturne, lame de fond cachée et hantée.

Le lac entretenait ainsi un lien indissociable avec la montagne, à laquelle il ressemblait. Des précipices, des cols, des forêts d'arbres pétrifiés, fragiles comme du verre. Il imaginait un coup de tabac sur les pics dans un ciel noir de peur et voyait déjà les ravines s'embourber, les torrents se gonfler, dévalant les pentes en emportant tout sur leur passage, s'engouffrant comme une furie dans le chenal naturel du Rhône qui dessinait un large canyon au fond du lac.

Regarde, là, me disait-il en un endroit que je n'aurais jamais su reconnaître, nous sommes au-dessus des berges du Rhône. Il a creusé son lit depuis des millénaires et bon dieu, quand il se met en colère, on ne peut le franchir.

Je ne voyais que de l'eau, identique à elle-même, où que je regarde. Pas même une ombre ou un mouvement. Rien. Je restais stupéfait de la science du père Forel.

Aller, on traverse, tu vas voir.

Et on traversait le Rhône jusque sur l'autre rive où le père Forel coupait les gaz du moteur avec un petit sourire de soulagement.

On aurait pu croire qu'il se moquait un peu de ma naïveté d'enfant, mais ses superstitions n'avaient pas le goût de la raillerie ou de l'affabulation. Il y croyait dur comme le fer de ses hameçons. Et par beau temps, redescendant vers Ouchy, quand le lac n'avait pas une ride, il empruntait ce fleuve enfoui dans les profondeurs de son imagination, certain que nous serions plus vite rentrés au port.

Il y avait du bonheur dans ses yeux. Il écoutait le lac chanter, le regardait d'un œil neuf chaque jour. Aucune risée ne ressemblait à une autre, aucune vague n'était pareille. Eté comme hiver, il inventait les couleurs et les odeurs de l'eau. Et quand il levait la tête pour fixer les rives lointaines, il égrainait dans le brouillard les noms des clochers et des villages qu'on ne distinguait qu'à peine.

Mais il pouvait aussi avoir des frayeurs de truite effarouchée. En somme, le lac s'apparentait plus dans son ensemble à un animal qu'à une masse d'eau plus ou moins stagnante. Il évoquait parfois des naïades lémaniques, surgies entre deux flots et avec lesquelles, une larme au coin de l'œil, il avouait des aventures d'un romantisme teinté de plaisir sulfureux. Las ! La chaire n'était pas toujours seule au rendez-vous. Il fallait aussi compter sur des monstres moins chaleureux, jaloux comme des sangsues, matamores pleins de rodomontades sous une chevelure d'algues visqueuses, méchants comme des crapauds.

Il connaissait la frontière et parlait de ce bar, rendez-vous de tous les vieux loups d'eau douce, au mitan du lac, bien qu'il jurait ne jamais y aller par peur de ne pouvoir rentrer le soir chez lui. On y buvait sec entre pêcheurs, de ce petit vin blanc du pays de Vaud, ou d'autres alcools mordorés plus enivrants. Je l'avais souvent supplié de m'y emmener, curieux de ce que pouvait être ce bistrot ancré au milieu de nulle part, qui dans mon imagination, pour ne l'avoir jamais aperçu malgré nos incessantes pérégrinations, devait à peine affleurer à la surface de l'eau, comme un sous-marin. Y avait-il une trappe au détour d'une vaguelette par laquelle descendre dans ce non-lieu magique ?

La frontière, elle, longeait sur quelques kilomètres le lit du Rhône. Bonne raison pour ne pas trop s'en approcher quand le temps devenait mauvais. Les autres jours, il laissait aller sa barque doucement, se tenant debout, pour me tracer d'un doigt sûr la ligne qui séparait la France de la Suisse. Je cherchais une douane, une barrière, un uniforme, un bateau militaire peut-être. Mais d'un côté comme de l'autre, le lac semblait monochrome et plat, semblable à lui-même, masquant dans son mouvement continuel l'impossibilité d'y établir une borne ou une limite.

Pour rire, voyant parfois passer une ombre sous la surface de l'eau, je repoussais ou avançais la frontière de quelques mètres sous le regard désapprobateur du père Forel : allons, allons Claude, ce que tu vois là, ce sont les truites qui remontent le Rhône. Avec un peu de chance, marmonnait-il alors, lançant sa ligne, nous en mangerons une ce soir…

Divers Auteurs anciens & modernes ont écrit suivant le sentiment d'Ammian Marcellin, que les eaux du Rhône traversent celles du Lac sans se mêle, ce qui, d'un côté, ne s'accorde point du tout avec ce qu'on a remarqué ci-dessus, & d'un autre, est tellement opposé aux regles de la pesanteur & de l'équilibre des Liqueurs, que la chose est absolument impossible : Car il faudrait pour cela que les eaux du Lac fussent de Niveau, & que les eaux du Rhône eussent une pente très considérable pour pouvoir couler, & se frayer un passage à travers les premieres, dans une distance de passé 36 mille Toises. Quand donc on supposeroit que le Rhône d'auroit qu'un pied de pente, sur mille Toise de France de chemin, ainsi que la Seine aux environs de Paris, le Rhône devroit être élevé proche du Bouveret de 36 pieds pour le moins, par dessus la surface du Lac ; & si cela étoit, comment ce Fleuve prendroit-il la route de Geneve, en suivant une courbure fort grande, plûtôt que de s'épanche de toutes parts dans le Lac ? & que deviendroient d'ailleurs les autres Rivières qui portent leurs eaux dans ce vaste Bassin ?

Fatio de Dullier, « Remarques faites par M. J.-C Fatio de Duillier sur l'histoire naturelle des environs du Lac de Geneve », in Jacob Spon, *Histoire de Genève*, 1730, t. II, pp. 454-455.

L'inconnue au diadème

En 1883, lors des travaux de fondation de l'usine des Forces motrices, le lit du Rhône fut asséché et permit de mettre à jour quantité d'objets archéologiques, dont la tête d'une statue romaine représentant une divinité féminine.

Déesse diadémée, Empire romain, première moitié du IIe siècle.
© Musée d'art et d'histoire, Ville de Genève, inv. n°C 1095. Photo Bettina Jacot-Descombes

SARAH BUDASZ

Le professeur Hippolyte-Jean Gosse est alors chargé par le Conseil administratif de la Ville de Genève d'établir un rapport des objets trouvés, qui reviendront au musée archéologique de la ville. Dans celui-ci il note que les travaux « avaient donné à quelques personnes des espérances complètement chimériques sur l'importance des découvertes archéologiques qui pourraient être faites », mais qu'il y a lieu d'être « vraiment surpris en bien en examinant le nombre de pièces qui sont venues enrichir le Musée archéologique ».

Un visage blanc émerge de la boue qui sèche. Il n'a pas le regard perdu de celles qui se jettent dans le Rhône par un désespoir que la légende ne peut s'empêcher de trouver romantique. Les yeux de celle-là sont fiers. Elle semble être rentrée dans l'eau de son plein gré. Son corps est depuis longtemps perdu et l'ouvrier, devenu archéologue d'un jour, se demande bien à quoi une tête seule peut-elle penser pendant deux mille ans dans la vase. Autour d'elle, d'autres objets se sont accumulés dans le bric-à-brac anachronique de son dernier temple. Les pièces que les siècles ont perdues dans le fleuve semblent, soudain hors de l'eau, des offrandes bien dérisoires, le fond du porte-monnaie d'un distrait qui aurait oublié qu'en 1883 ces monnaies ne valent plus rien. Le premier rayon de soleil qui frappe sa peau de marbre lorsqu'on la remonte sur la berge fait naître un sourire sur ses lèvres glacées. L'éternité divine finit par lasser. Elle qui a vu flotter les siècles sans les voir se laisse maintenant regarder, brosser, soulever, examiner, transporter enfin d'une caisse à une autre à travers une ville qu'elle ne connaît plus.

Sur la grande table de l'atelier d'Hippolyte-Jean Gosse, hybride genevois d'un esprit de la Renaissance capable de se passionner pour la médecine légale, la préhistoire, la topographie lacustre et désormais l'archéologie, et d'un notable bourgeois positiviste fermement de son époque, elle occupe certes une place de choix. Elle n'est pas le premier vestige aquatique à fasciner le savant qui, une dizaine d'années plutôt, a établi le premier plan des stations lacustres du canton. Le scientifique classe, ordonne et fait des listes mais son regard s'attarde longuement sur la tête de cette femme inconnue pour des motifs moins académiques. Le soir venu, il s'imagine même ce qu'a pu être sa vie, il la fantasme en divinité des fleuves, retournée à son élément à la disparition de son culte. Il secoue la tête, la coiffure soignée et l'air impassible de la figure démentent toute tentative de fuite improvisée. « Elle a appartenu à une statue placée dans une niche, par la manière dont a été traitée la partie postérieure », écrira-t-il froidement dans son rapport. Fixée dans son coin donc, pas le genre à filer en douce lorsque Rome commence à brûler.

Au IIe siècle, il y a longtemps que César a passé le Rhône et Genève (*Genava, ae*, nom féminin) est une province parmi les centaines d'un Empire à son apogée. Pourtant, bien qu'encore jeune, pour Hippolyte la statue appartient déjà à une époque révolue (« une période de décadence » notera-t-il presque perfidement) ; déesse païenne quand son monde devient chrétien. Le savant bute face à l'identification de ses attributs. Elle pourrait être Junon, la mère, mais il la préfère Cybèle, déesse de la nature sauvage ; un médecin légiste de presque cinquante ans a des accès romantiques qu'on ne s'explique pas.

A côté d'elle sur la table s'amoncellent des haches et des lames d'épées, des bracelets préhistoriques, un autel dédié à Neptune, quelques morceaux de frises ou de stèles, des bijoux, des plats en faïence et de catelles renaissantes, quelques poteries et, curiosité qui retiendra Hippolyte pendant quelques jours, dix-sept superbes cuillers en étain, couvrant entre elles trois siècles d'histoire de la soupe, et n'ayant brassé que de l'eau boueuse pour les trente dernières décennies. La tête mystérieuse a pourtant plus d'attrait que les étains affadis. Il est indéniablement flatteur d'être le premier à voir une femme (ou en tout cas, de souffrir peu de rivaux pour ses œillades, qui soient encore de ce monde). Lorsque la nuit tombe, la statue, « plus grande que nature », lui apparaît presque menaçante. Son nez écorché ne projette pas d'ombre, ses paupières obscurcissent ses yeux et donnent aux contours de ses lèvres une moue impérieuse. Il se souvient de l'histoire fantastique d'un jeune homme marié contre son gré à une statue pour lui avoir glissé par jeu la bague au doigt.

Sept ans plus tard, avec la fausse morgue des amoureux dédaignés, il l'achèvera d'une phrase, d'un adverbe même : « Elle est néanmoins intéressante, vu la rareté des pièces de cette nature recueillies jusqu'ici à Genève. »

Cybèle, la « déesse diadémée », se trouve toujours dans les collections du Musée d'art et d'histoire. Certains archéologues ont depuis suggéré qu'elle représentait plutôt Tutela, déesse protectrice des cités, voire Genava, personnification de Genève, dont l'âme survit depuis deux mille ans dans le Rhône.

Il faut rendre à César

Je suis resté pétrifié par ce regard vide. Est-ce cela la mort ? Empereur ou simple citoyen, magistrat ou ouvrier…

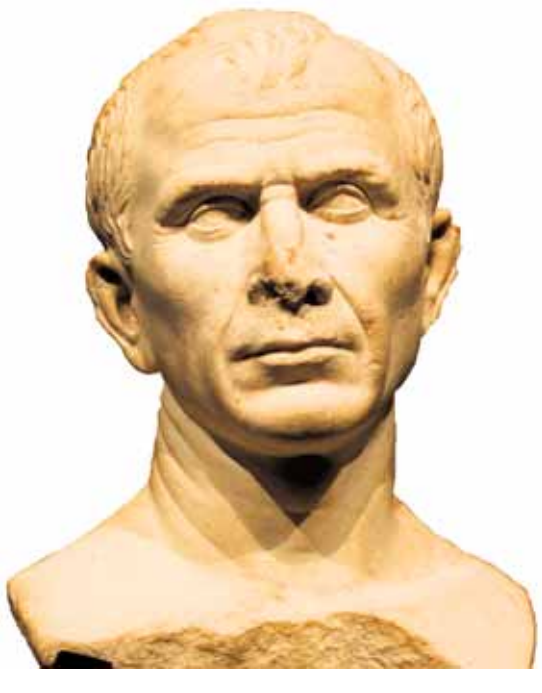
PHILIPPE CONSTANTIN

Je me plais à relier cette découverte avec ces yeux éteints, aveugles, ne se portant que sur un univers qui nous restera à toujours inconnu, lavé durant des millénaires par les eaux et la vase du Rhône.

L'idée fait son chemin. Découvrir le néant d'un regard et le nommer. César.

Automne 2007. Luc Long et son équipe du DRASSM extirpe du fleuve, à Arles même, les vestiges d'une antiquité qui me fait chaud au cœur.

Je n'ose imaginer l'instant de la découverte. Quand le limon en suspension s'évanouit pour laisser passer un rayon opaque de lumière estivale, quand brusquement, au détour d'une morgue fluviale, l'œil anxieux du plongeur plonge dans l'abysse d'un regard perdu ; poisson mort, masque mortuaire, puis soudain, statue décapitée, évidemment, selon la mode d'autrefois. Me comprenne qui voudra.



Le César d'Arles

La grandeur de l'Empire et la brièveté de la vie des hommes, quel que fut leur statut social, empêchaient qu'on les sculpte de cap en pied, cheval compris. C'est un jeu de bilboquet, un manège de l'absurde, un jeu de chaise pour têtes couronnées, une rationalisation économique et de communication déjà à la pointe du progrès lapidaire.

Arles est au temps de Jules une presque capitale. Elle domine la Camargue et le lieu d'amerrissage, peu après, de certaines Maries, putains transgéniques ou mères de Dieu, allez savoir. Elle cultive déjà le culte de la tauromachie dans des amphithéâtres imbéciles si plein de respect et de croyances, d'étonnement et de désirs morbides.

Arles sera donc à César ce que César est à Arles. Lauriers bien sûr, cornes, vous m'aurez entendu et femme pour les intimes. Et qu'on rende alors à qui de droit ce qui doit lui revenir. Un amphithéâtre, un fleuve, une statue équestre magistrale, un taureau à l'agonie ? Non. Une tête en l'occurrence, un œil qui autrefois dut être peint de vives couleurs, comme le reste, mais qui aujourd'hui est aussi vide que la pupille d'un poisson cuit à point dans son court-bouillon.

Pourtant, je ne voudrais pas minimiser ce regard. Il est stellaire, effrayant, indicible d'innocuité, englobant et unique, lui qui laisserait croire vouloir mendier une canne blanche.

Etrangement, il n'y a pas d'effroi. Juste cette immense vacuité qui voudrait ne pas même interroger sur le sens de la vie. Le fleuve est passé là, gommant l'identité d'une personnalité qu'on croyait pouvoir découvrir au-delà de ses traits.

Rhône, ô Rhône, te voilà spolié d'un visage aux yeux morts pour conforter les vivants dans le courant de la vie, ici, à Arles ou ailleurs, et laisser courir dans le lit des polémiques les vains discours mortels qui ne savent voir l'éclat d'un regard, fut-il à notre intelligence délétère déjà disparu : César de tous les sens, ou pas César.

Dans les brouillards du Rhône

Les touristes qui débarquent à la belle saison à Genève en ont une vision de carte postale. Ah, que le ciel est bleu et le soleil radieux sur cette petite République ! Ces heureux estivants ne font pas encore partie de tous ceux qui sont définitivement brouillés avec le climat local. A les entendre, Genève ne serait, par temps frais, qu'une cuvette à brouillard. Ce qui expliquerait en partie l'humeur sombre de ses habitants.

Photographie Philippe Constantin

LIONEL FONTANNAZ

Quel Valaisan de Genève, triste de laisser en semaine au pays toutes ces heures de soleil, n'a pas décrié le crachin du bout du lac ? C'est ainsi : la Cité de Calvin a la triste réputation d'être un pays de brouillard. Mais c'est faux, archi faux !

Ce ne sont pas les brouillards qu'il faut blâmer pour ces heures de déprime automnale et hivernale, mais les stratus. Ces nuages bas qui, par faible courant de bise, flottent à quelques centaines de mètres au-dessus de nos têtes. Cette explication est sans doute une faible consolation. Mais autant savoir de quoi nous souffrons, nous déprimerons ainsi plus intelligemment.

Genève n'est donc pas une terre à brouillard comme peuvent l'être d'autres villes de Suisse. Zurich, par exemple, compte deux à trois fois plus de jours de brouillard que ce qui est ici relevé ! Voilà pour les généralités. Cette statistique, toute officielle, est pour l'essentiel basée sur des observations faites par MétéoSuisse à l'aéroport de Genève. Elle semble plutôt bien s'appliquer à une grande partie du canton.

Or, qui n'a pas traversé le pont Butin enveloppé dans une nappe de brouillard ? Qui n'a pas vu, depuis le sommet des tours du Lignon, ces nuages rampants épouser les méandres du Rhône? Qui n'a pas plongé dans l'inconnu des miasmes rhodaniens du côté d'Aire-la-Ville ? On peut allègrement faire l'hypothèse que le nombre de jours de brouillard ou de brume le long du Rhône dépasse la statistique établie au seul point d'observation de l'aéroport.

Pourquoi une telle hypothèse ? Parce que nous avons tous remarqué que ces brumes et brouillards sont souvent confinés au seul lit du Rhône. Ensuite, le lit de la rivière offre des conditions topographiques et d'humidité particulièrement propices à la formation de ces grisailles. Pour qu'il y ait formation de brouillard, trois éléments au moins sont indispensables.

Il faut de l'air assez froid près du sol pour atteindre la température de condensation, laquelle permettra à la vapeur d'eau de se transformer en fines gouttelettes. Cet air froid est généralement lié au refroidissement nocturne par ciel dégagé.

Il faut aussi un vent faible pour mettre en suspension ces gouttelettes. Sans vent, il n'y aurait que la formation de rosée au sol, et trop de vent disperserait les gouttelettes dans de l'air trop sec.

Et puis, bien entendu, il faut de l'humidité, de la vapeur d'eau, sans quoi aucune gouttelette ne pourrait se former.

Le Rhône, comme la plupart des fleuves et rivières, permet de réunir assez facilement tous ces éléments. Tout d'abord un bon apport d'humidité, fourni par le Rhône lui-même, mais aussi par les terrains humides et très végétalisés qui le bordent. Il suffit d'explorer la toponymie le long du Rhône pour identifier ces terres humides, Les Evaux (eve = eaux), le Bois des Mouilles, Loëx (terre humide et boueuse). Des terres parfois incultes, vraisemblablement trop humides ou argileuses, chemin des Tattes (terre de mauvaise qualité), Nant de Longemalle (terrain allongé de mauvaise qualité). Le chemin des Biolay, qui indique la présence de bouleaux, une plante pionnière qui apprécie les terrains humides. Les zones qui longent le Rhône ne manquent donc pas d'humidité.

La topographie, parfois bien encaissée de la vallée du Rhône, va aussi jouer un rôle favorable pour la formation de brouillard. La nuit, l'air froid plutôt dense va s'écouler et se concentrer dans les méandres de la rivière et permettre d'atteindre la température de condensation, appelée température de « point de rosée ». Cette topographie en vallon, ainsi que les forêts qui bordent le Rhône, vont aussi pouvoir retarder ou empêcher le réchauffement solaire et ainsi maintenir plus longuement des conditions propices aux bancs de brouillards.

De même, si dans certains cas le vent est trop calme sur le canton pour former des brouillards (dépôt de rosée), les courants d'air qui s'écoulent dans le vallon du Rhône peuvent permettre cette mise en suspension des gouttelettes.

A la mi-saison, il arrive que le passage d'air doux et humide sur les eaux fraîches du Rhône ou de l'Arve puisse aussi provoquer la formation de bancs de brume ou de brouillard.

Les brouillards du Rhône sortent parfois de leur lit et migrent vers les zones riveraines, notamment vers l'aéroport. L'arrivée de ces nappes de fines gouttelettes en suspension peut alors réduire drastiquement la visibilité sur la piste, au mieux moins d'un kilomètre, au pire pas plus de 50 mètres. Il suffit de regarder une carte pour s'apercevoir que la plus courte distance qui sépare le Rhône et le bout de la piste, côté Meyrin, n'est environ que d'un kilomètre. Les brouillards du Rhône peuvent ainsi retarder et rendre incertain le départ des nombreux vols vers des contrées plus ensoleillées.

Dans son *Glossaire genevois* (1851), Jean Humbert donne l'explication suivante du mot « brouillards » : « Nous disons proverbialement d'une affaire que nous regardons comme incertaine et fort chanceuse, qu'elle est sur les brouillards du Rhône ». Quelle affaire ? L'avancée du CEVA ? La traversée de la Rade ? La plage des Eaux-Vives ? Sacrés brouillards du Rhône !

PHOTOGRAPHIE EDDY MOTTAZ

Chasses du Rhône, Peney, juin 2012

La descente du Rhône

Accosté sur la rive droite de l'Ile, dans l'enfilade des baies en plein cintre des Halles, tout à côté de la libraire d'architecture, le bateau du Rhône vous attend. Vous êtes à la rue des Moulins, qui furent si nombreux sur le Rhône et tous morts depuis belle lurette.

ARMAND BRULHART

Installés dans la mouette, vous jetterez un œil sur le quai d'en face et l'hôtel cinq étoiles autrefois Hôtel du Rhône, aujourd'hui Mandarin Oriental, sans savoir nécessairement qu'un ancien quartier médiéval s'étalait au soleil, avant d'être rasé en 1932. Ici, Le Corbusier avait dessiné une seule des trois tours triangulées qui auraient dû remplacer le vieux faubourg de Saint-Gervais. Il faut l'imaginer culminant à 100 mètres de hauteur « offerte à l'air et à la lumière, éteincelante de clarté radieuse… ». Ici, l'architecte Maurice Braillard avait projeté plus simplement une suite d'immeubles luxueux avec pergolas perpendiculaires au Rhône, tandis qu'après la Première Guerre mondiale d'autres architectes auraient bien vu des immeubles avec frontons cintrés ou triangulaires – comme à la rue des Granges – le long du quai baptisé quai Turrettini en souvenir de l'ingénieur qui fut à l'origine des Forces motrices du Rhône à la Coulouvrenière.

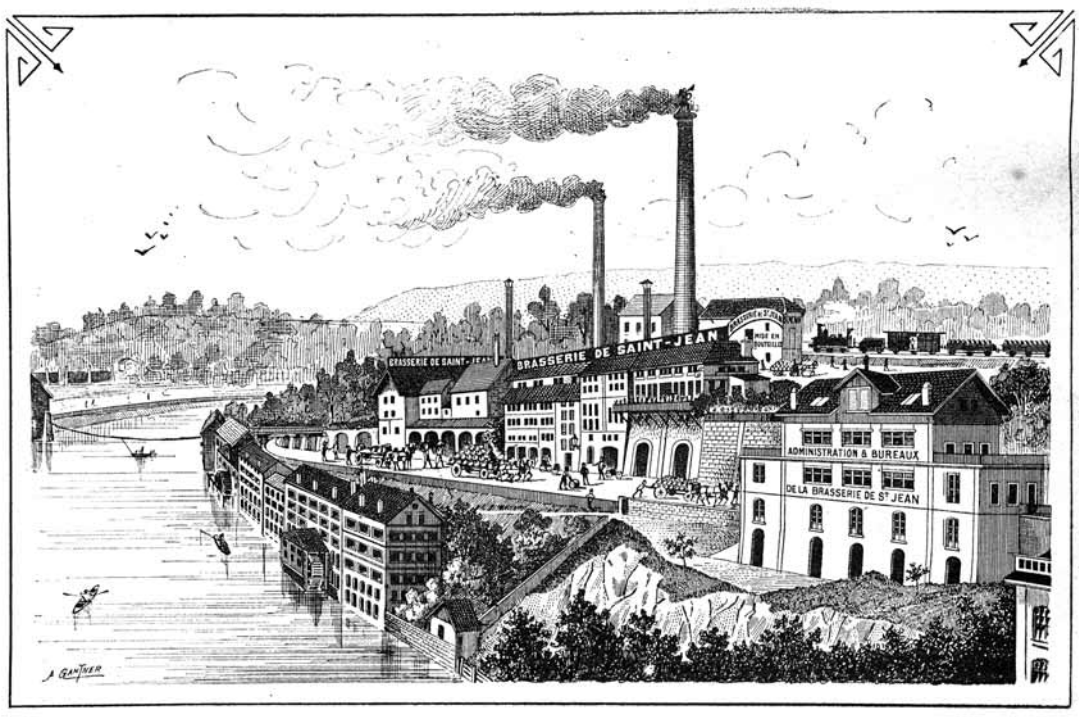
Vous pouvez voir deux puissantes statues équestres de part et d'autre du quai à gradins légèrement incurvé, construit après la correction du bras droit du Rhône en 1937-1939. Les gradins et les socles des statues sont tout ce que Maurice Braillard a laissé de son rêve sur le faubourg et si vous regardez bien l'homme nu tenant une colombe de la Paix contre sa poitrine, vous ne verrez pas ses jambes ; il monte en amazone, comme si le sculpteur, Frédéric Schmied, voulait exprimer la fragilité de la paix ; rien de tel sur l'autre cavalier bien campé, l'Aigle de Genève sur son épaule gauche.

Quant à l'hôtel, construit par l'architecte Marc J. Saugey en 1947-1950, il inaugurait à Genève la renaissance de la Société des Nations (SDN), sous le nom d'Organisation des Nations Unies (ONU). Si Saugey reprend à l'extérieur le travertin classique du Palais des Nations, il innove à l'intérieur, expérimentant pour la première fois à Genève la flexibilité saisonnière entre les chambres d'hôtel et les bureaux.

Ouf, le bateau part enfin ! En passant sous la grande arche du pont de la Coulouvrenière, vous aurez une pensée pour l'Exposition nationale suisse de 1896, pour laquelle il fut construit, quand bien même les colonnes de marbres roses qui ornaient la partie centrale ne sont plus.

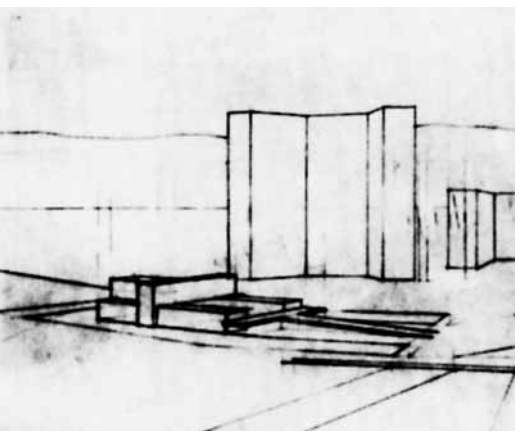
Sur votre gauche, le long bâtiment industriel à cheval sur le fleuve, en pierre de Meillerie et toiture d'ardoise, fut solennellement inauguré en 1889 et connu sous le nom de Forces motrices de la Coulouvrenière. Désaffectée, l'usine fut transformée en salle de spectacles. En retrait, l'ancienne Usine genevoise de dégrossissage d'or (UGDO), fleuron de l'industrie du luxe, fut conquise par la jeunesse turbulente et culturelle de Genève.

L'écluse du barrage du Seujet est un obstacle à franchir au départ et au retour. Vous aurez le temps de vous voir écrasés par les immeubles du Seujet qui ont remplacé le quartier de la bière et des pierres précieuses de Sous-Saint-Jean.



Gravure de Gantner, 1897. Si vous observez bien cette gravure publicitaire de la fin du XIXe siècle, vous verrez sur le Rhône le bac qui fut concédé à la tenancière du café des Moraines, qui conduisait à la Coulouvrenière au café « Chez Antoine », et dont le passeur périt dans fausse manœuvre.

Le quartier du Seujet en cours de démolition, juillet 1931 (BGE-CIG).



Le Corbusier, étude pour Saint-Gervais, 1932.

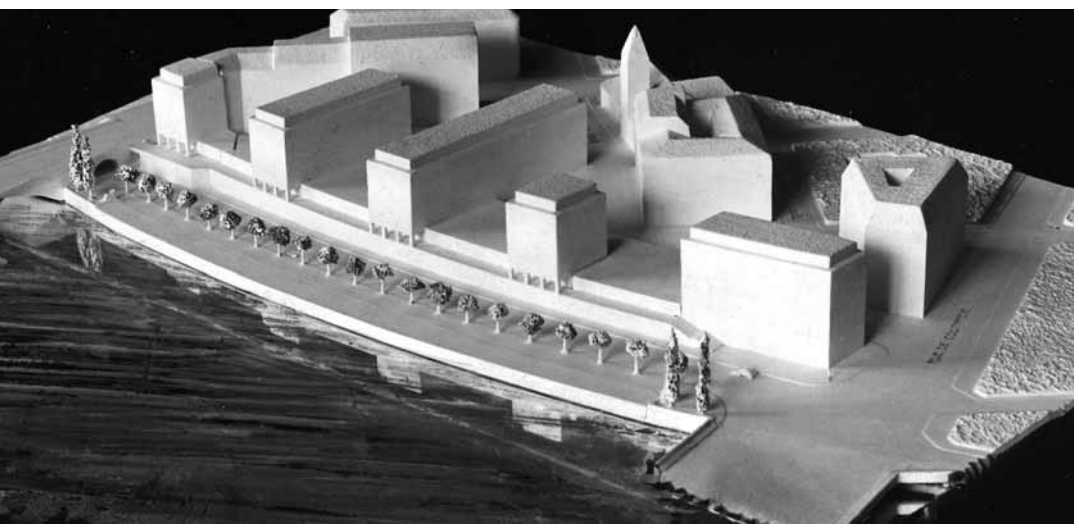


Photo de la maquette du futur quai Turrettini, projet de Maurice Braillard, 1929.

L'ancien pont privé de Sous-Terre a été reconstruit en 1967-1968, dominé par l'Ecole de commerce cubiste et audacieuse dédiée à l'écrivain-voyageur Nicolas Bouvier.

En contrebas du pont, les ruines de l'ancien couvent augustin de Saint-Jean-hors-les murs, démoli en 1536, furent aménagées en promenade archéologique, là où le cousin de Benjamin Constant, Charles « le Chinois » s'était fait construire son bain du Rhône.

Vous avez laissé sur la rive gauche la fin de l'ancien quartier industriel de la Coulouvrenière et son usine de chocolat désaffectée, le bâtiment administratif et sec des Services industriels, l'institution par excellence de l'eau, qui masque le chantier d'un nouveau quartier écologique sur l'ancien emplacement d'une usine à gaz abandonnée après une explosion meurtrière, et une vue lointaine sur le rond-point de la Jonction.

Du haut du pont Sous-Terre, vous verrez peut-être plonger d'intrépides adolescents dans les eaux jades et sombres du fleuve.

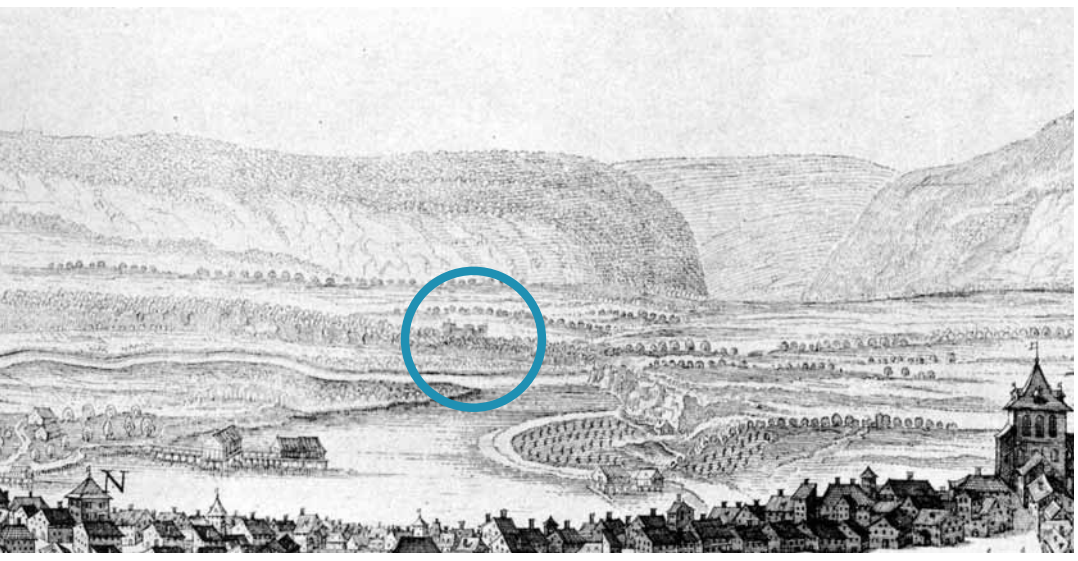
Le bateau navigue maintenant entre deux sentiers « célèbres », le sentier jadis romantique des Saules, planté de peupliers italiens, et celui des Falaises, classé il y a moins d'un siècle. Si vous levez la tête, le clocher de l'école primaire de Saint-Jean vous donnera peut-être l'heure.

D'anciennes usines d'horlogerie, de briquets de luxe, la robinetterie Kugler, transformée en ateliers d'artistes, un dépôt d'autobus, une plateforme pour la baignade annoncent le point de jonction du Rhône et de l'Arve dont les eaux boueuses (embourbées) colorent le fleuve. Une digue freine les eaux rapides de la rivière qui autrefois avaient tendance à remonter le cours du fleuve et à faire tourner les moulins en sens inverse. La magie du site a exercé sur les Anglais de 1830 son charme annoncé dans les meilleurs guides. L'écrivain Luis Borges aimait cette confluence.

C'est ici que finit la ville en queue de poisson et que s'ouvre le paysage du Rhône touffu et ses mystères. La puissance du fleuve qui a creusé son lit durant des millénaires peut se mesurer grâce au viaduc du chemin de fer, construit en pleine guerre, entre 1942 et 1946, sur un dessin structurel de l'architecte Arthur Lozeron.

Tout commence avec le Bois de la Bâtie, ainsi nommé à cause de son ancien château de la Bâtie-Mellié, cité au XIVe siècle, détruit, puis reconstruit en pierre et à nouveau ruiné, probablement par les Bernois, au temps de la Réforme. Si la première gravure de Genève, parue dans la *Cosmographie universelle* de Sebastian Munster et datée 1548, représente bien la jonction du Rhône et de l'Arve, le Bois ne devient le point de vue privilégié des artistes sur la ville que dès la fin du XVIe siècle. L'artiste anonyme qui a gravé Genève depuis le lac, publiée par Chouet en 1655, est le seul à

Jonction de l'Arve et du Rhône, carte postale Jullien frères, 1911.
La digue est aménagée et la vue s'étend sur l'ouest du Bois de la Bâtie avec sa brasserie.



Gravure de « La ville de Genève, pour Pierre Chouet, 1655 », coll. A.B.
Dans le cercle bleu, le graveur a parfaitement représenté, avec ses quatre tours, le « fort de la Bâtie ».

fournir du Bois de la Bâtie une vision précise et en même temps imaginaire en « reconstruisant » un château fantastique.

Le bois et les ruines de la Bâtie furent rachetés par la Seigneurie au marquis de Challes en 1756, deux ans après le Traité de Turin. Passé en mains privées, le Bois fut presque entièrement coupé par les soldats autrichiens durant le terrible hiver de 1813-1814. Affaiblie, la colline subit de gros dégâts par les crues de l'Arve, offrant au savant géologue Louis-Albert Necker-de Saussure l'occasion unique, dès l'hiver 1825, d'étudier et dessiner « le terrain diluvien cataclysmique qui recouvre l'alluvion ancienne », puis du côté du Rhône, « à l'ouest des ruines du vieux fort de la Bastie ». L'auteur de la première carte géologique du canton de Genève, Alfonse Favre, a repris la lecture des couches en analysant la marche passionnante des glaciers du Valais à Lyon, qui s'est tant complexifiée depuis lors.

Le Bois fut mis en vente en 1868, racheté par les frères Auguste et William Turrettini et offert à la Ville de Genève en 1872 pour y aménager une promenade publique.

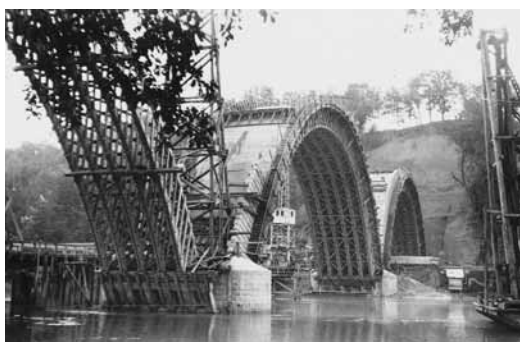
Alphonse Favre note encore la découverte, en 1878, d'ossements et d'une défense de mammouth et rappelle que son illustre prédécesseur, Horace-Bénédict de Saussure, avait trouvé sur la rive du fleuve, « vers 1786 », une défense d'éléphant à 150 mètres en aval du moulin des Evaux (Onex), interprétée comme une preuve du passage d'Hannibal. En 1948, lors du percement du tunnel de la Bâtie, une nouvelle défense de mammouth fut découverte.

L'histoire du Bois de la Bâtie n'a jamais été contée. En plus de sa réelle valeur géologique, de son histoire médiévale, de son importance artistique, des légendes « fantomatiques » de la période française, de ses embellissements « jardiniers » (mieux connus), il faudrait décrire la première passerelle du Bois-de-la-Bâtie, agrandie après la création du réservoir pour la distibution d'eau en 1873 (doublé en 1934), la construction de la rampe de Saint-Georges et ses portes masquant les galeries de la culture des champignons de Paris, les industries de la bière dont les vestiges ont été vécus « de l'intérieur » par les adolescents à travers les « Grottes du Cardinal », creusées et fermées par de très hautes portes, ainsi que le montre le dessin du géologue Ernest Favre, à droite de la brasserie.

Pour protéger et soutenir l'entretien de ce Bois, la Confédération l'a soumis à la loi sur les forêts dès 1903 en même temps que le Bois des Frères de Vernier. Les lois de protection des rives du Rhône ont complété ce dispositif légal. En 1977, fut créé l'extraordinaire Festival du Bois de la Bâtie. Au pied de la colline, vous verrez peut-être sur le chemin « côtier » des camions déchargeant leur contenu d'ordures dans une barge, car elles empruntent le même parcours que votre bateau jusqu'à l'usine des Cheneviers, où les ordures de la ville seront brûlées.

Sur la droite, entre le viaduc et le pont Butin s'étend un plateau rapidement colonisé par deux vastes campagnes de notables après que l'ingénieur de la République, Pierre Raby, eut tracé, à la fin du XVII[e] siècle, une large avenue conduisant à Aïre, limitée à l'intérieur des franchises de la ville. La seule maison de maître visible est celle des Fuzier-Cayla, proche du viaduc, la seconde appartient aujourd'hui au dessinateur Zep, le père de Titeuf.

Sur les rives, le fleuve, encaissé, chariant encore les alluvions de l'Arve (plus de 2500 tonnes quotidiennement), les arbres qui ont pris leur essor se battent vainement contre la puissance de l'eau qui les fait pourrir. Le spectacle de cette bataille inégale se reproduira à plusieurs reprises, augmenté par la vitalité des castors. L'homme a tenté de les protéger en construisant sur la rive droite un mur bas et quelques empierrements. Le règne des oiseaux commence et vous aurez peut-être le loisir d'admirer des hérons cendrés, des mouettes rieuses, des cygnes, des grèbes, des foulques, des canards colverts ou quelque épervier.



Le chantier du viaduc de la Jonction, vers 1945 (BGE-CIG).

Bien vite, le pont Butin se dresse de toute sa hauteur, évoquant l'image romaine et monumentale d'un pont du Gard qu'on aurait compressée. Son histoire commence en 1914 par un concours national d'architecture auquel le jeune Charles-Edouard Jeanneret participa. On lui préféra ce mastodonte dessiné par l'architecte Henri Garcin qui venait de s'illustrer par la construction de la Maison Royale sur le quai des Eaux-Vives (actuel quai Gustave-Ador). Impression trompeuse, car lors de l'orage du 5-6 juillet 1924, une des cinq arches s'écroula avec sa charpente du côté du plateau de Saint-Georges. L'inauguration eut lieu le 4 mars 1927. Le riche David Butin qui avait légué un million pour cette opération pouvait être à demi-satisfait, le pont n'était pas en fer et le chemin de fer prévu fut abandonné, triste destin pour un marchand de fer, même si le béton était armé.

Comme le dit le poète Pierre Duniton, alias Antoine Dufaux :

Douze millions, mazette ! avec cinq vies humaines
Pour élever un pont qui ne conduit à rien !
Butin, « cher » donateur, ce n'était pas la peine
De leur léguer ton bien.

La grande arche à peine franchie, on se trouve sur le tracé transversal de l'ancien bac d'Aïre concédé en 1886 avec sa « traille » (câble métallique) au dénommé John Branchu, un cafetier-restaurateur-passeur qui vous faisait traverser d'une rive à l'autre pour moins de 4 sous.

On ne voit pas l'ancien site du prieuré de Saint-Georges fondé par les Augustins de l'abbaye de Filly en Haute-Savoie avant 1311 et dont il subsiste la ferme avec sa tour. Sur la rive droite, en revanche, bordant la crête d'Aïre, la maison-forte, dite le Prieuré d'Aïre dont « le couvent », démoli en 1882, fut peint par le maître de Hodler, Barthélémy Menn.

Sur la rive gauche, noyé dans la végétation, juste avant la grande boucle du Rhône, le premier des moulins de la campagne, le très ancien moulin des Evaux, dont il ne reste qu'une portion de mur. Avec sa machine hydraulique, il fut abandonné à l'aube du XX[e] siècle. A la fin du XVIII[e] siècle existait ici un bac un peu « spécial », dont le passeur bien connu fut accusé de contrebande entre le royaume de Piémont-Sardaigne et la France.

En face, la « Grande Isle », appelée aujourd'hui la presqu'île d'Aïre, où autrefois des orpailleurs tamisaient le sable pour retrouver les paillettes d'or de l'Arve. En plein contour, après un ponton blanc, vous sentirez une légère odeur qui annonce la plus importante station de traitement des eaux usées (STEP) du canton et dont le bâtiment principal, achevé en 1967, ponctue les installations.

Vous êtes dans l'axe du hameau de Loëx, accroché à la crête. Les meilleurs connaisseurs des paysages genevois l'ont choisi comme site à protéger dès 1919. La photographie de Fred Boissonnas vous offre le jeu des différences.

Surgissent alors sur votre droite, à l'arrière du cordon boisé, les deux tours totémiques du Lignon, emblèmes de modernité. La cité satellite, construite entre 1963 et 1971, fait aujourd'hui partie du patrimoine de l'architecture du XX[e] siècle et comprend un long zig-zag de plus d'un kilomètre dont chaque allée est placée sous le signe du *Candide* de Voltaire, illustré par Hans Erni.

Le bateau passe maintenant sous la passerelle piétonne du Lignon, qui soutient l'oléoduc en provenance du complexe pétrolier de Lavera (Port de Bouc, Marseille) alimentant en carburant les citernes de Vernier. Elle conduit sur la presqu'île de Loëx, ancien domaine agricole de Lullin de Châteauvieux dès 1723 et qui devint en 1891 l'asile de Loëx, puis hôpital en 2001. La résistance à l'érosion de la presqu'île s'explique par la présence d'une carrière de molasse encore exploitée au XIX[e] siècle. Vers 1840, un bac reliait la presqu'île à Vernier, créé par l'astucieux Veinié, mécanicien et surveillant de la Machine hydraulique de l'Ile.

Le pont Butin (d'après le dessin d'Henri Garcin et Bolliger & Cie de Zurich), marque une frontière historique entre les communes de Vernier (en France, jusqu'en 1815) et le Piémont-Sardaigne (jusqu'en 1816).

Vue anonyme depuis le Bois de Bâtie sur la rive d'en face, aquarelle anonyme, 1845, coll. A.B.

Le bac d'Aïre ou de Saint-Georges, carte postale Charnaux frères, 1900.

Le Prieuré d'Aïre, huile sur toile de Barthélémy Menn, vers 1880, coll. A.B. La maison-forte, appelée la Revilliode, appartenait à la fin du XVII[e] siècle à Pierre Revilliod. Ici, le peintre Corot venait voir ses amis Baud-Bovy en 1857.

Sur votre droite, le Bois des Frères, au-dessus d'une carrière de molasse, doit son nom aux Frères mineurs, les Dominicains de Plainpalais qui en héritèrent en 1422. Géré dès la Réforme par l'Hôpital de Genève, le Bois fut vendu en 1786 au Seigneur de Vernier Jean-Louis de Gallatin, propriétaire du château de Vernier nommé château de Poussy, que l'on aperçoit au-dessous de la silhouette du village de Vernier. Vous pouvez voir le long de la rive le « chemin du Moulin des Frères » et le petit pont qui traverse le nant d'Avanchet au-dessous du Bois de la Grille. Ce bois, menacé par un projet de zone industrielle, fut finalement classé en zone forêt en 1987, tandis que le moulin signalé dès le XVI[e] siècle sur les bords de l'Avanchet fut reconstruit sur le Rhône par le même comte de Gallatin et rendu inutile par la construction du barrage de Chèvres.

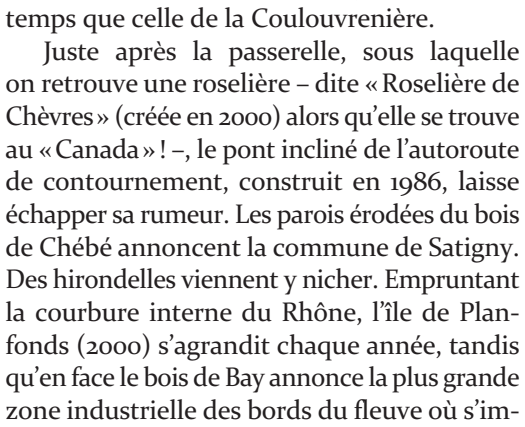
En vous retournant, vous apercevrez la terrasse et la maison de maître du domaine du « Lignon », du nom d'un affluent de la Loire et d'une contrée rendue célèbre par le roman délicieusement mièvre de *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé. Jean-Jacques Rousseau, qui s'attendait à y voir des bergers et des bergères énamourées, conclut sèchement : « Ce n'est qu'un pays de forges et mon voyage m'enleva toute illusion. » Le Lignon genevois fut vendu en 1791 par une dame Prévost-Revilliod à François (Sir Francis) d'Ivernois qui l'agrandit.

Dans la seconde boucle en épingle du Rhône, contre la presqu'île de Loëx, vous verrez la « roselière des Fonds » (2004), précieuse réserve aussi bien pour les oiseaux, les poissons et où sont recensées périodiquement les espèces. C'est sur ce site naturel qu'en février 1929 Le Corbusier situait dans la boucle de Vernier l'arrivée d'un canal en droite ligne du lac Léman, jalon du rêve d'une liaison navigable entre le Rhin et le Rhône, avec en prime une « cité industrielle », sur la rive opposée. Ouf ! Vous l'avez échappé belle !

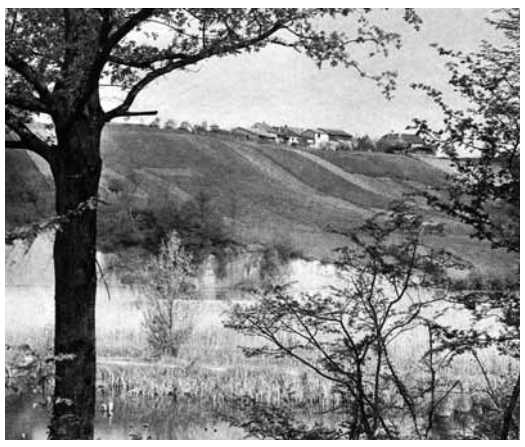
C'est ensuite le « Canada », toponyme mystérieux sur la limite sud de Vernier, où s'installa dès 1898 l'odorante usine de parfumerie Givaudan et une cité ouvrière.

Le site fut choisi après l'inauguration du barrage de Chèvres, dont il ne reste que la passerelle piétonne. Près de l'ancien moulin de Chèvres, « on a pris soin – écrit A. Favre – de réunir… une collection de blocs erratiques, qui proviennent surtout des bords du Rhône ; ce sont : euphotide que l'eau a rongé en forme de marmite de géant, poudingue de Valorsine, amphibolite noire, schiste chloriteux, quartzite blanc, grès du Trient, éclogite presque noire, parsemée de grenats. » Cet inventaire poétique et pré-historique du Rhône a-t-il disparu ?

Le Lignon, construit par les architectes Georges Ador, Jacques Bolliger, Dominique Julliard, Louis Payot.



L'ancien moulin des Evaux.



Loëx, photographie de Fred Boissonnas tirée de Camille Martin, *Sites et paysages genevois*, Genève, 1919.

L'usine de Chèvres, inaugurée en 1896 et dynamitée en 1953, fut construite par la Ville de Genève, qui confia à Théodore Turrettini, encore lui, de signer la monographie qui accompagnait la maquette transportée à l'Exposition universelle de Paris de 1900, en même temps que celle de la Coulouvrenière.

Juste après la passerelle, sous laquelle on retrouve une roselière – dite « Roselière de Chèvres » (créée en 2000) alors qu'elle se trouve au « Canada » ! –, le pont incliné de l'autoroute de contournement, construit en 1986, laisse échapper sa rumeur. Les parois érodées du bois de Chébé annoncent la commune de Satigny. Des hirondelles viennent y nicher. Empruntant la courbure interne du Rhône, l'île de Planfonds (2000) s'agrandit chaque année, tandis qu'en face le bois de Bay annonce la plus grande zone industrielle des bords du fleuve où s'imposait là encore une île – l'île de Peney (2007-2008) – caractérisée par des saules, excellente nourriture des castors.

Avant d'arriver au pont de Peney, il faut encore noter le grand bois de Châtillon et le petit estuaire du nant Bordaz.

La commune d'Aire-la-Ville évoque la conquête d'Henri IV de toute la rive droite sur la Savoie en 1601 et le premier pont construit après la révolution radicale de 1846, reconstruit en 1942 avec une fragilité telle qu'il a fallut y placer un feu rouge.

Le moulin de Peney et la machine hydraulique ont disparu depuis longtemps. Sur les « hauteurs », le site médiéval de Peney-Dessus possédait un château édifié par l'évêque Aymond de Grandson le même qui avait fait constuire le château de l'Ile. Parmi ses châtelains se retrouve étrangement Philibert Berthelier, héros de la liberté décapité devant le château de l'Ile. Peney-Dessus a joué un rôle bien connu au temps de la Réforme puisque les Peneysans, catholiques, s'y retranchèrent avant que les Bernois rasent le château.

A Peney-Dessous, l'estuaire du nant d'Avril forme un petit port qui engendra de grandes

Plan de Le Corbusier et P. Jeanneret, Paris, février 1929. En bleu, le tracé du canal souterrain reliant le Léman à Vernier, segment de la « Navigation Rhône-Rhin ».

Chromophotographie de l'usine Givaudan, vers 1920. Coll. A.B.

L'usine de Chèvres en 1898, in Théodore Turrettini, *Chèvres*, Genève, 1900.

idées. Et l'on retrouve, après la Seconde Guerre mondiale, le canal du Rhin au Rhône.

Impossible d'échapper à l'usine des Cheneviers, construite par les architectes Guex & Kirchhoff en 1962-1963, et ses deux cheminées helvétiques. Les radeaux que vous voyez servent aux sternes pierregrains. Quant aux barges du Bois de la Bâtie, vous en apercevrez quelques-unes.

Le paysage s'élargit et commence alors le lac de retenue au nom si étrange de Verbois. Du bois vous en verrez, car les castors y contribuent. La construction du plus grand barrage genevois fut conçue à partir d'un projet de l'entreprise Zschokke et réalisé entre 1938 et 1943. Quand vous serez sur le barrage, la chute de l'eau du Rhône vous démontrera que l'homme peut pulvériser un fleuve et le canaliser, on appelle cela le rêve ou le cauchemar du Niagara. La vue des falaises de Cartigny et du Moulin-de-Vert vous apaisera.

Pour en savoir plus :
www.rhone-geneve.ch

Croisière « Les rives du Rhône »
Pour tout renseignement sur les horaires et les prix :
www.swissboat.com
022 732 47 47

« Comme un vin qui a bien vieilli »

Charles Lenthéric, un polytechnicien qui s'est construit une vie autour de l'eau, représente bien le parfait savant du XIX[e] siècle. Né à Montpellier en 1837 et mort à Paris en 1914, il a plus de 50 ans lorsqu'il publie la première monographie du Rhône. Son livre est construit sur la méthode encyclopédique qui englobe la préhistoire, l'archéologie, la géographie, l'économie, l'hydrologie et sur ses propres observations effectuées aussi bien en Valais que dans le sud de la France. Bien écrit, *Le Rhône* fut un succès de libraire avec près d'une réédition chaque année, augmentée, entre 1892 et 1905. Il montre avant toute chose le désir d'un homme de recréer son fleuve et d'en traduire sa propre image.

Sans avoir la puissance et le lyrisme d'un Michelet, Lenthéric fonde en quelque sorte les études sur le Rhône, en offrant pour la première fois au public un ouvrage sérieux, accessible et plein d'espoir sur la maîtrise des crues, hantise de plusieurs villes sur le fleuve.

La Suisse, dans sa politique nationale des cours d'eau, a entrepris dès 1862 la correction du Rhin et, l'année suivante, celle du Rhône, autant de travaux gigantesques pour lutter contre les risques d'inondation et pour travailler le paysage. Lenthéric appartient à cette génération d'ingénieurs que la vision industrielle, commerciale et agricole fascine. Pour lui, le Rhône doit devenir une source de croissance et les pages qu'il consacre au « Rhône primitif », par exemple, conservent une référence reconnue, une mémoire indispensable contre l'oubli.

Le Rhône de Lenthéric ne doit pas faire illusion, il se boit comme un vin qui a bien vieilli, un vin de collection. Le fleuve a tellement changé en un siècle, les connaissances se sont tellement affinées que tout doit être vérifié. Le Rhône aujourd'hui est étudié segment par segment. L'ouvrage de référence de la fin du XX[e] siècle est celui de Jean-Paul Bravard, *Le Rhône du Léman à Lyon*, publié à Lyon en 1987, un ouvrage qui incite encore à ouvrir toutes les disciplines dans l'approche du fleuve et dont les prolongements se poursuivent dans le Laboratoire rhodanien de l'Université de Lyon 2 ou à l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne. Les temps militent pour une écologie appliquée et pour une renaturation des rives.

En descendant ou remontant le Rhône par le TGV, les voyageurs auront un éventail contrasté du paysage fluvial : tantôt le choc des ruines industrielles qui jalonnent le parcours ; tantôt celui des installations industrielles de la seconde partie du XX[e] siècle, tantôt la puissance de la végétation. Rien ne vaut cependant le parcours offert par showmystreet.com, qui permet de suivre sans peine le cours entier du fleuve qui, de sa source à Sierre prend son nom du vieil allemand *Rotten*, et celui de Rhône jusqu'à la Méditerranée.

Armand Brulhart

Charles Lenthéric
Le Rhône. Du Saint-Gothard à la mer. Histoire d'un fleuve
2 vol., Paris, 1892

Un fleuve sous haute surveillance

Le service de l'écologie de l'eau occupe un bâtiment surplombant la station d'épuration d'Aïre, avec une vue plongeante sur le Rhône, objet de toutes les attentions. La surveillance des eaux genevoises se fait ici. Une quarantaine de personnes veille à leur état quantitatif et qualitatif en procédant à des mesures et analyses.

Croquis de Zep

FRANÇOIS PASQUINI*

Le Rhône est l'émissaire du Léman. Son passage dans le territoire genevois structure le paysage, comme une épine dorsale. A le voir si majestueux et naturel dans son écrin de verdure, les promeneurs en oublieraient presque que ce fleuve a la capacité de fournir une énergie tout ce qu'il y a de plus renouvelable. Trois ouvrages se situent sur son cours genevois : les barrages du Seujet, de Verbois et de Chancy-Pougny. Ils fournissent aujourd'hui un quart de l'énergie consommée à Genève alors que dans les années soixante leur production suffisait pour couvrir l'entier de la consommation…

Bien que renouvelable, l'exploitation de ces barrages par les Services industriels de Genève (SIG) n'est pas sans impact sur le fonctionnement écologique du fleuve. Son débit est réduit la nuit et augmenté le jour. Cette pratique permet de produire de l'énergie durant les périodes de pointe de consommation mais n'est pas sans causer des dommages environnementaux, principalement sur la faune piscicole. La loi fédérale sur les eaux récemment modifiée doit permettre d'assainir l'impact des ouvrages hydroélectriques. Le canton de Genève doit ainsi établir, d'ici la fin de l'année, des planifications stratégiques dans les domaines des éclusées (variation des débits), du charriage des graviers, de la migration piscicole et de la renaturation.

Les efforts consentis pour exploiter ces barrages en respectant la nature ont toutefois permis de certifier une partie de la production « *nature made star* » qui se commercialise sous l'appellation « Vitale vert ». Celle-ci permet d'alimenter le fonds éco-électricité (COGEFE) qui finance de nombreux projets en relation avec le fleuve. Par exemple, dans le cadre de la requalification de la zone industrielle située à l'ouest du village de La Plaine, au bord du Rhône, il contribuera à financer la création d'une zone de renaturation de 4 hectares au bord du Rhône en relation avec un nouveau quartier d'habitation. Une partie du secteur sera également affectée à la baignade. Un tel projet est réjouissant car il montre que les habitations peuvent se développer en harmonie avec le fleuve, pour profiter au mieux de la nature.

Le Rhône est d'ailleurs de plus en plus utilisé pour la baignade. La partie urbaine a été récemment équipée pour accueillir les amateurs. La qualité bactériologique du fleuve en ville est suivie par le Service de l'écologie de l'eau et est généralement correcte, semblable à celle du Léman. Mais il vaut toujours mieux éviter de se baigner dans les 24 heures qui suivent un gros orage. Par ailleurs, si la baignade au lac est à la portée de tous, la baignade dans le Rhône reste réservée aux bons nageurs.

Le canton de Genève a aussi une responsabilité envers l'amont. En effet, il est en charge du respect des niveaux du Léman fixés dans une convention qui unit les cantons du Valais, de Vaud et de Genève, sous l'égide de la Confédération. Il s'agit, en particulier, de protéger les riverains du lac contre les inondations.

Les inondations concernent également les riverains du Rhône et dépendent en partie du mode de gestion des barrages. La façon de gérer les sédiments qui se déposent dans les retenues, par exemple par des vidanges régulières, influence directement les dangers d'inondation.

Afin d'étudier cette problématique, et d'y faire participer la société civile, le canton de Genève a mis en place une commission consultative pour la gestion du Rhône et de l'Arve qui comprend des représentants de la Ville de Genève, des communes, des utilisateurs économiques du Rhône comme Givaudan, Firmenich, Swissboat, des milieux de la pêche et de protection de la nature. Un grand intérêt de cette commission est de réunir autour d'une table des gens d'horizons et de préoccupations différents qui sont contraints de croiser leurs points de vue.

Cette gestion du fleuve ne concerne naturellement pas uniquement le canton mais également les territoires à l'aval. Comme le Rhône s'écoule en France, il devient un sujet de préoccupation et de discussions dans les relations transfrontalières. Outre la gestion des sédiments, la perspective de changements climatiques et leurs répercussions sur le bassin versant du Rhône inquiètent les autorités françaises qui ne disposent que de peu de leviers sur les débits s'écoulant de Suisse.

Plusieurs plateformes de discussions sont en place, dont une, conduite par l'Université de Genève, a lancé une réflexion sur la gouvernance globale du fleuve. Un séminaire est prévu au printemps 2015 afin de faire un bilan de la situation et de proposer des pistes pour une gestion future. Après, ce sont les volontés politiques qui décideront.

*Directeur du Service de l'écologie de l'eau à la Direction générale de l'eau de l'Etat de Genève.

Au Rhône! Au Rhône!

Ancienne interjection genevoise dont le sens actuel est comparable à : « Au jus ! Au jus ! »

SERGE ARNAULD

La liesse

Nous fréquentons aujourd'hui les quais genevois et assistons en été à la *Lake parade*, appréciée pour ses tréteaux sonores. Hier, lors des Fêtes de Genève, nous étions assis devant le Grand Casino pour admirer la procession des chars du Corso fleuri défilant sur un espace coloré par les confettis répandus sur la chaussée. En juillet 1929 eurent lieu les *Fêtes du Rhône*. Cette manifestation se voulait une fête populaire infléchie par l'Antiquité, selon l'auteur de l'avant-propos qui rappelait que jadis « le dithyrambe, devenu solennel, rythmait la danse du Chœur et la lente procession des Masques autour des autels antiques. » L'aspect folklorique était vanté par « une correspondance entre une foule en marche et le Rhône qui coule. » On avait aimé associer en cette occasion le *picoulet* des Genevois à la *farandole* des Provençaux, parmi d'autres expressions collectives des populations vivant au bord du Rhône.

La présentation du *Poème* de René-Louis Piachaud (musique de Frank Martin) *Evocation du fleuve Rhône* se termine par cette constatation : « Rien ne saurait, en effet, comme les *Fêtes du Rhône*, rappeler les drames que les anciens consacraient aux dieux fécondateurs de la terre et aux héros protecteurs des cités et des familles. » Cette *Evocation* s'appuie sur deux aphorismes en rapport avec l'élément aquatique : l'un est dû à Héraclite, « *De la terre naît l'eau et de l'eau naît l'âme* ». L'autre est tiré de Pascal, « *Les rivières sont des chemins qui marchent et qui portent où l'on veut aller* ».

A chaque époque, une certaine idée de ce qui doit être populaire est avancée ; à chaque époque, une certaine idée de ce qui paraît être la culture du moment est mise en avant.

Qui est « le » peuple ?

Qui décide du genre de *fête* qui convient au peuple ?

Préalablement à ces interrogations, il faut admettre que l'art et l'argent contribuent l'un et l'autre à l'épanouissement de l'imaginaire nécessaire aux humains.

Pour le commun des mortels, l'idéal de beauté et le besoin de communion expriment cette élévation en matière d'art. Telles pourraient être les qualités de cette âme qui naît de l'eau selon le philosophe présocratique, tant que l'homme, sur terre, est fait d'eau et qu'il est tiré de la poussière.

Pour le commun des mortels, la liberté et la sécurité sont les effets ou les bienfaits de ce qui est promis par l'argent. Tel pourrait être perçu le rapprochement entre la rivière et l'argent, par ces chemins pascaliens qui marchent, qui (se) creusent (pour nous) plus précisément, ces chemins qui nous portent, qui nous conduisent, plus symboliquement dit.

Nous allons examiner en quoi les *Fêtes du Rhône* répondent à ces deux questions relatives au peuple et à la fête (pensée comme art populaire) en exposant la situation économique genevoise au temps qui suit leur apparition et en étudiant le contexte culturel qui a précédé cette manifestation d'exception. Nous verrons qu'il existe des liens puissants entre les domaines culturels, financiers et politiques. Les interactions de cette trinité séculière sont manifestes. Elles donnent à réfléchir.

Le krach

D'emblée, nous sommes frappés par la date des *Fêtes du Rhône*, présentées en juillet 1929, sachant l'effondrement boursier qui va faire entendre d'autres chants trois mois plus tard ; quand cet éclair sur l'économie mondiale aura des effets sur les oreilles des habitants de Genève, alors que la Banque d'escompte suisse fera une faillite retentissante, plus forte qu'aucun tonnerre n'eût été capable de l'annoncer jusqu'alors dans la Cité de Calvin.

Temps des suicides. Heures des pleurs et des grincements de dents.

Est-il opportun ou déplacé de rappeler que le père de René-Louis Piachaud, David-Albert (1853-1907) était un agent de change ayant eu un sens élevé de l'honneur car il mit fin à ses jours en l'année 1907, marquée par la panique des banquiers due à une grave crise liée à des spéculations sur le titre United Cooper ?

C'est tout à fait déplaisant d'évoquer ce suicide si l'on tire des déductions hâtives de ce fait tragique ; c'est cependant instructif au seul souvenir du nombre de personnes qui se sont écroulées à la suite des événements sombres subséquents qu'il convient de rappeler maintenant : la phrase de Karl Marx, tirée des *Manuscrits de 1857-1858*, excite toujours les esprits : « L'argent est *la communauté* et ne peut en tolérer aucune autre qui lui soit supérieure ».

Voici ces événements.

La fermeture de la Banque d'escompte suisse eut lieu à la fin du mois d'avril 1934, donnant suite à un arrêté législatif voté par le Grand Conseil, muni de la clause d'urgence, donc soustrait au référendum populaire.

A cette époque, le président du Conseil d'Etat était le socialiste Léon Nicole (1887-1965) qui fut malmené sur ce point de frein à la débâcle financière. Il dirigea un gouvernement majoritaire (1934-1936) avec trois membres de son parti ; son nom reste associé à son rôle politique actif lors des manifestations qui aboutirent à la fusillade du 9 novembre 1932. En 1937, une votation populaire interdit le parti communiste et le parti socialiste abrita certains de ses membres.

Cette faillite bancaire et cette émergence politique « rouge », momentanément à la tête de Genève, révèlent combien le cosmopolitisme des capitalistes est alors honni et combien la haine des bolcheviks attise un repli sur ce que signifient symboliquement le sang et le sol, *une* désignation du peuple, la défense de la patrie, *notre* terre.

De la terre naît l'eau et de l'eau naît l'âme.

La vie qui naît de l'eau, l'esprit qui vient de l'eau vont rendre gloire à Dieu par le baptême, vont exalter le Crucifié qui dit « j'ai soif, j'ai soif » contre les ravages de l'athéisme contagieux en raison de sa faim, toujours insatisfaite par l'exaltation de l'individu borné par sa chair et ses intelligences.

Ce qui creuse et qui se remplit ; ce qui conduit et qui nourrit les mortels.

Filigrane culturel de la liesse dans la liasse de papiers (sans) valeur

C'est en 1937 précisément que René-Louis Piachaud écrit son *Discours sur l'éternelle anarchie*, édité par le bureau de l'Entente internationale anticommuniste. J'y vois comme une poussière de la queue de la comète, passée chez nous en 1929 sous la forme d'un événement culturel appelé à un retentissement pour les riverains du fleuve depuis 1926 : les *Fêtes du Rhône*.

Voici le réel sujet d'intérêt pour moi dans l'approche de cette glorieuse manifestation. C'est plus le contexte idéologique, dira-t-on communément de nos jours, que le contenu culturel, quoique celui-ci demeure digne d'attention et d'émerveillement parce qu'il revendique la terre et invoque le divin pour parler du destin des hommes (et que cet aspect demeure provocateur, aujourd'hui encore).

Ce que recouvre le savoir de personnalités instruites et polémistes, en l'occurrence le poète auteur de cette *Evocation du fleuve Rhône*, le héraut de ce raout antique et populaire, m'apparaît troublant quand on considère ce qu'il déclare des arts et des hommes apparus peu de temps avant l'écriture de son *Poème*, aux lendemains de la Première Guerre mondiale. Ce qui est inquiétant, ce sont non seulement ses attaques politiques, esthétiques et morales que de nombreux observateurs ont relevées et sur lesquelles je ne m'étendrai pas, car je concède à Piachaud une certaine perspicacité dans les effets de ce qu'il dénonce, des méfaits qui vont en quelque sorte fonder l'avenir dans lequel nous avons vécu et nous vivons de nos jours. Ce n'est pas son opposition au *séducteur* Gide contre le *patriote* Maurras qu'il soutient, non plus que son endurcissement de cœur eu égard aux soviets et aux juifs, tout cela a été sujet de polémiques, je ne m'y aventurerai pas. Non, c'est une défiance de l'immédiateté qui m'intrigue. Jugez-en lorsqu'il critique le surréalisme et Dada ou encore Le Corbusier. Je cite ces lignes lorsque Piachaud s'en prend à Georges Ribemont-Dessaignes qui s'écrie : « Qu'est-ce que c'est : beau ? Qu'est-ce que c'est : laid ? Qu'est-ce que c'est : grand, fort, faible ? Qu'est-ce que c'est : Carpentier, Renan, Foch ? Connais pas. Qu'est-ce c'est : moi ? Connais pas, connais pas, connais pas, connais pas. Aboutissement de la civilisation du Dieu social, de la déification de l'Homme quotidien, de la religion sentimentale de la Vie individuelle (selon le catéchisme ibsénien, "vivre sa vie") : le "Connais pas !" de M. Ribemont-Dessaignes. Autant dire le cri de désespoir d'un nègre dans un tunnel. » (fin de la citation de la page 26). Lorsqu'est repris dans son *Discours sur l'éternelle anarchie* le célèbre mot d'ordre « Dada ne subsistera qu'en cessant d'être », Piachaud rétorque vivement : « Volonté d'être pour détruire l'expérience humaine des siècles ; volonté d'être dans l'instantané, à l'état de pure expérience ; refus d'aller au delà de soi-même et de son caprice du moment ; partant, volonté de n'être plus, consentement au suicide, pour que l'Anarchie continue d'agir, sous n'importe quelle forme, en tant que principe d'opposition à la vie organique. (…) Vie de l'instant fugitif, instant pour rien, non merci, non merci, non merci ! reprendra René-Louis Piachaud à la suite d'Edmond Rostand. Et pour finir, deux exclamations concernant Le Corbusier. La première : « Le mouvement est notre loi » (p. 10), la seconde : « L'heure de la science a sonné » (p. 29), mots qui offensent le poète des *Fêtes du Rhône* qui s'indigne ainsi : « Nous vivons l'ère de la science pour la Science, après avoir vécu l'ère de l'art pour l'Art. »

N'allongeons pas, n'insistons pas. Cette charge se justifie selon la perspective qui est donnée à l'histoire de la culture. Or, la reconstruction parfois factice du passé aide à croire en soi (ici, le monde antique grec) et l'illusion du présent (ici, le rassemblement patriotique des citoyens) aide à croire à un avenir pour les autres. Les *Fêtes du Rhône* en sont un bon exemple.

Dans les temps qui s'ouvrent va être célébrée la libération de l'occupation genevoise par la France (1798-1813), puis sera louée l'intégration du canton à la Suisse dès 1815.

Dans quel contexte aujourd'hui ?

Concernant René-Louis Piachaud, voir la notice de Serge Zuber, in Andreas Kotte (dir.), *Dictionnaire du théâtre en Suisse*, 2005.

Photographie Fausto Pluchinotta

La longue route du Rhône

Le lecteur doit être prévenu : je n'ai jamais longé le Rhône autrement qu'en voiture ou en train. Sur mon vélo, dans un autre temps, j'ai traversé la Suisse, l'Italie, la France, sur des itinéraires improbables et parfois sublimes, avec mes cartes Michelin au 1 : 150 000e.

BERTRAND THEUBET

Un jour, je ferai les 850 kilomètres qui séparent le glacier de Gletsch de Port-Saint-Louis-du-Rhône, en suivant le fameux *Guide du Rhône à vélo*, établi par une équipe genevoise, dont Françoise Godinat et Léon Meynet.

La rencontre avec cette cycliste à l'enthousiasme communicatif est l'occasion de comparer nos motivations à nous lancer dans de grandes randonnées. Car entreprendre à vélo un tel itinéraire n'était pas, à l'origine, aussi simple qu'il n'y paraît :

« En 2003, au cours d'un repérage avec 38 cyclistes, nous avons observé qu'il n'existait pas de parcours spécifique et balisé pour le vélo le long du Rhône », relève Françoise Godinat. « C'est de là qu'est née l'idée de créer une piste cyclable pour que les gens découvrent, chacun à leur rythme, au rythme du vélo, le Rhône caché et le Rhône oublié, les "bras morts" devenus des étangs ou "le Rhône court-circuité", les "Lônes", ces retraits du lit principal devenus terrains de jeu. Certains sont naturels, d'autres sont des bras artificiels pour éviter les crues et plus généralement ce que l'on nomme "les pertes du Rhône". C'est ainsi que sont nés le projet associatif *Dérives du Rhône* et le réseau *ViaRhôna*. »

« En roulant, poursuit Françoise, nous nous sommes découvert une vocation de "traîneurs de rêves", avec cette ambition de joindre la source – la montagne qui se transforme en liquide – au delta, comme une invitation au voyage vers d'autres continents. Le Rhône change : d'un lac glacière en torrent, puis en fleuve avec les confluences de l'Arve, de la Saône et de l'Isère. On passe en vélo – à pied le rythme est trop lent pour bien capter le débit du Rhône. A pied tu as l'impression qu'il t'échappe, en voiture tu le dépasses ! Sur ton vélo, tu accompagnes le mouvement de l'eau. »

Françoise tient à me faire partager cette citation de Raymond Farquet, tiré de *Sept cents ans de solitude* (éditions de l'Aire, 1991) : « Je cours aujourd'hui à la recherche d'un Rhône indécent, d'un mythe, en traversant une plaine asphyxiée. Je cherche la beauté sauvage disparue au profit du rendement. Je cherche l'ancien fleuve menaçant le terroir, à travers le polder agricole d'aujourd'hui. J'ai l'impression de poursuivre un cadavre enregistré sur le cahier des illusions. Je me sens comme un cheminot en train de changer d'aiguillage sur un quai où les trains ne passent plus. »

Parmi les 26 étapes du *Guide*, la 9e passe par Genève et un tronçon cyclable inauguré en 2010. Le parcourir nous révèle des points de vue étonnants de la ville et de sa campagne. Cette traversée se fait en utilisant parfois des chemins pédestres, au contact d'une faune très présente, en un parcours assez sportif et diversifié. Peu à peu, on entre dans cette zone transfrontalière où le Rhône ne fait pas de différence, mais nous permet de découvrir la diversité des populations et des relations que les gens, les riverains ont et continuent d'entretenir avec le Rhône. A la hauteur de Seyssel, le Rhône reprend son statut de fleuve, avec ce sentiment de saut dans l'inconnu, d'aventure au fil des fiches d'étapes que nous propose le guide.

Pédaler n'est pas tout. Il faut aussi cultiver l'esprit. Une autre utopie est en cours de réalisation, en prolongeant le « Réseau Rhône » par un réseau d'activités créatrices, et relier entre eux les différents festivals, événements culturels déjà existants. Faire descendre une musique venue d'ailleurs sur les eaux du Rhône, des Alpes à la mer, n'avoir plus que la fluidité de l'esprit comme lien entre les villes et les populations que le Rhône traverse. Au-delà des appartenances, faire couler l'espoir de nouvelles solidarités. Il s'agit de promouvoir des activités culturelles le long des rives du Rhône avec des expositions visibles depuis les bateaux, de créer un réseau Rhône-cultures en prenant contact avec toutes les activités, démarches, projets culturels existant le long du Rhône, en lien avec les activités fluviales : navigations fluviales et conviviales, éventuellement sous forme de navettes entre les diverses villes et/ou sous forme de croisières avec un « pass-ports » ou « festival-pass », permettant, durant un été, d'assister à tous les événements le long du Rhône.

Vu sous cet angle, le terme de mobilité douce s'applique à la philosophie de ce guide. On peut parcourir les rives du Rhône en famille (âge idéal dès 12 ans) en comptant au minimum huit jours. Après, c'est selon les désirs de chacun.

Le *Guide du Rhône à vélo* a été conçu en collaboration avec plusieurs institutions en Suisse et en France (Région Rhône-Alpes entre autres). www.carteviarhona.rhonealpes.fr

L'association Cycl'EauRhône propose une descente du Rhône à bicyclette, du glacier à la mer, du 27 juin au 5 juillet 2014. Renseignements: Cycl'EauRhône, case postale 3744, 1211 Genève 3 tél. 022 349 11 45 ou 076 391 68 34 leonmeynet@hotmail.com

A lire : David Byrne (fondateur des Talking Heads), *Journal à bicyclette*, Ed. du Seuil, coll. Fictions & Cie, 2011. En kiosque: la revue *Viarhôna* www.viarhona.com et www.viarhona.tv

25 500 kilomètres d'itinéraires cyclistes ou VTT à travers 13 pays d'Europe : www.eurovelo.com www.europebybike.info

Le Rhône, fleuve tranquille ou troublé?

Traversant certaines villes comme Sion, Lyon, Avignon, le Rhône est le plus important des fleuves européens tributaires de la Méditerranée.

THIERRY OTT

1. Le Rhône, fleuve de Suisse et de France, naît du glacier du Rhône. A quelle altitude ?
1800 mètres : **allez au 8**
2800 mètres : **allez au 13**

2. Le compte est bon ! Les trois cantons sont le Valais, Vaud et Genève. **Dernière question, la 15.**

3. Pas de chance ! Le Rhône a 812 km, dont 290 en Suisse. Alors que le Rhin a 1320 km, dont 375 en Suisse. **La question suivante est la 5.**

4. Parfaitement ! La Borgne naît dans les Alpes valaisannes et finit dans le Rhône. Alors que l'Arbogne, dans le canton de Vaud, est l'affluent de la Broye qui se jette dans le lac de Morat. **On poursuit avec la question 12.**

5. En Suisse, le Rhône coule dans plusieurs cantons. Combien ?
Trois : **allez au 2.**
Quatre : **allez au 9.**
Cinq : **allez au 11.**

6. Dans le mille ! Le Rhin a 1320 km, dont 375 en Suisse et le Rhône a 812 km, dont 290 en Suisse. **La question suivante est la 5.**

7. Ce n'est pas la Savoie ! C'est la Haute-Savoie ! **A bientôt !**

8. Ça coule de source ! **Deuxième question, la 10.**

9. Vous n'y êtes pas ! **Retour à la question 5.**

10. Une de ces rivières est un affluent du Rhône. Pas la deuxième. Quelle est l'intruse ?
L'Arbogne : **allez au 4.**
La Borgne : **allez au 14.**

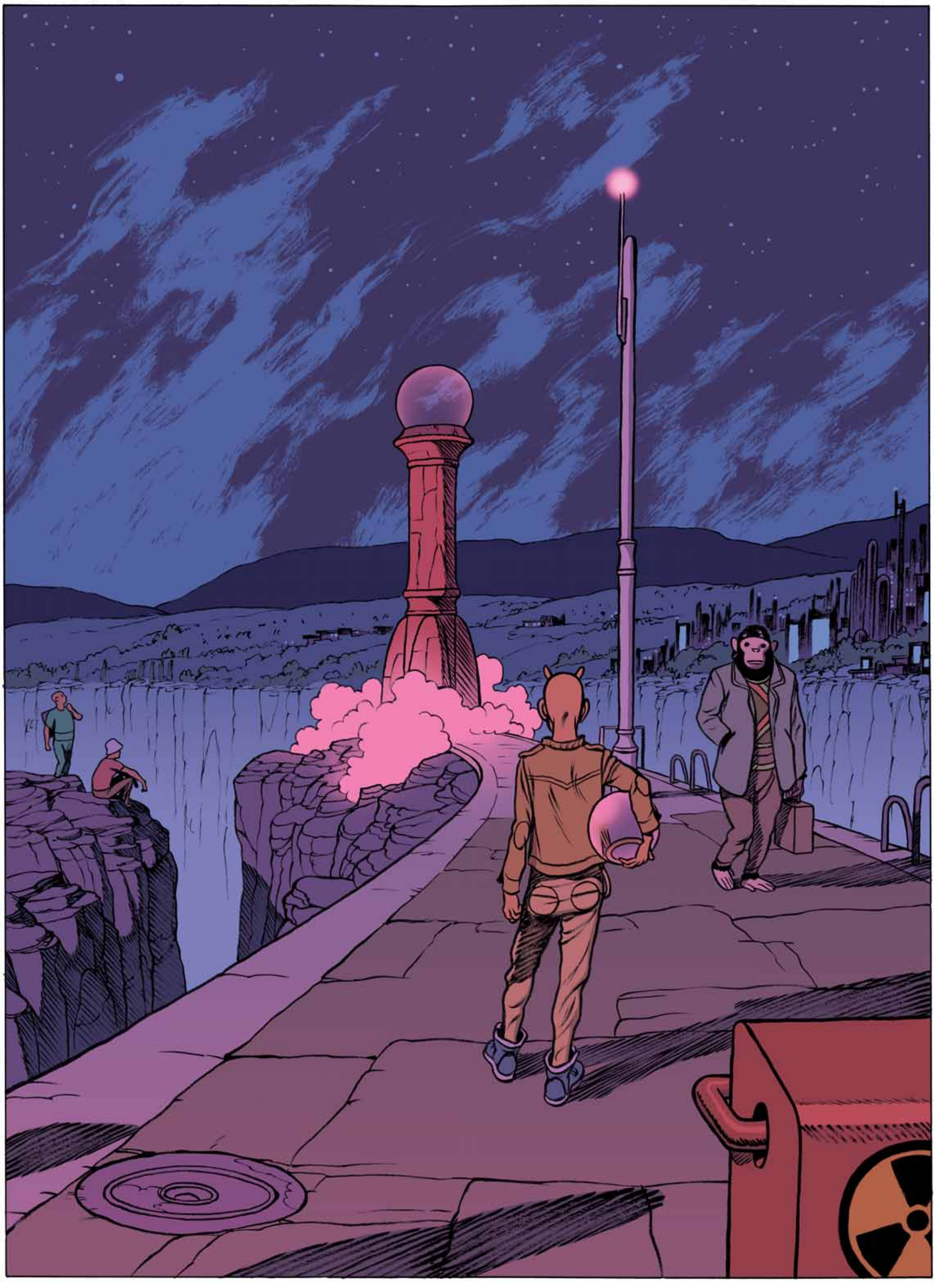
11. Vous n'y êtes pas ! **Retour à la question 5.**

12. Quel est le plus long fleuve qui coule sur le territoire suisse ?
Le Rhône : **allez au 3.**
Le Rhin : **allez au 6.**

13. Eh non ! Le glacier du Rhône a une altitude de 1800 mètres. **Deuxième question, la 10.**

14. Vous n'y êtes pas ! La Borgne naît dans les Alpes valaisannes et finit dans le Rhône. Alors que l'Arbogne, dans le canton de Vaud, est l'affluent de la Broye qui se jette dans le lac de Morat. **On poursuit avec la question 12.**

15. Dans la ville de Genève, le Rhône a un affluent, l'Arve. Rivière torrentielle des Alpes, elle traverse une centaine de kilomètres et, entre autres, la ville d'Annemasse. Dans quel département naît l'Arve ? La Haute-Savoie ? Ou la Savoie ? **Réponse au 7.**



FREDERIK PEETERS www.frederikpeeters.com

r H_2O ne : Delirium Rhodanum

Il n'y a pas d'heures, ni de jours, ni de nuits. Une sinuosité permanente. Chaque point est le même, toujours identique à chaque instant et pourtant complétement dissemblable en une fraction de seconde. Avant ? Après ? Je ne sais plus.

PHILIPPE CONSTANTIN

J'ai titubé sur le feu d'un glacier, haut dans le ciel blanc, frappé de gel. Flocon de neige, cristal, étoile translucide et douloureuse. La lumière me blesse d'un horizon sans fil. Une nappe froide de brouillard dans laquelle se jeter pour en finir. Dessous, peut-être des dents acérées, minérales, dures, pour accueillir et déchirer le monde. Vautour alpestre. Césarienne incongrue qui arrache à la naissance laiteuse la promesse de barrages et d'autoroutes.

Calypso. Je découvre le torrent figé, le temps qui court, le glacier qui goutte au rythme d'un métronome désarticulé dans un silence de mort. Les heures tissent vers l'aval le réseau d'un fleuve ininterrompu. Les horloges et les montres des larmes sans conséquence, sans mesure ni vie propre. Exode et mensonges du temps perdu. Des excès mille fois répétés dans une idoine indigence. Une foi en une continuité qui n'a de valeur que pour elle-même. Les battements sourds du temps qui équilibrent les aiguilles des cimes à hauteur d'aigle pour nous aveugler d'ombres.

Il faut tirer la bonde du monde pour qu'il se vide enfin. Alcools, fumées, drogues, médicaments, guerres, folies et rêves. Ne plus rien voir, ne plus dire, ne plus penser. Cesser d'entendre le gémissement des rochers, le hurlement impétueux de cascades de gibier mort, de vie sauvage sacrifiée, le démembrement de la raison qui coule vers la plaine.

Entre deux ponts, un autre pont. Comme si le fleuve n'en était un, sur lequel navigue un Diogène, au milieu des décharges charriées par le Rhône mollement grondant, couleur rhubarbe. Et du béton partout pour contraindre, pour ne plus suivre de cours, ne plus savoir s'écrire ni écrire ses méandres. Paquet, emballage, canalisation, égout, latrine à l'équerre, Rhône, ô Rhône, bientôt droit comme I.

Rhône, sainte Agathe, ma sœur, mon amie, mon amante ; amazone aux seins tranchés, tendus en offrande aux chats que j'écorche pour les crucifier sur l'arc de l'eau.

J'ai repris mes notes. Au bas de la page de l'éternité, ou celle du néant. Il n'y a qu'une dispersion temporaire de ce que l'on est dans les phrases. Vagues roulant à la surface des naufrages, faisant le lien entre les peuples et les absents. Je compte mes papes. Une fraction inintelligible dans la mémoire des bêtes ; gueules de malfrat, aussi grises que la nuit.

Sur les berges, des filles belles comme des cocons de soie lancent des mots, des lettres dans des bouteilles, des SOS. Elles supplient un sauveur, une bouée, elles qui sont sur la terre ferme, ancrées, ne voyant pas qu'elles pleurent et espèrent quelqu'un qui se noie.

Entre ces rives mutilées l'âme est en déshérence. De combien de chiens avons-nous besoin ? Atermoiements, glapissements, vagissements, miaulements, de vie en vie, de lac en lac. Je ne puis dormir qu'à même la terre, le visage enfoui dans les coteaux, le nez d'un doigt trop long, dans les chevilles des vignes enivrantes, les yeux perdus dans les cimetières d'autrefois, bordels à mi-temps où les putains congédiaient la mort et la solitude pour ne pas mendier l'arrogance de Dieu.

Ecrire. Etre Rhône. Regarder le paysage descendre son cours. Des maisons de Monopoly ou en Lego, habitées de personnages de Playmobil, glissent lentement vers la mer. Le fleuve blanc se teinte d'encre. Relire ses didascalies dans la partition de l'eau.

Des jeunes filles, chrysalides riantes, se baignent de Rhône. Elles sont déjà limon, déjà sédiment, déjà déposées de leur trône d'orgueil pour se coucher dans le delta du fleuve que de grosses mains paysannes pollinisent de riz et d'abeilles sauvages comme des bombardiers. Derrière leur corps juvénile se dressent quelques comtoises oscillantes, hautes comme des montagnes, si peu raisonnables, si peu comptables des croix que dressent les hommes pour oublier leur fureur.

Dans le bruit fracassant des tempêtes, soudain, les horloges chavirent pour disparaître dans les flots, emportant avec elles le souvenir de ces sourires et des grimaces que la mort et l'ennui confèreront à ces visages qu'on aurait voulu croire innocents de tant de beauté mouchetée. Eclat d'un papillon sur le pare-brise d'une voiture.

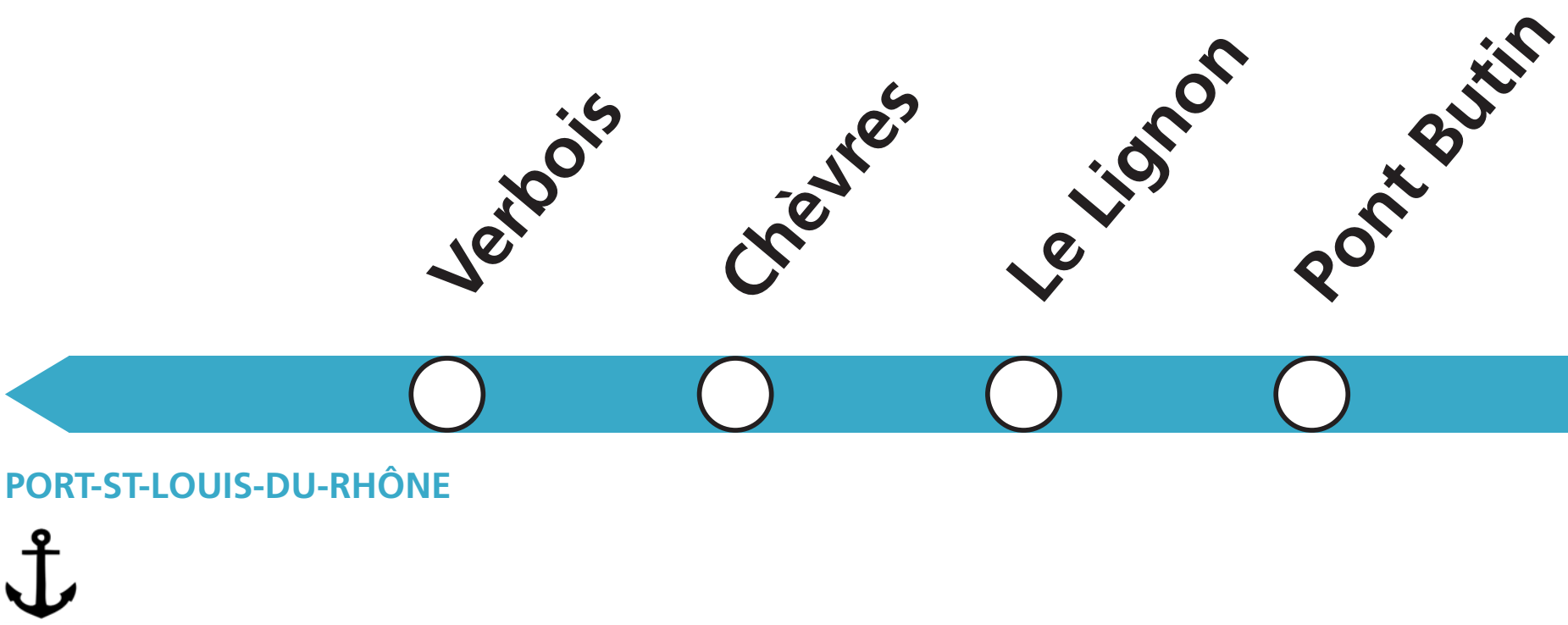
Il y a un excès de paysages sublimes qui défilent ainsi vers le delta. Et un excès de guerres dans ces tableaux idylliques et inutiles. Un excès d'hommes aussi. Brutaux et capables d'amour pourtant. Fumées noires, explosions, pneus qui brûlent, vacarme des déflagrations, des cris de marionnettes habillées de suie et de poudre, de morale et de bon sens.

Une vue de charniers bien sûr, et d'usines. Un paysage ? Un pays sage ?

Voilà, la goutte redevient cristal. Mon pied fragile, habillé de rouge, retourne à sa source, ce berceau de glace en haut de la montagne. Flocon de neige, léger, irréel, aux traits réguliers d'une géométrie du recommencement. Et ma vie ? Chienne de vie, chienne d'amour, un flocon désagrégé dans le désert des idées, là où coule le sable d'un fleuve minéral.

Photographie : Eden Levi Am
Modèle : Lena Lou Monteduro

Rhône blanc



Barrage de Verbois

Maman elle connaît tous les oiseaux. Il y a le harlem lièvre, le cygne tout-bien-recollé, la chouette culotte… ils ont des noms aussi marrants que les joueurs de foot Panini. Avec maman on va au bord du Rhône, on se cache dans des petites cabanes en bois et on les attend. Une fois on a même vu un castor, comme dans Yakari. Mais ce que je préfère c'est l'usine, avec ses cheminées qui ressemblent à la fusée de Tintin, et puis le barrage. On dirait un super grand mur, et le Rhône il est plus bas d'un côté que de l'autre, comme si on s'était trompé en le dessinant. Après les oiseaux on rentre et maman fait une tarte aux pommes. ***NL***

Passerelle de Chèvres

Sa cape rouge de cycliste fuse à travers les Evaux. Tous les dimanches, elle va déposer des fleurs sur la tombe de sa grand-mère, au cimetière du chemin de la Grille. Dans la lumière sucrée et vaporeuse de l'après-midi, elle s'assied sur le marbre tiède et moussu, décapsule une bouteille de limonade, suçote des caramels et babille pendant des heures. Aujourd'hui, une joie étrange envahit ses poumons. Elle s'arrête au centre de la passerelle et contemple métal et béton s'unir dans les profondeurs du Rhône. Les treillis d'acier se lovent tendrement contre son ventre rebondi. ***JG***

Passerelle du Lignon

J'ai jamais pensé que je resterais à Genève pour lui. Il est du Lignon. Peur et admiration. La cité, sa grande muraille de béton, de grues et paraboles. Mais maintenant, je fais partie de cet univers et je suis heureux. Comme quoi *Cité Lignon – Faut y aller !* Le slogan a du vrai.

Les rayons de soleil forment une échelle de lumière à travers la rambarde de la passerelle. Je cours joyeusement sur les échelons. Tandis qu'en face de moi vient un type qui pleure comme une madeleine. Ça ne m'arrête pas. J'ai rendez-vous avec mon homme et on va baiser. ***CG***

Pont Butin

C'est rare qu'on me traîne dans ce genre d'endroit. Il faut être poète pour faire ça sous un pont pareil. Ou alors il veut se donner du courage. Ça se voit qu'il se sent trop léger sous les piliers massifs, mais à chaque inspiration ses muscles se tendent. C'est l'effet du pont, le pouvoir des pierres, moi j'y crois. Ou alors, il a choisi ce lieu pour le jeu de mots. Le pont Butin. Un petit poète, je m'en doutais bien. Il est tout fier maintenant. Il ne dira rien, rien du tout, mais il m'attrapera la main. C'est ce qu'ils font tous, la première fois. ***NS***

Viaduc de la Jonction

C'est leur lieu, leur place, leur planque : le bâtiment au pied du pont (il faut dire le viaduc). C'est le repère de leurs vendredis soirs. Tags, odeurs de pisse et d'égouts : ils sont rarement dérangés (eux trouvent ça funky). Il n'y a que les trains, qui font vibrer les pierres.

Ils arrivent tous ensemble, s'installent dans les escaliers et sortent le matériel (feuilles, herbe, et une cigarette qu'ils cassent en deux pour récupérer filtre et tabac). L'un d'eux se charge des gestes – lisser émietter caler lécher rouler ajuster tasser – et puis on craque l'allumette et on refait le monde. C'est leur bonheur funky du vendredi soir, au bord des eaux, au pied du pont. ***BP***

Barrage de Verbois

Quarante ans que je bosse au barrage. J'en connais chaque fissure, chaque aspérité. Je connais le Rhône et ses caprices. Je connais les normes et les impératifs de sécurité. Et voilà qu'elle débarque avec ses idéaux de bobo. Elle m'embrasse et minaude : « Tu sais que la vidange du barrage menace la biodiversité ? Tu sais que la faune piscicole va être décimée ? ». Elle est chouette Caro, avec ses jambes effilées et son odeur de pomme cuite. Elle aurait été une bonne mère. N'empêche, j'ai pas pleuré lorsqu'elle s'est attachée au barrage. J'ai pas pleuré lorsqu'ils ont repêché son corps pétrifié par la boue. J'ai pas pleuré.

JG

Passerelle de Chèvres

Sa cape rouge de cycliste fuse à travers les Evaux. Tous les dimanches, elle va voir sa grand-mère, qui habite le village, à Vernier. Mais chaque fois qu'elle traverse la passerelle, une peur étrange envahit ses poumons. Si elle s'est habituée petit à petit aux troncs qui pourrissent, penchés vers les eaux boueuses, une chose crispera toujours ses deux mains blanches sous la cape : les relents de fraise et de nougat qui filtrent de l'usine toute proche. Elle mord alors le brouillard sucré, et répète comme un Commandement le conseil de sa mère : « Tu n'accepteras pas les bonbons que te propose un inconnu, tu n'accepteras pas les bonbons… » ***NL***

Passerelle du Lignon

J'ai tout lâché pour elle. J'ai quitté l'endroit que j'aimais. Où elle disait ne pas être heureuse. J'ai trouvé ce poste à l'université. Un ami lui a déniché le job de rêve. Il l'a baisée dès le troisième mois.

Je pense à toi, évidemment, sur cette passerelle-oléoduc. Je pense à toi, à chaque poteau qui résonne, tandis que je croise ce crétin tout excité de regagner ce Lignon moisi.

Vieux Rhône, ne me vois-tu pas pleurer ? C'est ridicule, un mec qui pleure. Aussi ridicule que ces quatre années de contrat qui m'emprisonnent ici. Seul.

Je veux te regarder, car te garder c'est impossible. Tu es partie. Et maintenant, comme un con, je m'en vais voir ton avion s'envoler. ***EG***

Pont Butin

Ma première pute, je l'ai emmenée ici. Entre les piliers de béton, énormes, géants, violents. Dessous, tu te sens forcément puissant. Ça t'écrase et te grandit. Dessous, tu fais résonner les cris, mais y a que toi qui les entends. Je regardais le Rhône, lâche et docile, fuyant la ville. Je regardais ma pute et j'y voyais du vide. Une image floue de plus, les arches taguées d'ennui. Dessous, tu peux chercher le soleil et souiller la lumière. Tu peux cacher le bruit de l'eau. Tu peux tromper le fleuve, et pour reconquérir la mer, il suffit de suivre l'écho.

FW

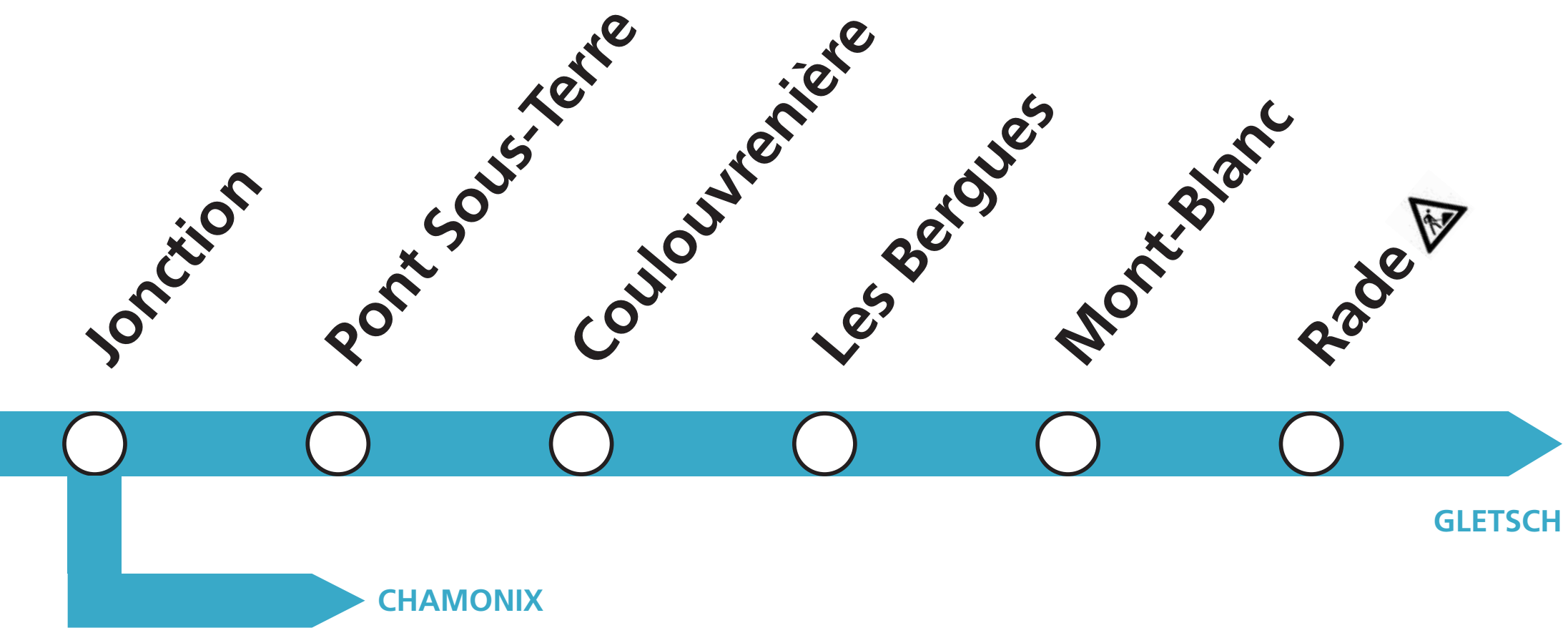
Viaduc de la Jonction

Dans la nuit, tous les hommes sont gris. Pourtant, celui-ci, il était sombre comme un moineau. On aurait dit qu'il allait se jeter, fragile et coincé entre le rail et le vide, posté aux trois quarts du pont ferré. Une sorte de cage à la main l'amarrait sur ce sol suspendu et, pour un soir, c'était lui le prédateur qui devrait tuer pour rien. Finalement le bruit vint, puis l'étincelle d'une caténaire, et la caresse à revers d'une bourrasque dans le dos. De la cage, il sortit quatre chatons qu'il n'entendit ni miauler ni frapper l'eau, mais l'impression d'une douceur resta dans sa main jusqu'au matin. ***TL***

Auteurs :
Guy Chevalley, Clémentine Glerum, Elodie Glerum, Alain Guerry, Julie Guinand, Nicolas Lambert, Timothée Léchot, Julie Mayoraz, Bruno Pellegrino, Matthieu Ruf, Noémi Schaub, Lydia Schenk, Anne-Sophie Subilia, Fanny Voélin, Daniel Vuataz, Fanny Wobmann, Vincent Yersin

L'AJAR, créé en janvier 2012, est un collectif de vingt jeunes auteurs un peu rebelles mais très appliqués. Depuis sa fondation, il a organisé ou pris part à une trentaine de manifestations en Suisse romande et ailleurs. Informations et contact : www.jeunesauteurs.ch ajar@jeunesauteurs.ch

L'AJAR – Association de jeunes auteurs romands – vous propose une balade genevoise au fil du Rhône.
Dix ponts ont inspiré deux séries de courtes fictions, l'une « blanche », l'autre « noire », avec pour contrainte de se faire écho.



Pont Sous-Terre

Comme eux j'enjambe la rambarde. Me voici arquée au-dessus d'un Rhône taillé dans le soleil. Mes orteils s'agrippent à l'étroit rebord. Béton, soleil, amis. Comme eux je ris. Mes seins tremblent. Je réalise à quel point j'ai peur de manquer de courage. La masse émeraude avive le sentiment de danger. C'est une bête qui me sonde et me veut. Grand vide. Je regarde mes amis dans les yeux. On ne trahit pas les pactes d'été, c'est ça ? Un, deux… L'écrin s'ouvre. Béance. Jusqu'aux remous, mon plongeon ne sera plus qu'un cri. Une grenade de trouille et de joie.

ASS

Pont de la Coulouvrenière

Ça faisait une heure qu'il me parlait de son scooter. Dans son maillot de bain jaune, ses jambes dodues écrasées sur le transat. Il avait les sourcils emmêlés. Je gardais les lèvres trempées dans ma bière et je comptais les plumes de canard qui s'éloignaient dans le courant. Je voyais le soleil, complice, se refléter sur les voitures. Le pont brillait sous les gaz d'échappement.

J'ai pas beaucoup réfléchi, j'avais chaud, c'était dimanche. J'ai couru sur le goudron, toute la ville allait au ralenti. De l'autre côté de la barrière, le fleuve semblait infini. J'ai hurlé. L'eau était douce, vivante.

FW

Pont des Bergues

Il chérit l'idée d'union – du pont comme un trait d'union. Chacun fera la moitié du chemin depuis la rive (gauche pour lui, droite pour elle). Ils iront à leur rencontre, remonteront le temps jusqu'à leur premier jour. Comme le Rhône sous leurs pieds : changeant mais éternel.

Il connaît sa chance. Il ne prendrait pas la place du type là-bas, seul sur son île, pour toutes les libertés du monde. Dans sa poche, il tient fermement la bague qu'il va lui offrir. Et comme un présage, en passant le pont, il a vu l'anamorphose de Markus Raetz : un grand « oui », haut perché dans le ciel.

GC

Pont du Mont-Blanc

Le pont du Mont-Blanc est garni de drapeaux confédérés, comme à Stans ou à Frauenfeld. Sur le pont du Mont-Blanc, ta grand-mère prenait le tram et tes enfants le reprendront peut-être dans vingt ans. A la fin du pont du Mont-Blanc, il y a Pictet et de l'eau projetée en l'air – si tu places ta main sur le jet ça t'arrache le bras. De l'autre côté, il y a les prostituées et Max Lobe qui écrit. La chaussée du pont du Mont-Blanc se lézarde en juillet sous les woofers de la Lake Parade. En passant sous le pont du Mont-Blanc, le lac redevient le Rhône.

DV

Traversée de la Rade

Quand il y a du brouillard devant ma fenêtre, je pense toujours à Genève. Je sens l'air froid affluer dans mes narines, une moiteur fraîche se déposer sur mon visage.

Quand il y a du brouillard dans ma vallée natale, je m'imagine Genève et je vois le pont. Ce pont que tu m'as décrit, avec tes yeux riants et tes mains saccadées. Ce pont que tu as dessiné.

Je n'ai jamais vu Genève. Mais j'imagine une architecture majestueuse. Et je vois tes mains, rêches et blanches qui en caressent les armatures. Et mon cœur s'illumine au moment où, après t'être passé les mains dans les cheveux, tu poses ton pied sur le pont de la Rade. Pour la première fois.

LS

Pont Sous-Terre

Sous le pont on est bien, j'amène un tabouret pliant, d'une main je le positionne face à l'eau et je m'installe, il y a comme un creux dans le mur où je peux caler ma jambe tendue et appuyer ma béquille, mon corps se crispe chaque fois qu'un gamin transperce la surface du Rhône, inconsciemment je retiens mon souffle en attendant de le voir remonter sur la berge, j'attends, j'attends, j'attends, il ne remonte pas, et, lorsqu'il commence à faire froid, je plie mon tabouret et m'en retourne sur l'autre rive, en faisant un détour pour aller traverser au pont suivant.

FV

Pont de la Coulouvrenière

Je dois courir – à cause d'un retard. Il pleut. A chaque pas, une gerbe sale me trempe les jambes. D'en haut, le fluide s'insinue partout dans mes vêtements. Sous les voûtes, le fleuve noir trouble s'engouffre avec bruit. Vers le milieu, un peu après l'île, une fille à vélo me double. D'une main, elle tient un parapluie et se faufile lentement entre les véhicules arrêtés. Certains klaxonnent. Après le pont, là où la rue des Terreaux-du-Temple rejoint le boulevard Fazy, elle ripe soudain dans une flaque et puis s'étale. Sans même lâcher son parapluie.

VY

Pont des Bergues

Elle sait pourquoi il lui a donné rendez-vous sur ce pont précis, en ce jour précis. Elle n'est pas idiote. Elle sent une boule se former dans sa gorge. Le Rhône est sombre. Elle est loin d'être une sainte, c'est vrai. Le témoin de cette vérité attend patiemment que sa corvée soit terminée, juste là, sur l'île. L'autre, son amant.

Pas une sainte, non, mais ça ne veut pas dire qu'elle aime faire souffrir. Si seulement cette putain de sculpture, ce grand « non » monté sur une pique en ferraille pouvait répondre à sa place. A lui, mais aussi à l'autre, qui ne se doute pas qu'il l'attend pour rien.

JM

Pont du Mont-Blanc

A Genève les ponts n'ont aucune envergure / A Lausanne encore il y a Bessières / Mais Genève, c'est une blague / Je suis sur le pont du Mont-Blanc et je regarde l'eau / sur le pont du Mont-Blanc ! / La grosse montagne, les sommets enneigés / Wikipédia / c'est le plus haut sommet de la chaîne des Alpes / je pensais bien mais je doute parfois de ma culture générale / A Fribourg ils savent faire les ponts / Celui du Gottéron c'est quand même quelque chose / 76 m au-dessus du vide / Je suis sur le pont du Mont-Blanc et je regarde l'eau / cette conne d'eau / Genève-Fribourg aller simple ///

AG

Traversée de la Rade

Tu te souviens, agrippé au volant de ta vieille hybride, qui bourdonne au milieu de l'embouteillage, du pont à haubans de Lisbonne. Blanc et infini dans la lumière du Tage. Ça filait, ça disparaissait dans le silence. Quelle naïveté fut la tienne, de croire que ta traversée allait y ressembler. Parce que les haubans, quand ça fait vingt minutes que tu les vois de près, ces haubans qui défilent au rythme d'un mauvais zoom, tu te rends compte que tu les vomis. La prétendue clé de voûte de ton œuvre maîtresse te dégoûte. Le pont de tes rêves est une déviation minable. Tu ne l'emprunteras plus.

MR

Rhône noir

L'eau qui tout dit

Lors soudain surgirent punaises nanométriques & millionnaires en nos lits. Lors fusèrent d'un coup acide & vitriol giclés brûlants descendus – à la défiguration ainsi qu'à l'arrachement horrible de la tendresse du si doux naseau des narines – par les nuages hideusement pour très longtemps salis des hommes.

JEAN FIRMANN

Repeindre d'eau dès le printemps la piscine. Photographie Jean Firmann

Du haut ciel jusqu'au fin fond des mers immenses de la terre qu'ils prétendaient tant aimer pourtant à la levée tant qu'au tomber du jour, aux sables blonds, soleil orange un peu violet à l'horizon si souple du grand large abaissant ou soulevant lentement dans l'air sacrément salé d'iode sa cinglée parfaite boule douce divine. Au son fertile des vagues qui roulent en leur mugissement immense, longtemps tenu & tranquille, le globe frémissant de sa triple & si splendide paupière, se couchant, se levant sur la mer.

Et qu'ils s'acharnent à capturer au lieu de le sentir, ces faux sincères du rien-que-de-l'image, à l'i-phone, au nikon, au canon, (au leica pour les plus snobs, à l'hasselblad carrément pour les nouveaux Russes, ces vieux Américains) & tous appareils à voir brandis d'une seule main molle, négligeante & nulle sur l'enclume turquoise et exigeante de la mer. A prétendre capter le soleil, cette mangue mûre & rose, brûlant d'un feu véritable si doux. A balancer, existentiels délateurs, suicidaires sycophantes des algorythmes les plus intimes de leurs proches et d'eux-mêmes sur les murs impitoyables des pitoyables confessionnaux américains livrés aux viandeurs voraces de google, de twitter et de facebook. Aux criques sauvages où bien avant eux dansaient libres dans les grottes sous-marines la murène souple & le mérou têtu. Où nageaient comme des saints furtifs bien avant eux en l'alcazar impalpable du vieil océan féroce & tendre, le phoque à museau franc & la loutre si souple.

Lors vint acide par les compagnies holocaustes au pur sucre des îles Vierges et vitriol fusant au low cost des gazomètres en fumées grasses à pleines veines, à pleines artères époustouflées en la thrombose bleue du ciel.

Alors surgirent la cinglée brûlante et le fouet d'un coup sciant, la cravache nageante en toutes mers des méduses, clignotant des tétons roses translucides et actionnant par milliers, si près des plages, leurs électriques & musculeux parapluies. Interdiction de nager nu, déconseillé de faire la planche sous la lune à jambes ouvertes dans le ciel marché dessus des sales sabots avionnant toujours plus, aux compagnies menteuses des îles Vierges, des hommes et des femmes innombrables qui rigolent avec leurs hommes innommables au nom des deux tétons de la moutarde en cette détestation furieuse, joviale, archi-niaise et conviviale de la beauté. Tueurs programmés de leurs propres vacances.

Mais la beauté, l'audacieuse, la franche et qui traverse d'un bleu sombre jusqu'en la nuit du jour les paupières, la beauté qui palpite & qui respire par les deux trous nets des narines de la bête qu'on a sous le nez meuglante & si belle. La beauté pure demeure un secret simple, une enclenchée du cran d'arrêt, une envolée par le ciel sans le moindre tatouage sur la peau follement furtive & poudreuse du papillon nu d'amour.

Libre & sans entourloupes, la beauté. Cette recette toujours neuve & pétrie de mains de vieil archange à la pâte mouillée d'eau, de sel et de farine d'épeautre. Cette face nord où bat le vent – ô gloire du dedans – à gravir à cœur nu, à mains neuves de peau tendre & fine dans le pétrin si lourdingué du monde. A doigté tremblé d'être, à lèvres murmurées d'épaulards pulsant des nageoires du dos, de la queue et du ventre leur libre joie sous les étoiles au front de nuit qui magiquement au fond bleui des mers serpentent. La beauté à parcourir à lèvres embaumées d'absinthe, de myrtille & de chèvre-feuille.

Alors oui, congédier, les détestant, ces détresses et pénétrer des yeux jusqu'aux braises couvées de l'âme le regard d'amande verte inspiré & paisible de mon amour.

Foutre le feu en la sacristie aux containers pervers des chasubles brodées de trop d'or trouble. Incendier les étoles, ersatz mou de l'écharpe de chanvre vif dont s'étranglèrent au désert tant d'ermites.

Alors jadis me vint l'idée de faire d'un coup de clé volée, en pleine fête d'un mariage vendue & achetée par un crétin bourré de fric (un guiguelet dit Tinguely qui fit s'arracher la cravate par un jeune & vigoureux singe qu'il voulut encager pour le montrer noir & poilu au peuple et qui pour devenir vite riche saigna des centaines de pauvres bougres), oui faire d'un simple tour de clé sonner toutes les cloches d'un coup & le tocsin d'abord au grand clocher noir et raide de l'église de Bulle en pleine Gruyère. Et jusqu'à la plus haute tour de Dubaï, de La Mecque, de New York & de Chicago qui prétendent dominer les villes de leurs piquets misérables, de leurs bites à jamais caverneuses & sans sang dedans. Oui, enclencher le glas, le glas des tours si hautes que jamais le moindre corbeau pour y claquer son chant lucide & généreux n'y volera. Ni l'alouette qui pourtant adore tant de quelques coups d'aile piquer en trillant de son petit gosier des arrachantes gloires à la pointe la plus franche & bleue du ciel.

Enclencher le tocsin et le glas, les enclencher d'un coup de clé sincère en leur sonnée noire & lugubre en ce plein mariage de trois nouveaux riches puis sortir lestement de la sacristie et jeter la clé des cloches & du glas au haut clocher pour longtemps rendues folles. La jeter la clé des cloches aux pieds sombres des buis qui durablement sentent l'urine de chat si fort en leurs bosquets parfaitement taillés tout autour de l'église.

Dire à Dieu que Python, le quatrième diable, lui a fiché son petit doigt dans l'œil, noir & gras du cambouis juteux de jalousie, de vanité et d'orgueil et que les lunettes qu'il porte Dieu depuis, teintées de rose & de nuit noire comme un pape branchées google, lui vont mal & très mal. Lui dire à Dieu qu'elles sont laides et qu'elles glissent implacablement ses lunettes sur son nez de faiseur de tout et de l'origine du monde qui n'appartient plus qu'aux cyclopes mathématiques du CERN. Qu'elles glissent ses lunettes sur son nez de Dieu à la vitesse des mers montantes du bleu fondu des calottes glaciaires aux deux pôles de la terre sous ses deux blancs petits capets, toutes religions confondues, ces obéissants, ces agenouillés, ces culs-en-l'air, ces à-plat-ventrés petis capets de clowns désespérés qu'on arrime depuis des siècles tant bien que mal par les cheveux légers pour lutter contre le vent de la terre qui tourne de deux ridicules sixtus. Ah, que les vents libres de penser la levée splendide chaque matin du jour bientôt les fassent s'envoler toutes, ces croyances effrontées qui depuis si longtemps étouffent la vie qui les effraye!

Dire à Dieu, à Allah, à Yahvé ainsi qu'aux buveurs d'eau tuée du Gange que les deux calottes blanches aux épaisses glaces du clown religieux de la terre au nord tant qu'au sud fondent. Dire à Dieu qu'il n'y aura bientôt plus de clown blanc ni au nord, ni au sud. Leur dire qu'ils arrêtent d'aller acheter des montres suisses à complications masturbatoires & ridicules en Chine dite populaire et trempée jusqu'au trognon des dollars intercontinentaux et de l'asphyxie organisée des nez & des poumons des enfants de Mao & de sa femme qui voient bien, malgré leurs pauvres masques de papier-chiffon tenus par deux élastiques racornis aux oreilles, que le désert terrible avance et qu'il souffle léger & poudreux son étouffant sable par les immenses villes jaunes même s'ils n'y pédalaient plus qu'à vélos électriques. Mais à la mort infligée à tous par tant de nerveux petits chefs assoiffés d'oseille & d'or, j'ose espérer que nous n'obéirons bientôt partout plus du tout.

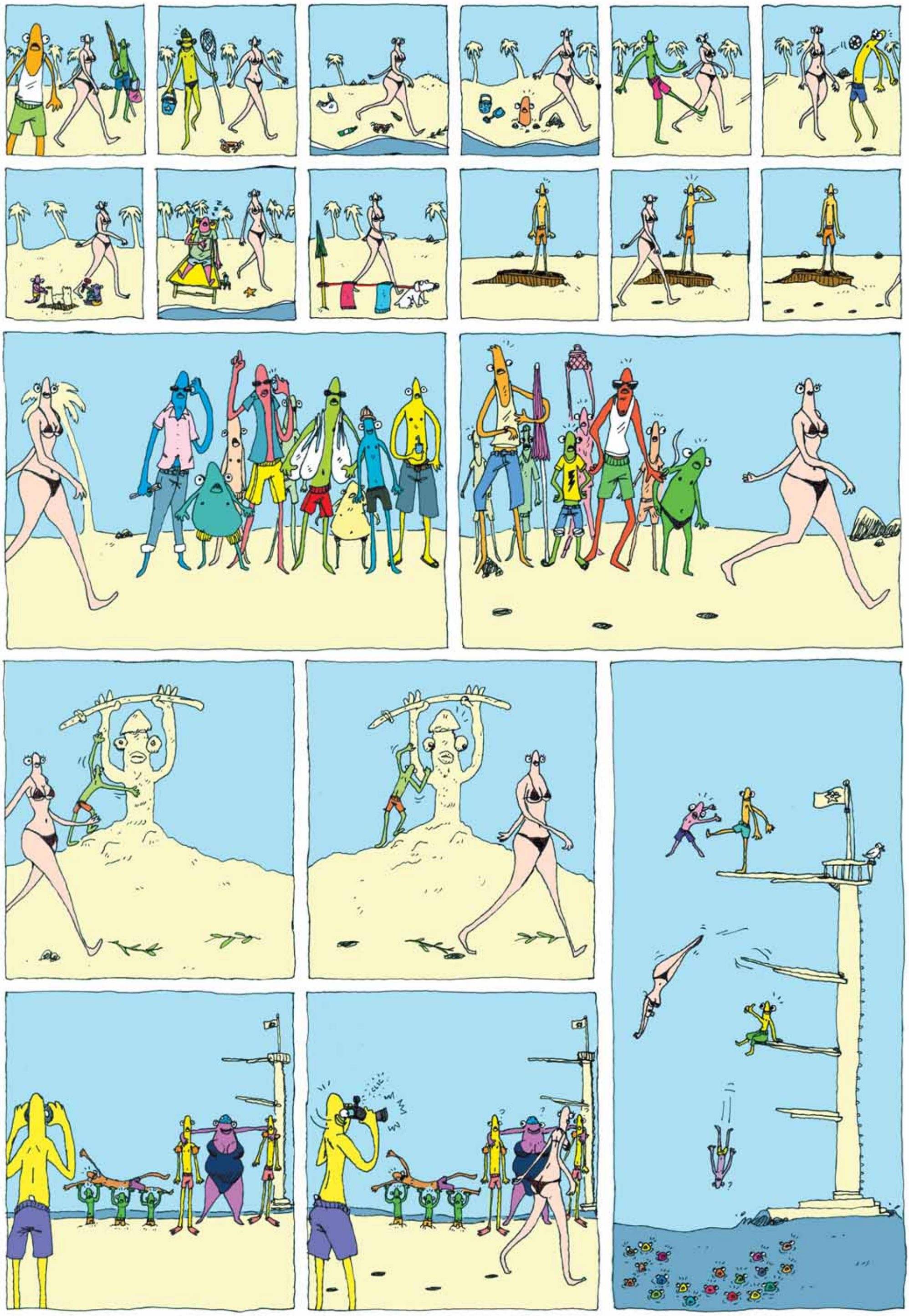
Car petite fille alerte juste hier sortie de l'aveugle & lourde école, dansant des pieds légers comme peau d'ange sur le trottoir de bitume et le sourire au franc tremblant du cœur, à sa maman profonde et belle a dit (je l'ai entendue spontanée qui parlait de joyeuse évidence) :

Jérémie, je l'adore il est si bon dans ses courages. Et il m'a dit que le Rhône est le Mississippi des pauvres mais que ces deux fleuves sont frères martyrisés, endigués, éclusés pour la sale oseille comme nous. Non, non pas la sage oreille, la sale oseille. Il l'a dit en riant de toute sa belle bouche Jérémie, Maman, je te dis que je l'adore & que je veux porter des boucles d'oreilles en sucre à tête rose de mort pour que le monde se dépêche d'aller mieux.

Entends le chant bourdonné foutu par les hommes prétendus bibliques des abeilles. Goûte, goutte à goutte toujours plus ténu, goûte leur miel. Tant qu'il est temps. La reine a le bourdon qui sonne comme un frelon aux tocsins de la ville construite avec des pierres taillées par outils durs à mains d'hommes mais aujourd'hui même la lumière, même l'air libre, même la paupière d'archange se vendent aux îles Vierges des faussaires, à Sainte-Croix, à Saint-Thomas, à Saint-John, à Tortola où trônent impunément les guichets hideux du flouze qui n'engrossent qu'eux-mêmes. Aux îles Vierges des acheteurs, aux îles Vierges des arracheurs d'yeux en leur orbite même en la face syrienne des enfants, des femmes & des hommes tués vivants.

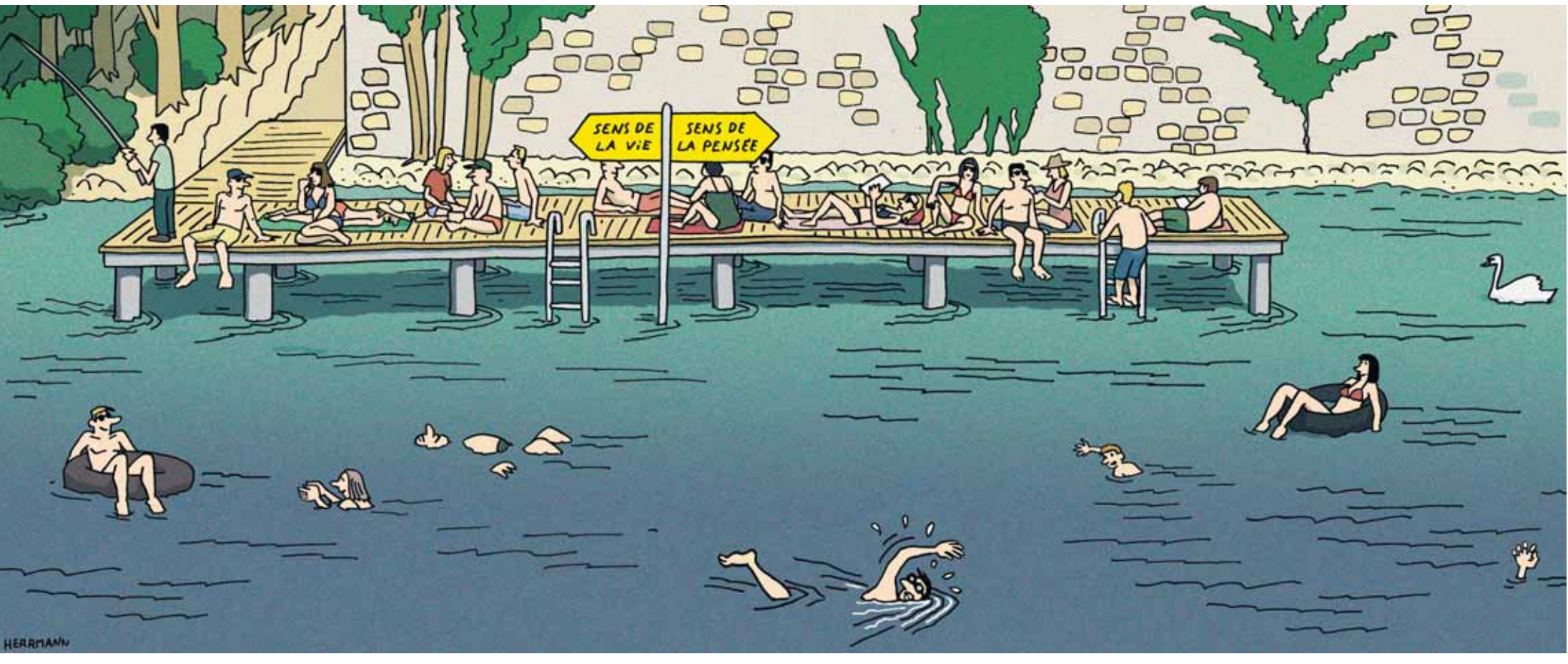
Mais on s'en fout. Genève religieusement lessive depuis longtemps au fil du Rhône les salopettes les plus malignement dissimulées du monde. Ça lui a déjà permis deux guerres mondiales en paix sans une goutte de sang coulée. D'ailleurs ici, on ne verse ni sang, ni larmes. On ne verse que des sommes, du champagne & du sperme. On a les trous en face des yeux, on a les yeux en face des trous. On a les trente-six pieds sur terre comme à la télé le montrent le rictus acide & le faciès tétanisé de plus d'un grand banquier…

Comprenez bien dès lors qu'il faille sans cesse aux yeux du monde, que Genève l'interlope panache sur sa rade le faux sang blanc de son jet d'eau.



THÉO ALBERTINI

Entre ciel bleu et sable blanc, dans un décor avoisinant celui des plages lumineuses des grandes stations balnéaires, Théo Albertini nous propose cette déambulation latérale qui n'est pas sans rappeler les moments cinétiques du photographe Eadweard Muybridge. Sous le regard résolument admiratif des usagers masculins des Bains, une divine néréide au strabisme divergent et au teint d'un rose incarnadin passe et traverse ce moment de BD et termine son périple en un plongeon à la courbe élégante. ***Guy Mérat, directeur CFP Arts appliqués***



La Jonction : courants et contre-courants

C'est un espace triangulaire dessiné par trois quasi-droites : le Rhône, l'Arve et la très déprimante rue des Deux-Ponts.

TEXTE ET ILLUSTRATION
GÉRALD HERRMANN

Normalement, c'est joli un pont, deux, c'est encore mieux. Mais là, non : celui de Saint-Georges est quelconque et trapu du dessus, glauque en dessous, avec ses lumières crues destinées à empêcher tout campement rom. Celui de Sous-Terre penche. Pour un pont, c'est con. Ça tue l'équilibre et le symbole. Et puis, pont Sous-Terre, c'est quoi, cet oxymoremoilnoeud ? Enfin, passons !... Pour autant que ça ne bouchonne pas. Car notre toboggan balance les véhicules dans une cuvette saturée dont ils ne réchappent que difficilement en remontant une falaise injectée de béton, route de Chancy. Ou en empruntant l'improbable route des Jeunes, certainement baptisée ainsi par le facétieux nomenclateur du pont Sous-Terre.

Verrouillée à l'intérieur de ces trois flux, la Jonction. Plus qu'un quartier, mieux qu'un triangle, une île. Dès qu'on y pénètre par la presque bien nommée avenue de la Jonction (ne chipotons pas sur le terme avenue), on est frappé par le calme soudain. Plus un seul commerce – excepté un petit bistro –, plus un passant. Des immeubles sans grâce, d'où parviennent quelques voix, presque toutes portugaises. Un imposant hangar de bus, un quotidien de gauche, un dépôt de canoës. Puis un promontoire subreptice qui s'avance en aval au confluent des deux courants qu'il maintient un temps concurrents. Le français et le suisse, le limoneux et le limpide, le turbulent et le majestueux. Il faudra bien encore quelques centaines de mètres au lait froid de l'Arve pour se dissoudre dans le thé rhodanien.

Ce lieu étonnant, si propice à la méditation eût pu être une métaphore de Genève, une signature, un emblème, une injonction au métissage et à la synthèse comme le Jet d'eau l'est à la droiture et à la grandeur. Mais là, re-non : il n'est qu'une curiosité perdue aux confins de la morosité. No glamour ! Jusqu'il y a peu boudée par l'artiste, l'intello, le bourgeois et le patricien, cette péninsule lusitanienne nous interroge sur le statut des deux cours d'eau, voire sur celui de la rivière en général. Car étrangement, habitations et occupants semblent lui tourner le dos ; au mieux l'ignorer ou lui assigner un statut purement utilitaire, à l'instar de ce que faisaient les Genevois avec le lac voici quelques siècles.

Pourquoi tant d'indifférence ?

D'abord, cette loi, héritée de nos ancêtres africains et bien connue des agents immobiliers : s'ils peuvent choisir librement l'emplacement de leur maison, les humains penchent toujours pour une combinaison de trois avantages : être sur des hauteurs, avec vue plongeante sur un espace de type prairie parsemée d'arbres, et voir de l'eau, qu'elle soit mer, fleuve ou ruisseau.

Ben alors quoi ? Alors, avec les rivières suisses, il est fort rare qu'eau, vue et lumière se conjuguent. Les pentes y sont fortes, les forêts denses, les lits encaissés, le soleil rare. Pour l'amoureux de la nature, la vocation première de toute onde semble être de refléter le ciel et de le relier ainsi au cosmos. Mais nos cours d'eau suisses, eux, passé leur prime enfance de source claire, semblent souvent faire le contraire. Tel le trou noir, ils absorbent la lumière ou se plaisent à la diluer dans leur trouble flux. On dirait que ces eaux sombres et turbulentes, davantage qu'à la nage, sont une invite au suicide le plus accompli, c'est-à-dire à la disparition jumelée de l'âme et du corps.

Le baigneur moins neurasthénique hésite, lui, à y plonger, car deux forces le fascinent et l'inquiètent : le courant horizontal, qui le happe et l'entraîne à l'insu de son plein gré, et le tourbillon, ce nœud vertical, ce cercle vicieux qui joue de lui et, contrairement au tonitruant mais magnanime rouleau de mer, jamais ne le dépose.

A cette crainte de se mouiller, il faut ajouter une peur atavique, celle du riverain devant les incontinences parfois soudaines de nos cours d'eau. Nos prédécesseurs ont certes appris à les dompter et les canaliser. Les apprivoiser a pris plus de temps. Et notre propension séculaire à les utiliser comme égouts et dépotoirs n'a pas forcément contribué à les rendre plus fréquentables.

Et puis, sauf pour le pêcheur, c'est fatigant une rivière ! D'ailleurs ça n'a presque jamais de plage. Il est rare que l'on s'arrête sur ses bords pour s'y étendre, s'y prélasser ou y bronzer. Non, la rivière est avare de son lit, elle appelle plutôt la balade ou la promenade. Voire carrément la marche (ah, les excursions de mon enfance neuchâteloise sur les flancs de l'Areuse ou du Doubs !). Le courant appelant le mouvement, celui-là nous condamne donc à le suivre obséquieusement, toujours dans le sens du poil, en essayant de ne pas perdre de vue les bouts de bois que nos enfants y jettent à la mer.

Reste une question de taille : dans les pays alentour, presque toutes les grandes villes se sont construites autour de fleuves, alors, pourquoi pas chez nous ? Peut-être tout simplement parce que nous n'en avons pas. Certes le Rhône, certes le Rhin. Linguistiquement, ils fleuvent, puisqu'ils se jettent dans la mer (être défini par sa fin, quel bizarre distinguo, propre à la seule langue française, entre rivière et fleuve ! Comme si Socrate était essentiellement un buveur de ciguë ou Claude François un électrocuté !)

En fait, techniquement, nos deux fleuves ne sont que rivières, car ils sont plutôt étroits de hanches et dénués d'une fonction essentielle : ils ne servent ni de voie de transport, ni de voie de communication. Le premier vrai port du Rhin est à Bâle et le premier port du Rhône bien en aval de Genève (une autre étrangeté du français veut qu'au substantif rivière ne corresponde aucun adjectif. Le dictionnaire nous propose bien le mot rivulaire, mais on l'emploie aussi peu que l'on emploie la rivière elle-même. Et s'il existe un trafic fluvial, il n'existe pas de trafic *riviéral*). On notera donc avec amusement et regret que nos rivières ne deviennent ces fleuves qui font la fierté de la Suisse qu'au moment où ils l'ont abandonnée...

Pourtant, il semblerait depuis quelque temps que le Genevois se rapproche du Rhône. Est-ce un effet du réchauffement qui nous pousse toujours plus à nous rafraîchir dans l'eau, une conséquence de la saturation des rives du lac et particulièrement des Bains des Pâquis ? Oui, mais il faut y ajouter le récent aménagement très réussi de plusieurs pontons en aval du pont Sous-Terre. Et puis avec la surélévation de quelques immeubles et l'arrivée d'un second bistro, branché celui-ci, le lieu s'est gentrifié...

Il faut dire aussi que le Rhône avant sa jonction, c'est encore un peu le lac et pas encore tout à fait une rivière. Particulièrement le week-end, lorsque les vannes du barrage en amont sont fermées et l'onde presque immobile. Mais la semaine aussi, l'eau a le teint clair, décantée qu'elle est par les décennies nécessaires à sa traversée du Léman. Elle en ressort déminéralisée, transparente, amnésique. Il lui faudra, quelques mètres plus bas, avaler l'Arve toponymiquement pour retrouver le goût des cimes, des sapins et des cailloux. Un meurtre parfait mâtiné de schizophrénie. En absorbant son concurrent, le Rhône accélérera, s'élargira, se troublera. Il s'appropriera non seulement les qualités de l'autre, mais même ses souvenirs. Avant cela, il s'offre une ultime cure de sommeil. Dernière station avant l'autoroute. Dernière trempette avant la tempête.

Aujourd'hui, le sentier des Saules, ce demi-kilomètre qui relie le pont Sous-Terre à l'Arve, n'est plus le refuge du promeneur de chien et du retraité, du dealer et du pêcheur. Dès l'été, toute la jeunesse et la moins-jeunesse genevoise l'investissent bruyamment en un joyeux mélange avec le résident portugais. Dans l'opprobre des nouveaux locataires du dessus, évidemment. D'où quelques ronchonnements devant le bruit et la saleté y afférents et des pétitions devant le manque de toilettes publiques. Le week-end, plus un espace vert de libre. Un étrange parfum de saucisse grillée et de joint s'en dégage. On peut alors admirer une procession d'ados, nus comme une affiche H&M en hiver, qui marchent sur

le pont à côté d'automobilistes stressés pour aller faire un plongeon en enjambant les barrières. Et se laisser ensuite entraîner par le courant avant de rejoindre les rives.

Comme les plongeurs, presque tous les baigneurs préfèrent nager dans le sens du courant.

Normal, direz-vous. La nage n'est-elle pas liée à la légèreté et l'apesanteur ? L'eau est l'Espace de la Terre et le baigneur est son astronaute. Avancer en restant immobile, quel bonheur ! Le fantasme absolu de tout flemmard et de tout procrastinateur. Le nageur du dimanche, lui, choisit de faire quelques gestes de crawl pour aller plus vite que la rivière, plus vite que soi. Cool aussi !

En se dotant de lunettes, il peut en outre admirer les fonds. Certes, ceux de la rive gauche sont plutôt inintéressants. Le courant, important, ne tolère rien d'autre que des graviers. Encore plus puissant au milieu, il réserve quelques surprises. Ainsi certain caddy ou vélo dont on se demande bien comment ils ont pu atterrir si loin du bord. La rive droite, beaucoup plus calme, est un enchantement : juste en aval du pont Sous-Terre, le sol, couvert de sable ou de coquillages, est d'un blanc éclatant, l'eau y prend des teintes turquoise : c'est les Maldives-sous-Camions ! Passé un arbre abattu un peu sournois qui barre la moitié du fleuve et vous agrippe le maillot, il se tapisse d'algues courtes avant de se transformer en un pré aquatique peu profond où barbotent tanches et barbots. Les pêcheurs lusitaniens appâtent ce poisson moustachu avec du pain sous le regard condescendant de leurs pairs suisses. Un jour, face à mon admiration devant une prise respectable, un concurrent genevois m'a expliqué que le barbot, c'est immangeable, plein d'arêtes, mais que les Portugais, eux, auraient un truc pour les dissoudre en les cuisinant au vinaigre… De la reconstitution des classes sociales en milieu piscicole… Bref, nageons !

En eau peu profonde, le jeu des lumières sur le sol est un ravissement pour l'œil et l'esprit, une sorte d'exercice de développement de géométrie qui transpose et transforme les irrégularités et reliefs de la surface en une natte plane tressée de lumières sans cesse refaufilées. On suit ces fils et l'on arrive alors en un lieu étonnamment tranquille, un havre ombragé, un dôme fait de feuillage où se réfugient canards et foulques. Le nid de ces derniers repose à même l'eau, sur des branches d'arbres poussés de travers. Une situation plutôt périlleuse vu les variations du niveau du Rhône à cet endroit. Quelques mètres plus loin, l'eau se fait plus dense et sombre. C'est là que l'on rencontre des bancs d'alevins qui frétillent et scintillent au soleil. Ne pas aller plus avant. Ne pas dépasser la jetée de béton. Le fleuve, pressentant l'Arve, accélère soudain. Il devient alors très difficile de résister au courant, encore plus de le remonter.

Depuis que le Rhône est à la mode, beaucoup de noyades sont à déplorer dans le périmètre de la Jonction. Ce qui paraît malgré tout surprenant : on se dit qu'en cas de problème il devrait suffire de se laisser glisser vers la rive droite où l'eau est peu agitée et peu profonde et les berges pas si abruptes. Encore faut-il le savoir et ne pas paniquer. C'est peut-être pour cela que les touristes étrangers sont en surnombre parmi les victimes.

Faisons donc machine arrière ! Quant à moi, remonter le courant, c'est ce que je préfère. Même si ça n'est pas courant. C'est un peu à la nage ce que le ski de randonnée est au slalom. Sur la rive gauche (gauche en descendant), c'est moins rigolo : cela procède plutôt du vélo d'appartement ou du tapis de course. Ici, on peut s'escrimer des heures sans avancer d'un mètre. Sous les quolibets des dériveurs (eh, c'est de l'autre côté, la mer !) ou des nombreux bronzeurs qui rigolent de nos longs et vains efforts. Quand on sort de l'eau, on se fait alpaguer. Après toutes les plaisanteries dont on a fait les frais – heureusement sans les entendre –, on est devenu leur ami.

Au milieu du Rhône en revanche, il est absolument impossible de lutter contre le flux. Là, tout nageur normal est condamné à la reculette. Sans compter qu'on se fait klaxonner par les Mouettes.

Rive droite, c'est parfait. Il y a bien quelques pêcheurs qui vous ligotent dans leurs fils en vous injuriant ou même – ça m'est arrivé – qui vous jettent des pierres, car la rivière est pour eux ce que la piste cyclable est à l'automobiliste : une chasse gardée. Mais sinon, quel plaisir ! Escalader une rivière ! L'eau n'est plus plate, comme au lac. Elle n'est plus gazeuse ou frisée, comme à la descente. Elle se fait yaourt, et le nageur, pédaleur. Comme le cycliste, il peut alors jouir de ce double bonheur de l'effort et du paysage. Un paysage d'autant plus beau qu'il est le fruit d'un mérite. Ici tout est zen. Car une certaine violence du mouvement s'y conjugue avec une intense paix intérieure due à la lenteur de la progression. Fusion et dépassement. Le nageur se fait acteur et spectateur. Et chaque caillou reluqué et remonté devient à la fois poème et victoire.

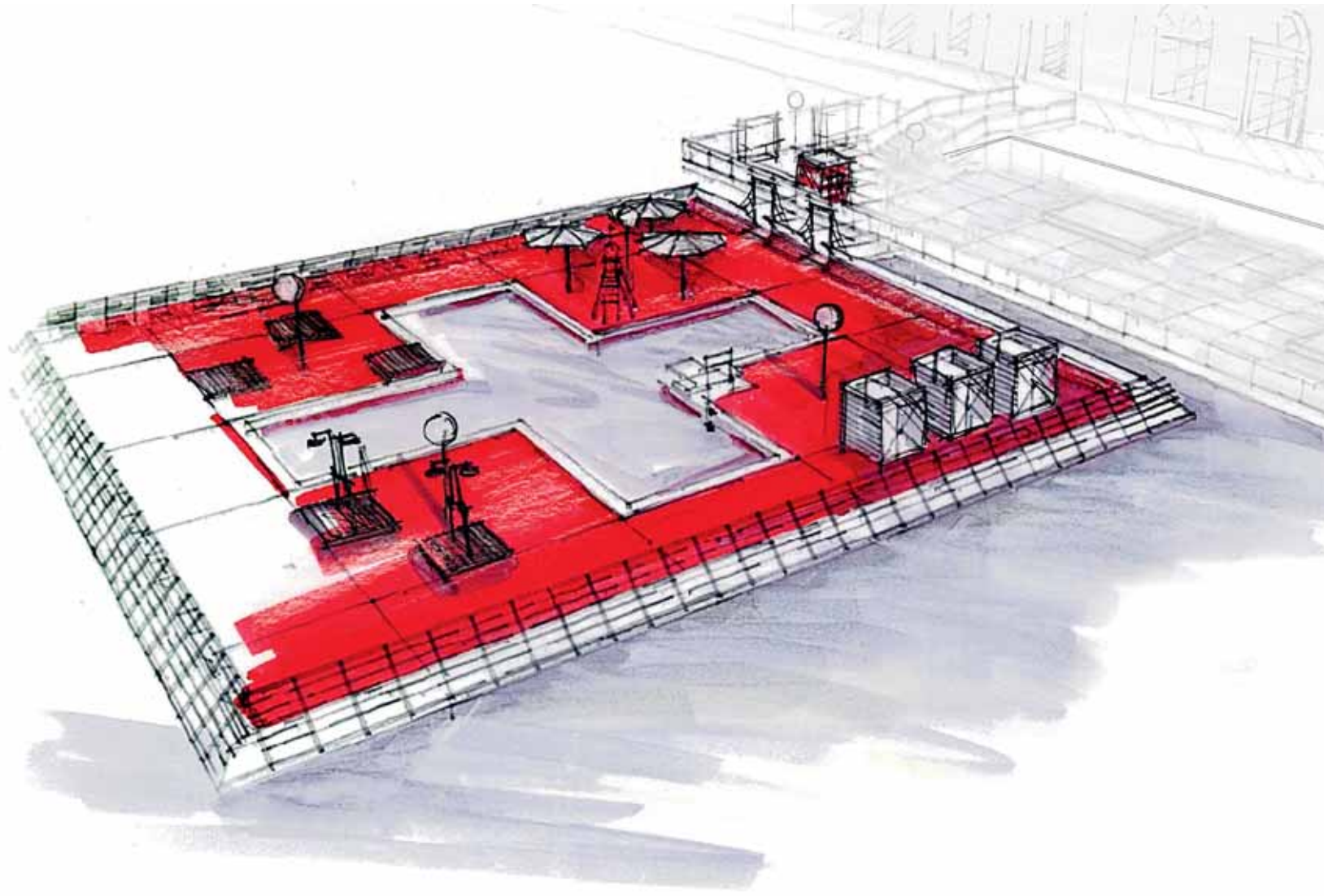
Gide disait qu'il faut toujours suivre sa pente, pourvu que ce soit en montant. Une vérité pas forcément universelle. Certes, il est si confortable de se laisser aller. Mais les vrais bonheurs et les vrais succès ne sont-ils pas dans le surpassement ? Si dériver c'est voler, s'oublier, en revanche, remonter le courant, c'est peser, c'est penser.

Et si nager vraiment c'est s'opposer au flux, je crois que penser vraiment, c'est penser contre le courant. Surtout, penser contre soi.

Mais là, je ne sais pas si je suis entièrement d'accord avec moi.

La piscine patriotique

C'est le cliché absolu dans lequel on se baignera tout l'été ! Un grand drapeau suisse a trouvé refuge début juin, au cœur de Genève, tout près du pont de la Machine.



FRANÇOISE NYDEGGER

Ce pavillon flottant n'est pas du genre discret, avec son carré rouge pétard de 900 m² et sa croix blanche faite de bassins à profondeurs variables. Autour de ce point d'eau se trouvent douches, sanitaires, chaises de repos, casiers… et des baigneurs.

Tout ceci en quel honneur ? Ces bains publics célèbrent de manière on ne peut plus ludique et décalée les deux cents ans du rattachement de Genève à la Suisse !

Cette plateforme provisoire, qui a pour nom l'Amarr@GE, sera accrochée là jusqu'au mois de septembre, le temps des commémorations estivales du bicentenaire, et reviendra jouer les prolongations à la belle saison 2015.

Aussi étrange que cela puisse paraître, cette réalisation unique en son genre a vu le jour en un temps record pour Genève. Jugez plutôt. L'association GE200.CH se crée en octobre 2012 pour concocter une commémoration historique qui corresponde à l'esprit du temps. Un mois plus tard, elle lance un appel d'idées à la population et en reçoit 121, toutes catégories confondues. Au printemps 2013, 20 projets sont retenus, dont 19 seront financés par GE200.CH, qui rassemble des représentants du canton, de la ville et des communes genevoises. D'autres réalisations seront encore développées en partenariat avec des institutions de la place, mais c'est encore une autre histoire, dont le détail est à découvrir sur le site des organisateurs.

Le vingtième projet, celui des bains publics, est quant à lui autofinancé par un partenaire privé et mené à bien par un consortium d'entreprises genevoises.

Il est amusant de constater que cette réalisation s'ancre à la même place que les anciens bains flottants du Rhône au pont de la Machine. Là où les Genevois venaient faire trempette dès 1889 et jusqu'en 1918, date de leur démolition. A l'époque, le prix d'entrée était fixé à quatre sous et trente centimes pour une cabine… (voir le livre *Genève-les-Bains*, édité par l'AUBP en 1996).

Un temps que n'ont pas connu les membres du bureau d'architectes TJCA, à l'origine de l'Amarr@GE. Mais l'idée de créer des bains lacustres à cet endroit leur trottait aussi dans la tête depuis longtemps. Il faut dire que ce bureau s'occupe du bâtiment de l'Hôtel des Bergues depuis plus de vingt ans, un cinq étoiles dont la climatisation est refroidie avec l'eau du lac. Et cette eau chaude, rejetée ensuite dans le Rhône, leur a toujours semblé idéale pour la baignade. L'occasion fait donc le larron ! Le bureau envoie son projet aux organisateurs du bicentenaire, dans la catégorie « œuvre monumentale, art urbain » et décroche la timbale.

L'Amarr@GE suscite rapidement l'enthousiasme général : tout le monde retrousse les manches pour que ce pavillon flottant puisse se réaliser. Les porteurs du projet œuvrent bénévolement, les écoles techniques s'impliquent, les entreprises travaillent à prix coûtant. Plus étonnant encore, ce projet passe la rampe des différentes commissions cantonales et municipales, obtient les autorisations. Mieux, il n'est bloqué par aucun recours. Un vrai miracle !

Tout reste encore à inventer : la plateforme est ainsi constituée de près de 3000 plots de plastique, surmontés d'une croix suisse. Des profils aux vertus antidérapantes que les nageurs pourront tester cet été !

Ces bains publics n'étant pas extensibles à souhait, leur entrée est limitée à 350 personnes. Elles pourront faire trempette dans une eau à 24 degrés et dans trois bassins de profondeurs différentes, adaptés à tous les âges. Un service de gardiennage sera assuré par le Service des sports de la Ville de Genève. Les clients n'y trouveront point de buvette, mais un débit d'eau. Et pas de risque de tomber dans le Rhône : le drapeau suisse est protégé par des balustrades aux normes. Les clichés ont décidément la vie dure…

Inauguration prévue le 7 juin 2014
Ouverture de juin à septembre 2014
et de mai à septembre 2015

Horaires : du dimanche au mercredi de 10 h à 20 h
du jeudi au vendredi de 10 h à 21 h

Tarifs : 2 francs (adultes) ou 1 franc (enfants)

www.ge200.ch

Ateliers de musique, ateliers à thème
cours individuels d'instruments

EPI
ESPACE
DE PRATIQUE
INSTRUMENTALE

Plus de 25 ans
d'expérience !!!

44, rte de Veyrier
1227 Carouge

Tel: 022 343 68 43

E-mail: info@epi-musique.ch
Site : www.epi-musique.ch

Pratique des musiques actuelles
en groupe ou individuellement (de 8 à 18 ans)

Centres aérés accueil à la journée dès 4 ans

et 76 séjours d'été, dont Colo au Château

créatifs, sportifs, footballistiques, cavaliers, gourmands
itinérants en Suisse, Irlande, Italie, Bulgarie... jusqu'à 18 ans

www.camps.ch CPV **T 022 809 49 79**

ijd
institut
jaques-dalcroze
rythmique-musique-mouvement

inscriptions
cours 2014-15

la musique en mouvement
rythmique parents-enfants, dès 1 an
rythmique pré-solfège, dès 4 ans
rythmique-solfège, dès 6 ans

des cours proches de chez vous
bernex, carouge, chêne-bougeries,
collonge-bellerive,grand-lancy, meyrin,
petit-lancy, plan-les-ouates, liotard,
versoix, veyrier, terrassière

www.dalcroze.ch - 022 718 37 60
rue de la terrassière 44 - 1207 genève

l'école de musique de l'institut jaques-dalcroze est subventionnée par l'Etat de Genève

DANS SES RÊVES,
SON PAPA NE DEVAIT
PAS DISPARAÎTRE.

orphelin.ch

UNE COUVERTURE
DÉCÈS - INVALIDITÉ
DÈS 4 CHF/MOIS

1872
FSMO
FONDATION SANS BUT LUCRATIF

Nager dans la Tamise, so British !

TEXTE ET PHOTOGRAPHIES
AGNÈS VILLETTE

Une voiture file dans les rues désertes et endormies d'un petit matin frais de la fin d'hiver. Comme tous les samedis, Tom Kean rejoint un parking vide aux franges d'Henley-on-Thames, une petite ville de l'Oxfordshire située à égale distance de Londres et de la source de la Tamise. D'autres véhicules attendent là, tous phares éteints, occupés par des individus en combinaisons luisantes qui surgissent tout à coup dans la lumière orangée des lampadaires. Ce rendez-vous incongru, au caractère presque clandestin, est le point de ralliement des membres du *Henley Swimming Club* avant leur baignade hebdomadaire. Quelques pas sur les pontons de bois et les voici à l'eau. Dans la Tamise, pas encore perturbée par le trafic des bateaux à cette heure matinale. Peu de conversations, mais une tension palpable que l'entrée des nageurs dans une eau à 12 degrés rend plus loquaces. L'un après l'autre, ils s'engagent à contre-courant, puis disparaissent dans un coude du fleuve.

Lorsqu'en 2012 Tom Kean et Jeremy Laming créent le *Henley Swimming* sur les bords de la Tamise, ils ignorent qu'ils ressuscitent un ancien club de la fin du XIXe siècle et qu'ils renouent avec un loisir ancestral et très populaire, éclipsé depuis l'après-guerre. Leur club compte aujourd'hui une trentaine d'adhérents, à qui on propose, indique Tom Kean, « un cadre sécurisé pour ceux qui s'entraînent dans le fleuve, connaître les courants, les berges où entrer et sortir de l'eau, car cela reste une pratique risquée ». D'où le choix de ces bonnets de bain roses, « les bateaux peuvent nous voir de loin ».

Nager dans la Tamise… Mais quid de l'hygiène ? « C'est la première question posée par les curieux. Depuis dix ans que je nage dans la Tamise, je n'ai pas été une seule fois malade ! », assure Tom Kean. Pourtant, le fleuve revient de loin et la nage y a longtemps été proscrite. Après la révolution industrielle, la Tamise est devenue le réceptacle de toutes les pollutions industrielles. Les égouts de la ville s'y déversaient au point qu'en 1858, « *the Great Stink* » força la cour de justice à déménager à St Albans, loin du fleuve. Les épidémies de choléra perdureront au XIXe siècle. En 1957, les autorités déclareront même le fleuve biologiquement mort. Mais depuis 1996, l'agence nationale *Environment Agency* légifère et maintient des quotas drastiques limitant la pollution du fleuve. Aujourd'hui, quelque 125 espèces de poissons y vivent et on peut croiser des loutres et des phoques vers l'embouchure du fleuve. On considère que 80% de l'eau de la Tamise a atteint une qualité très satisfaisante, ce qui a valu au fleuve d'être, en 2010, distingué par l'*International River Symposium*.

Le café vient à peine d'ouvrir, les nageurs du *Henley club* y ont pris leurs habitudes, ils sont d'ailleurs souvent les premiers clients. La serveuse, au fait des plats roboratifs qu'ils commandent, dépose les cafés au milieu des cartes de la région étalées sur la table. Ils planifient leurs prochaines sorties, l'aventure et l'exploration sont inhérentes à la nage en rivière. La transition est étonnante entre le monde silencieux et aquatique qu'ils viennent de quitter et l'agitation quotidienne autour d'eux.

Avec exaltation, les nageurs en combinaison racontent la sensation de liberté et l'immersion dans un univers féérique, des paysages qui, saisis au fil de l'eau, subissent une totale métamorphose et livrent une vision atemporelle et ancestrale de la campagne anglaise. « La perception de l'espace est saisissante », s'enthousiasme Tom Kean. « C'est une manière nouvelle de se réapproprier la nature, de comprendre que les rivières sont une ressource que l'on peut améliorer en les fréquentant », ajoute Oliver Pitts, membre de l'*Outdoor Swimming Society* (OSS).

Créé en 2006, ce club compte aujourd'hui 16 000 membres, des amateurs non encartés. Quant aux adeptes de la nage en plein air, ils seraient près de 3 millions au Royaume-Uni. Tous évoquent son côté pratique : « A l'inverse de la piscine, on peut nager sans interruption et sans se bousculer avec d'autres nageurs. »

Un regain d'intérêt qui s'explique, selon Tom Kean, par le succès du triathlon, discipline olympique depuis les JO de Sydney, en 2000 : « Beaucoup de gens ont commencé à s'intéresser aux rivières qu'ils délaissaient jusque là. »

Le *wild swimming*, comme le désignent les Britanniques, bénéficie également des nouvelles pratiques communautaires, liées aux réseaux sociaux, qui ont donné de l'ampleur à un passe-temps autrefois réservé à quelques excentriques ou à des écrivains comme Agatha Christie ou Virginia Woolf. L'OSS s'est ainsi doté d'une page Facebook et d'un site (www.outdoorswimmingsociety.com).

« Nager en plein air ne laisse aucune trace, explique Oliver Pitts, membre de l'OSS. Cela demande peu d'organisation préalable : on annonce sur le site un lieu et une date, des dizaines d'adeptes suivent. La transparence et l'immédiateté de l'Internet apportent une liberté nouvelle. » Le site propose une carte recensant les lieux accessibles, soit plus de 300 sites recensés dans tout le pays. Des compétitions ont également vu le jour. L'OSS organise depuis trois ans le *Dart 10k*, une course de 10 kilomètres dans le Devon.

Sur la Tamise, dans l'Oxfordshire, trois courses ont lieu chaque été : le *Henley Classic* (2,1 km), le *Henley Mile* et le *Bridge to Bridge* (14 km). En 2013, 17 000 participants, âgés de 8 à 80 ans, ont pris part à ces compétitions. La renommée de la ville, connue pour ses régates royales datant de 1839, y est aussi pour quelque chose. Car jusqu'à l'ère victorienne, la nage en rivière est restée « l'apanage des rois et de la gentry qui fréquentaient la Tamise », rappelle l'historienne Caitlin Davies, qui achève un ouvrage sur les nageurs de la Tamise. Le plus ancien club de natation du pays, créé au XVe siècle, est d'ailleurs celui d'Eton, la prestigieuse école d'où proviennent de nombreux premiers ministres ou membres du gouvernement comme l'actuel David Cameron.

« Les élèves payaient une amende s'ils ne nageaient pas tous les mois de l'année », indique Caitlin Davies. L'usage se démocratise au XIXe siècle, quand toutes les classes sociales se mélangent dans un engouement sportif et hygiéniste qui coïncide avec l'invention de nouvelles disciplines comme le plongeon ou l'introduction du crawl. Jusqu'aux années 30, il existait des plages aménagées pour les classes populaires dans la capitale. Mais la pratique va s'essouffler dans les années 1960, avec la construction de piscines chauffées, les voyages à l'étranger et la pollution agricole. Enfin, le goût de la modernité achève d'éloigner les Anglais des rivières et d'un loisir perçu comme désuet.

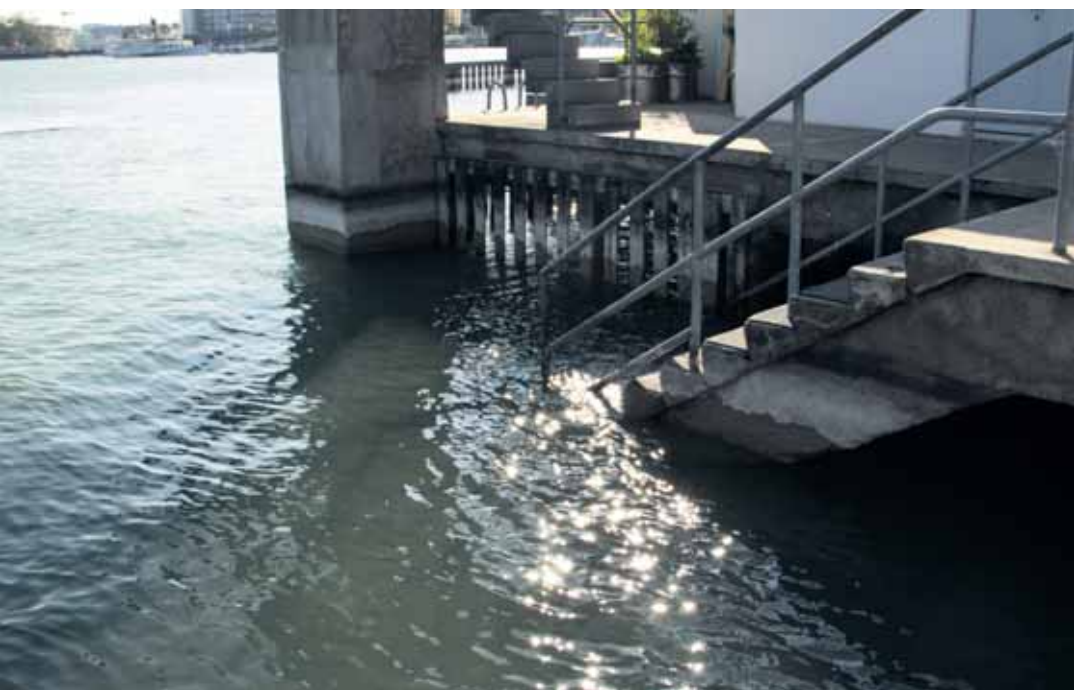
Aujourd'hui, c'est l'inverse, les Britanniques voient là l'occasion de redécouvrir une nature idyllique, pré-industrielle, digne des pastorales des tableaux de Constable.

Plus qu'un simple retour nostalgique à un temps révolu, le *wild swimming* du XXIe siècle répond à des changements sociétaux et se revendique comme un activisme écologique. Depuis l'arrivée de David Cameron au pouvoir, en 2010, il ne se passe pas un mois sans qu'une piscine annonce sa fermeture, malgré les protestations et la résistance des associations de défense. Les coupes budgétaires ont également touché les lidos, ces immenses piscines de plein air qui avaient été construites dans les années 20 et 30 dans un élan de démocratisation de la natation, la classe ouvrière n'ayant pas accès aux climats plus cléments des rivieras européennes. Lors de la préparation des Jeux olympiques de Londres, en 2012, le rythme des fermetures n'a pas fléchi et a alimenté un débat sur l'inégalité géographique et sociale de l'accès à la natation.

Pour l'historienne Caitlin Davies, ce mouvement et le succès qu'il rencontre témoignent d'une « rupture avec une époque obsédée par la sécurité, où la vie quotidienne est délimitée par toutes sortes de règles. Il y a une dimension vraiment britannique dans l'affirmation individuelle d'une prise de risque ».

Autre enjeu très britannique, la question de la propriété privée et des usages. Les lacs, rivières et bords de mer offrent un loisir gratuit. Mais dans ce pays où les terres appartiennent toujours à une minorité de grands propriétaires issus de l'aristocratie, l'accès à ces territoires est longtemps resté interdit. En novembre 2000, à l'instigation du mouvement des *Ramblers* qui réclame le droit de circuler librement dans les campagnes, le parlement a adopté la loi du *Countryside Rights of Way*, qui autorise en Angleterre et au Pays de Galles l'accès des randonneurs à l'« *open country* » soit les montagnes, landes, falaises qui jusqu'alors étaient restreintes à des chemins dont il était illégal de s'éloigner. La loi englobe les rivières et les étangs que s'étaient appropriés les éleveurs de truites et les pêcheurs. Ils doivent à présent composer avec les nageurs.

Ce texte est paru dans le magazine *M* du journal *Le Monde* du 5 avril 2014.



Le bonheur rêvé

PHOTOGRAPHIES EDEN LEVI AM

Ce sont de petits tableaux. Des printemps oniriques dans la chronologie d'une mort repoussée. Des peintures presque, lovées dans les soies d'une pellicule secrète, pour mieux s'exprimer plus loin. Des histoires qui se racontent d'elles-mêmes, du temps qui passe, sans trucages ni montages et qui jouent de leur atemporalité et de leur effet cinétique. Qui se plaisent à mêler tout à la fois le naturel à l'irréel, comme pour mieux nier les algorithmes qui nous lient et nous délient. On y devine, dans ce décalage du temps, entre deux images si proches et si lointaines pourtant, entre deux regards perdus de rêves et de chimères, ce qui

est et ce qui pourrait-être. Encore faudrait-il savoir, dans ce récit fantasmé, ce qui se définit comme vérité ou comme conte.

C'est cette part de mythe, ou de mythologie, qui nous ramène aux fondamentaux de l'image et de la photographie en particulier. A-t-on jamais évoqué le subjectif comme une entité physique et matérielle susceptible de transcrire la réalité ? De quoi parle-t-on alors sinon d'un objectif qui capture et traduit la poésie du monde en une fraction de temps pour l'immortaliser ? De quoi parle-t-on sinon d'un obturateur qui en une fraction de noir, d'obscurité, nous renvoie à la lumière et à nos rêves les plus secrets ?

J'y vois une part de paradis perdu, d'Eden à redécouvrir, de narration qui nous ramène aux sources de l'univers et à ses légendes. Une façon de redevenir amoureux, un instant, de notre jeunesse passée et se glisser à nouveau dans la trace fine des incongruités que la vie nous a parfois réservées.

Ce sont de petits tableaux. Des éveils au printemps. Des récits qui redorent d'un peu de désir l'extraordinaire qui peuple notre quotidien, mais que nous ne savons plus inventer.

Sommes-nous donc tant Cyclopes que nous ne puissions voir la multitude des mondes qui nous environnent et nos rêves qui les accompagnent d'une mémoire borgne ?

Je ne sais, mais tant de conquêtes restent là, sous nos yeux, enfouies dans nos contradictions intérieures, que seule notre imagination peut les nourrir d'un peu d'amour avant que les fables ne reprennent le dessus et que notre œil ne se plie à la courbe de ce monde voûté comme un vieillard.

Il reste, heureusement, quelques petits coins de paradis comme des portes sur l'imaginaire, aux Bains ou ailleurs, pour renouer avec nos vraies racines : celle d'un bonheur rêvé… le temps d'un déclic, ou d'une vie, peut-être…

Ph.C.

www.edenleviam.com

Les magistrats parlent des Bains

Les Bains des Pâquis ou le « droit à la ville »

Le danger existe sans cesse que la ville perde sa valeur d'usage, de lieu de rencontres et de mélange des diversités, que ce soit en raison d'un urbanisme qui chasse les lieux populaires du centre, ou au travers d'une marchandisation des espaces publics ou semi-publics. Le cas des Bains des Pâquis est exemplaire à cet égard.

RÉMY PAGANI*

Comme l'historien Armand Brulhart me le rappelait dernièrement, les Genevois se sont baignés de tout temps. Au XVIIIe siècle, divers emplacements aménagés au bord du lac, du Rhône et de l'Arve accueillaient les habitants, qui venaient se rafraîchir, nager ou… se laver. Et, au grand dam de certains et certaines, il arrivait que les jeunes gens déambulent en tenue d'Adam sur les places du Molard, de Bel-Air ou de Longemalle. Cette pratique prit fin au début du XIXe siècle, après une campagne d'affichage virulente !

Du côté des Pâquis, les gens se baignaient au bout de l'actuel quai Wilson, avant que ne soit érigé l'Hôtel National (aujourd'hui Palais Wilson). Puis des bains en bois furent construits en 1872 en aval de la jetée. Réservés aux hommes à l'origine, ils s'ouvrirent aux femmes pour une journée hebdomadaire, dans un premier temps, grâce à un mouvement populaire et féministe. Par la suite, une annexe exclusivement destinée aux femmes fut édifiée.

Ce retour sur l'histoire pour dire l'importance de ce qu'Henri Lefebvre nomme le « droit à la ville », question qui me préoccupe particulièrement en ma qualité de responsable du Département des constructions et de l'aménagement. Les Bains des Pâquis ont été de longue date véritablement investis par la population. Comme on vient de le voir, cela a été le cas au moment où les femmes ont revendiqué le droit à la baignade. Cela a encore été le cas à la fin des années 1980, au moment où les Bains ont été menacés par un projet de démolition-reconstruction qui leur aurait fait perdre leur identité et leur esprit. La population a véritablement exprimé son « droit à la ville » en s'opposant à ce programme et en gagnant contre les autorités. Pour moi, les Bains des Pâquis sont emblématiques d'un lieu de résistance à la menace de la perte de la valeur d'usage, d'un lieu où la vie collective a droit de cité, d'un lieu accessible à toutes et tous, d'un lieu où la rencontre, la discussion, l'expression, la découverte sont possibles, d'un lieu qui se crée et se recrée en permanence, d'un lieu qui représente parfaitement le « droit à la ville ».

*Conseiller administratif de la Ville de Genève, en charge du Département des constructions et de l'aménagement.

Photographie Fausto Pluchinotta

L'affaire de la miction colombine et la verrine opaque de brochet

JÉRÔME ESTÈBE

L'autre jour, le Dr Slurp, tel un Louison Bobet du XXIe siècle, chevauchait sa bicyclette dans les rues de Genève. Altier, superbe, tout en muscles et en souplesse, il glissait sur le bitume à une allure de 17 nœuds environ. Rien ne semblait pouvoir l'arrêter. Ni les sifflements admiratifs que lui lançaient les filles sur le trottoir. Ni les regards de jalousie que lui décochaient leurs compagnons.

C'est là qu'un pigeon lui a pissé dans l'œil.

Oui, t'as bien lu.

Une crapule de volatile a osé expédier sa misérable urine dans la mirette gauche de mézigue.

Ça pique. Ça vexe. Ça avilit. Le Dr Slurp en a conçu une aigreur majuscule à l'âme et une rougeur disgracieuse autour du cristallin, qui a considérablement émoussé le charme notoire de son regard minéral.

Du coup, l'héroïque cyclo-randonnée s'est achevée en eau de boudin, avec une espèce de monstre borgne et furax en train de zigzaguer sur son vélo tout en marmonnant des injures à l'intention des volatiles incontinents.

Depuis, bien sûr, on hait les pigeons. Au point même d'envisager une croisade planétaire pour éradiquer ces pisseurs ailés de nos cieux. Sus à l'espèce colombine et à ses mictions infâmes !

Top Slurp

Inutile de vous dire que l'on ne mange plus d'oiseau. Boycott complet.

Du coup, on a eu l'idée de vous bricoler une verrine opaque de brochet fumé du lac Léman au citron confit.

Pourquoi opaque ? Ben, parce que c'est plus simple pour la photo, nigaud.

Pourquoi du brochet ? Ben, parce que c'est pas du pigeon, couillon.

Acquérez un beau filet de brochet fumé, par exemple auprès du jeune Julien Monney, pêcheur au look pittoresque qui vend désormais ses poissons sur nos marchés. Au même marché, payez vous un ou deux citrons confits.

Découpez le poisson en cubes harmonieux. Dans une jatte, écrabouillez le citron confit. Ajoutez un bout de gingembre haché, un piment finement émincé, une grosse lichette d'huile d'olive, un tour de moulin à poivre, quelques rondelles d'oignon frais et toute autre chose qui vous ferait plaisir. Touillez bien. Puis intégrez le poisson, en évitant de le réduire en charpie. Répartissez le tout dans ces petits verres opaques, ou pas, que les magazines nomment verrines.

Servez d'un œil.

Crapules de pigeons.

http://jeromeestebe.blog.tdg.ch

Hissez les drapeaux

Le soleil, la pluie, le désir de changement et le plaisir d'une longue collaboration riche en découvertes. Tant d'éléments concourent à effilocher nos drapeaux. Pour la troisième fois, les Bains ont ainsi convié une cinquantaine d'élèves du Centre de formation en arts appliqués à plancher pour la realisation de deux nouvelles bannières. Des enseignantes de l'école et des membres de l'association ont eu fort à faire pour départager les projets qui leur semblaient les meilleurs. Il aura fallu pour cela s'interroger sur les couleurs du ciel, imaginer les effets cinétiques d'une image fixe livrée au vent, comprendre le paysage environnant et… faire preuve de compromis. Un grand merci, quoi qu'il en soit, à tous les élèves pour leur belle imagination et leur talent en attendant que flottent au-dessus des Bains les couleurs des lauréats.

1er prix : Ismaël Toure
2e prix : Maryline Couraud

François Monney, le bourlingueur gourmand

François s'en va. Il a décidé de rendre son tablier de tenancier de la buvette pour voguer vers d'autres destinées. Les Bains ne l'ont pas laissé s'en aller sans lui faire la fête, et Armand lui a adressé un discours de circonstance dont nous reprenons ici quelques passages.

Il faut, dans un concert symphonique, un chef d'orchestre et un soliste. Mais sans les musiciens, il n'y a plus de concert, plus de soliste, plus de chef d'orchestre. Sans les employés de la buvette, plus de buvette. Et sans les usagers des bains, plus de concert. Or, c'est bien la très grande difficulté qu'il y avait au départ de l'entreprise.

Dans la marche difficile des premiers temps, François a été à la fois le pianiste qu'on imagine dans la très belle publicité qu'il a commandée, et le chef d'orchestre en alternance. Faire de la buvette une institution inséparable des Bains des Pâquis et tout à la fois la rendre autonome, lui donner un lustre, c'était un pari : il fallait être deux et quelques-uns se souviennent. Imaginez les Walkyries de Wagner et une sonate de Mozart, et vous aurez l'écart entre Raymond et François : c'est un peu le calme après la tempête. Car à cette époque-là, les deux lascars étaient dans la force de l'âge.

Par bonheur, François représentait, dans son apparente timidité, l'équilibre, la persévérance, la fidélité, l'engagement. Autant de vertus qui facilitent la gouvernance à deux têtes. Le caricaturiste de l'époque les a représentés face à face et de profil. L'un avec ses dents de carnassier, l'autre avec la sagesse de sa tonsure naissante. La formule est bien connue : « il fallait le faire » et sans aucun doute, le succès est venu récompenser ce numéro d'équilibristes.

Le succès entraîne avec lui l'envie, la convoitise. Il faut alors défendre ou attaquer. Ses cheveux blancs témoignent aujourd'hui de ces soucis quotidiens et si l'on tient compte de cette demi-vérité, la palme lui revient incontestablement.

J'ai voulu en savoir plus sur François Monney, qui restera un être caché, jusqu'à se réfugier derrière le Petit-Salève. Mais n'allez surtout pas sur internet pour en savoir plus. Vous y verrez un autre François Monney qui n'a pas son pareil pour vous parler de l'armée suisse et qui n'est qu'un homonyme vaudois. Point de François, donc !

En relisant les *Chroniques de Genève* de Bonivard, le premier historien de Genève, vous découvrirez un certain Monnet ou Monney qui colportait dans la ville d'infâmes scènes de débauches qui furent brûlées devant le peuple. Monnet échappa aux flammes, mais il eut la tête tranchée à Champel. Comme quoi, il ne faut jamais rechercher ses ancêtres.

Pour mieux découvrir François, il faut s'éloigner des Bains. Il faut voyager avec lui, l'observer à distance : en Inde, au Mali, au Yémen, en Jordanie, au Maroc.

Vous vous demandez qui le pousse à capter autant d'images, à faire vibrer ses sensations, à témoigner de son exaltation, lui pourtant si réservé d'apparence. Veut-il rivaliser avec Jean-Pierre Balmer ? Que nenni, il prolonge son voyage et vous offre, avec surprise, le plaisir caché de sa récolte : des diaporamas aussi talentueux que sensibles. Vous découvrez alors l'un des dons cachés de cet esthète et d'où lui vient cette patience que suppose ce travail d'assemblage, de couleurs et de correspondances.

En repensant à l'évolution de François durant ces longues années, il me vient le souvenir qu'avant son travail sur les Bains, il était déjà préoccupé par le social, comme on dit, puisqu'il s'occupait des repas aux réfugiés, aux requérants d'asile à l'arrière de la gare de Cornavin.

Lui qui avait émigré en Australie, et qui en était revenu, voulut y retourner bien plus tard, pour se reposer de la buvette des Bains des Pâquis. Etait-ce à Sidney ? Attablé sur une terrasse, il surprit dans la conversation de ses voisins australiens, le mot « Geneva » puis, très distinctement, d'un lieu extraordinaire, « les Bains des Pâquis » ! Il comprit alors où était sa vraie place ! Il n'y a décidément pas moyen de se dépayser. Les Bains vous rattrapent au bout du monde.

Et voilà qu'aujourd'hui, après un parcours qui ne fut pas seulement celui de la buvette, mais celui du comité de l'AUBP et des plannings casse-tête des employés, François va réaliser ses rêves. Si je dis, au revoir François, on pense trop à Jacques Brel, il faudrait une autre formule, moins connotée. A demain, à la revoyure, à tout bientôt, à tout soudain, au plaisir partagé !

L'escalier du cœur

Il est un livre, petit de taille, dense et ardent, qui trouvera sans peine le chemin des meilleures poches. Rien de tiède là-dedans. Rien de convenu. Quinze peintures et quinze textes se font face. A chaque duo une vibration. Entre chaque duo une respiration. Il est bon de prendre son temps pour gravir l'escalier du cœur, en se laissant happer par les couleurs de Tatiana Khazanova et emporter par les écrits de Jean Firmann, l'auteur qui trousse l'esperluette avec tant de bonheur.

L'ouvrage, tiré à compte d'auteur, a été imprimé à Genève par les artistes eux-mêmes sur beau papier vergé demi-crème. Pour commander ce livre vendu à 30 francs, une adresse : Editions de la tempresse, rue de Montchoisy 55, 1207 Genève.

Les Pâquis se rhabillent

Depuis octobre 2013, les Bains des Pâquis accueillent tricoteurs et tricoteuses dans le cadre du projet socioculturel « Les Pâquis se rhabillent ».

Vous les avez peut-être aperçus gesticulant avec des aiguilles de toutes les tailles et des laines flashy. Hommes et femmes, d'âge et de cultures variés, se réunissent un samedi sur deux, aux Bains des Pâquis, dans le but de tricoter la laine, mais aussi de tisser des liens autour d'une tisane de gingembre et autres gourmandises. Ce projet de tricot urbain réunit une dizaine d'associations et de cafés du quartier des Pâquis.

Dès le mois de juin, le mobilier urbain sera revêtu de laine. Vous découvrirez alors un quartier haut en couleurs, à l'allure chaleureuse et féerique. L'œuvre d'une centaine de personnes venant de tout le canton.

Léa Herquel
Animatrice socioculturelle et initiatrice du projet « Les Pâquis se rhabillent ».

Le 14 juin nous fêterons l'inauguration du projet. La compagnie Transe Express viendra animer les rues tricotées avec une parade musicale décalée. Vous êtes cordialement invités dès 18 h 30 aux Bains des Pâquis pour un apéro, suivi du départ de la parade musicale à 19 h 15. L'exposition de tricot urbain durera jusqu'à fin août.

Prochaines rencontres de tricot :
samedis 17 et 31 mai, de 14 h à 16 h

www.facebook.com/LesPaquisSeRhabillent

Quand les Bains riment avec poésie

Une virgule au-dessus du lac qui conjugue tous les possibles, une bibliothèque, en rénovation et sans parole pour un temps, des envies communes pour un partenariat.

Poésie en ville s'expatrie donc cette année aux Bains des Pâquis, ce territoire hors du siècle et des conventions, qui rêvait depuis longtemps déjà d'organiser un tel festival. Dire que le lieu s'y prêtait serait estomper d'un coup de fusain gris l'essence même de cette configuration et son architecture. Un paysage bas, en filigrane, qui redéfinit la ligne d'un horizon clair tout en poésie et qui ré-enchante le monde à chaque instant dans la lumière changeante du lac.

L'équipe de programmation des Bibliothèques municipales et des Bains s'est donc attachée à construire un univers de mots qui habitent chaque particularité du site, suivant des parcours intimistes ou initiatiques. Jouant ici sur les reflets de l'eau, entre les galets, sur un pédalo, déclamant haut sur le phare ou le plongeoir, allant se percher sur les platanes ou se lover dans un transat, effleurant un rien d'érotisme dans l'étouffante chaleur d'un sauna, discourant de tables rondes en conférences, de débats en concerts de slam ou projections visuelles, entre la buvette et l'extravagant chapiteau rouge d'un théâtre de rue.

La poésie est à l'image de ces lieux. Elle ignore parfois l'âge et le temps, méconnaît d'autres fois la culture et l'élitisme, oublie souvent les conditions sociales et les conventions. Elle est une parole ouverte, droite dans sa langue, qui se crée et s'entend pour et par tous.

Ailleurs, entre la bibliothèque des Eaux-Vives et celle des Pâquis, des animations viendront ponctuer ce panorama d'un monde réinventé, créant des phrases dans une ville nouvelle à cheminer selon son imagination, mais qui nous ramèneront toutes au cœur de la rade, où de tout temps on se baigne de poésie comme d'autres d'excès de réalisme.

Cent fous font un sage disait Aristote. Mais un seul poète suffit à refaire le monde et nous laisser rêver à ses multiples définitions. Les poètes sont ces funambules des mots qui maintiennent l'improbable équilibre de l'univers, marchant sur la corde raide d'un horizon sans grammaire en une suite perpétuelle de petits déséquilibres.

Quel autre lieu que ces Bains palimpsestes pouvaient donc accueillir une poignée de sages et quelques poètes ?

du 2 au 5 octobre 2014
Programme consultable dès le 8 septembre sur www.ville-geneve.ch/poesieenville et sur www.bainsdespaquis.ch

aubes musicales

tous les jours
du 12 juillet au 31 août
de 06h00
à 07h00

SAMEDI 12 JUILLET
Luluxpo. Dj

DIMANCHE 13 JUILLET
Duck Duck Grey Duck
Soul-Surf-Garage du lac Léman

LUNDI 14 JUILLET
Nguyên Lê Saiyuki + Quang. World jazz Asie

MARDI 15 JUILLET
Colette Grand Kurt Weill Kabaret. Asphalt songs

MERCREDI 16 JUILLET
Cédric Schaerer sextet. Jazz

JEUDI 17 JUILLET
Monofocus. Musique spectaculaire

VENDREDI 18 JUILLET
Milord. Musique spectaculaire

SAMEDI 19 JUILLET
Danse africaine, avec Filibert Tologo
pour faire danser le public

DIMANCHE 20 JUILLET
Zumba avec un animateur
pour faire danser le public

LUNDI 21 JUILLET
Chants des pavillons. Musique spectaculaire

MARDI 22 JUILLET
Vannereau Eric Franceries. Duo Tango

MERCREDI 23 JUILLET
Jose Antonio Julado et Isabela Rodriguez
Flamenco avec une danseuse et un danseur

JEUDI 24 JUILLET
Surprise

VENDREDI 25 JUILLET
Surprise

SAMEDI 26 JUILLET
Taïchi avec Naerema
Méditation taïchi avec hang et balafon

DIMANCHE 27 JUILLET
Franz Treichler. Electronica et guitare acoustique

LUNDI 28 JUILLET
Carte blanche à la Cave 12
Simone Aubert (Massicot) & Vincent Bertholet
(Orchestre Tout Puissant Marcel Duchamp)
Répétitif trance duo

MARDI 29 JUILLET
Carte blanche à la Cave 12
Testa Di Cavallo. Rock décalé

MERCREDI 30 JUILLET
A Moving Sound. World music–Asian Fusion

JEUDI 31 JUILLET
Carte blanche à la Cave 12
Cabinet de Logique. Diffusion électroacoustique

VENDREDI 1er AOÛT
Duo Extrême Suisse. Chanson suisse déjantée

SAMEDI 2 AOÛT
Didier Kugel duo. Harpe-violon

DIMANCHE 3 AOÛT
Organic Flowers. Jazz

LUNDI 4 AOÛT
Oh ma Lune. Chanson électro-bricolo

MARDI 5 AOÛT
Surprise

MERCREDI 6 AOÛT
Slurp BB. Second Line

JEUDI 7 AOÛT
Surprise

VENDREDI 8 AOÛT
Surprise

SAMEDI 9 AOÛT
Razzmatazz. Musique et danses d'Europe
de l'Est avec un animateur
pour faire danser le public

DIMANCHE 10 AOÛT
Trio Elbasan
Un voyage du Danube à la Méditerranée

LUNDI 11 AOÛT
Surprise

MARDI 12 AOÛT
Manuel Gesseney Quintet. Jazz moderne

MERCREDI 13 AOÛT
Catherine Sury et Manuel Calderón
Chant et guitare

JEUDI 14 AOÛT
Ming Zeng, flûte dizi et Lingling Yu, luth pipa
Musique chinoise traditionnelle

**VENDREDI 15, SAMEDI 16
ET DIMANCHE 17 AOÛT**
Carte blanche au Conservatoire populaire
de musique, danse et théâtre

LUNDI 18 AOÛT
Espace Musical : au fil de l'eaube
Saint-Saëns, Cage, Instant composing

MARDI 19 AOÛT
The Blossomed Voice. Groupe vocal a cappella

MERCREDI 20 AOÛT
Hares Khan. Chant haindustany

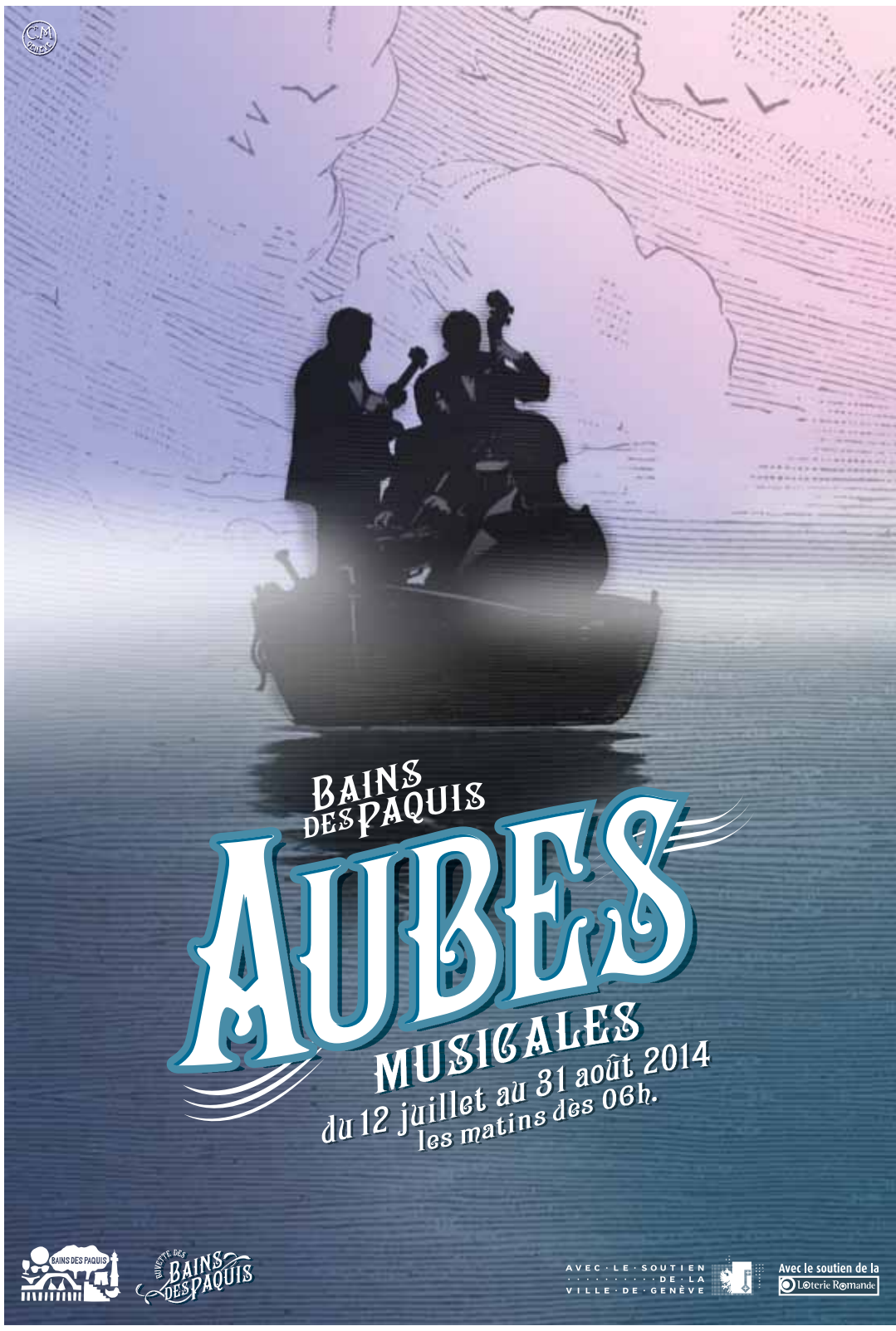
JEUDI 21 AOÛT
Marc Liebeskind trio. Jazz

VENDREDI 22 ET SAMEDI 23 AOÛT
Top Chrono. Concert spectaculaire

DIMANCHE 24 AOÛT
Swing Spirit. Jazz swing avec un animateur
pour faire danser le public

LUNDI 25 AOÛT
Carte blanche à l'AMR
Gumbo Kings. Jazz piquant et boxeur

MARDI 26 AOÛT
Carte blanche à l'AMR
The Blue Biscuits of the King Ferdinand
Jazz gourmand et volant



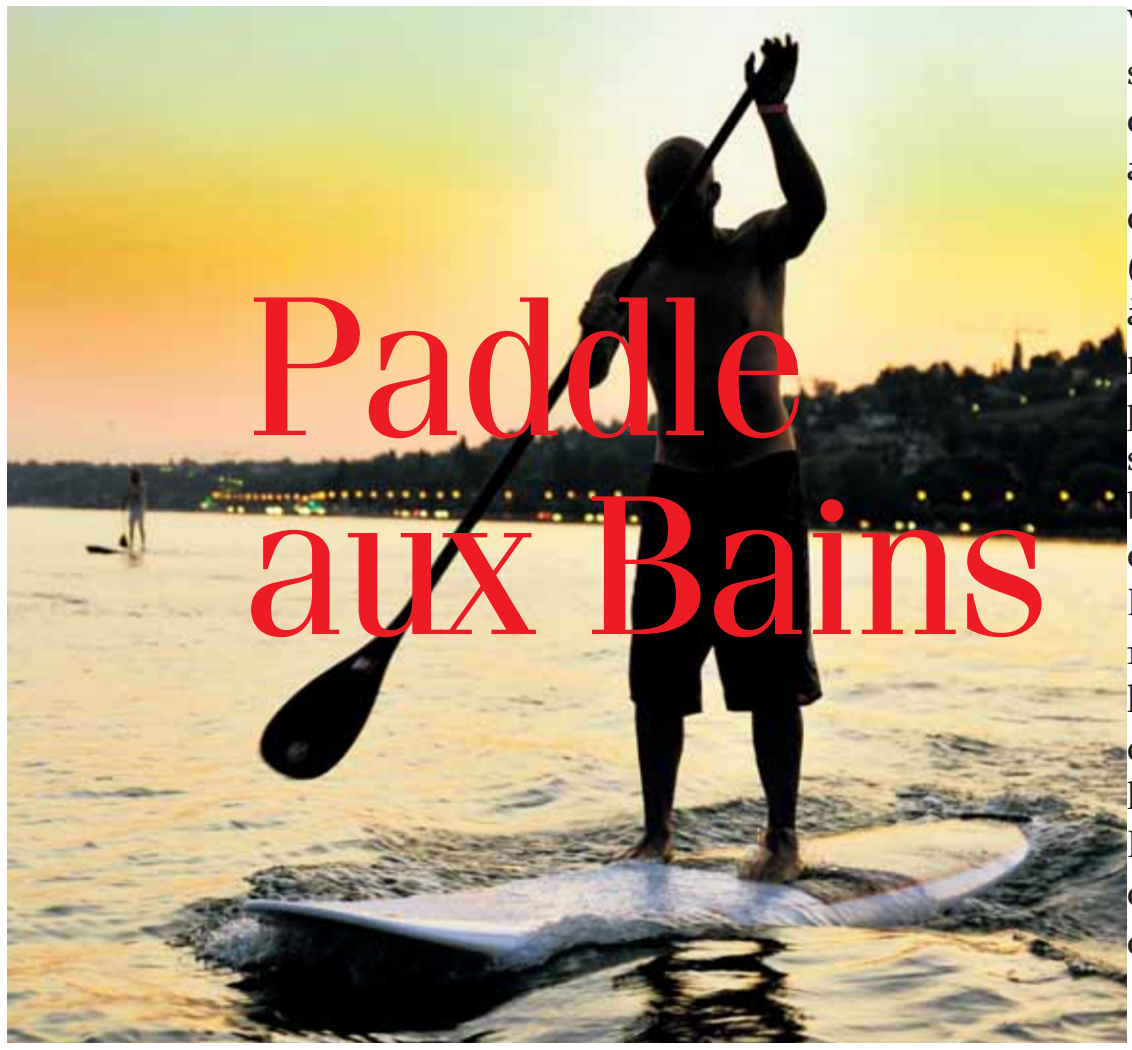
MERCREDI 27 AOÛT
Carte blanche à l'AMR
Parallels. Jazz sensuel et mystique

JEUDI 28 AOÛT
Paula Oliveira et Léo Tardin duo
Chant traditionnel portugais

VENDREDI 29 AOÛT
Carte blanche aux Ateliers d'ethnomusicologie
Elena Greandia, Michel Bastet, Sylvain Fournier
Histoires à partager. Jazz, boléro et tango

SAMEDI 30 AOÛT
Carte blanche aux Ateliers d'ethnomusicologie
Palenque La Papayera. Fanfare colombienne

DIMANCHE 31 AOÛT
Carte blanche aux Ateliers d'ethnomusicologie
Lebedik. Chants yiddish et musique klezmer



Paddle aux Bains

Vous rêviez de glisser ainsi sur l'eau ? Vous pourrez désormais tenter l'aventure aux Pâquis. A l'ouverture de la saison d'été, trois SUP *(stand up paddle)* seront mis à disposition des adultes, moyennant quelques précautions : l'exercice se pratique en dehors des balises, en direction du large et avec un gilet de sauvetage. La location est fixée à 15 francs l'heure durant le temps d'ouverture de la plage, la dernière location se faisant à 19h. Il sera demandé 50 francs de dépôt et une carte d'identité.

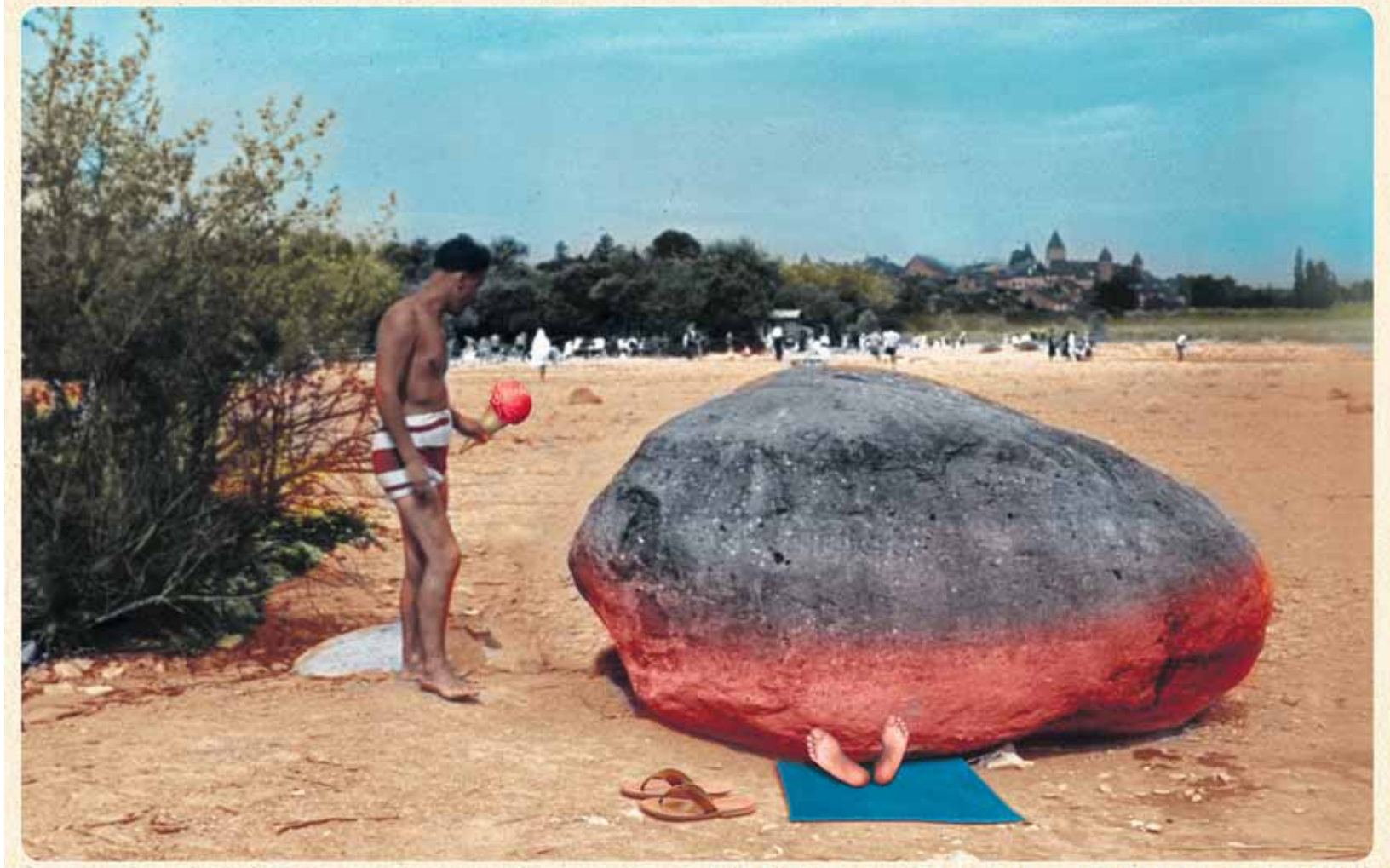
Deux concours

Amis des Bains, poètes à vos heures, croqueurs d'images ou nageurs en eaux vives, ceci vous concerne. L'AUBP lance deux concours pour stimuler votre créativité estivale.

• **« La fable de l'été »** s'adresse à toutes celles et ceux qui aiment écrire. L'histoire doit tenir sur une feuille A4 et avoir un titre, ainsi qu'une morale, comme toute fable qui se respecte. Le premier prix sera attribué au récit qui aura le plus touché le groupe animations culturelles de l'AUBP. Son auteur gagnera un voyage de quatre jours à Berlin.

• **« La photo la plus inutile de l'été »** vise les preneurs d'images qui aiment surprendre leur public par des vues drôles ou décalées. Le premier prix ira au cliché le plus déroutant. Son auteur gagnera également un voyage de quatre jours à Berlin.

Ces concours sont ouverts à tous. Chaque participant recevra un bon sauna et un bon fondue. Les travaux sont à adresser à info@aubp.ch jusqu'au 24 août à minuit. Qu'on se le dise !



Flirt de vacances écourté par la chute d'une météorite

PLONK & REPLONK

PLAGE

du 12 au 23 mai 2014 : de 10 h à… (selon météo)
du 24 mai au 24 août : de 10 h à 21 h la semaine, de 9 h à 21 h le dimanche
du 25 août au 12 septembre : de 10 h à… (selon météo)

Prix d'entrée
2.– pour les adultes, dès 16 ans
1.– pour les enfants, AVS et AI
Gratuité pour les enfants en-dessous de 6 ans
Abonnement pour toute la saison:
50.– pour les adultes
30.– pour AVS, AI, étudiants (jusqu'à 25 ans)
20.– pour les juniors
Tél. 022 732 29 74

LA BUVETTE DES BAINS

Dès 7 h du matin, petit-déjeuner complet.
Dès midi, un excellent plat du jour.
Horaires: de 7 h à 22 h 30. Tél. 022 738 16 16

DÈS LE 1er SEPTEMBRE LA BUVETTE PROPOSE : « ANNIVERSAIRE PIRATE »

Animations, chasse au trésor, gâteaux, chansons, bal, de 5 à 105 ans, forfait 200 fr. les mercredis et samedis de 14 h à 16 h, les dimanches de 10 h à 12 h
Réservations à la Buvette

MASSAGES

Des masseurs et masseuses professionnelles proposent différents types de massages, de détente, sportifs ou musculaires, réflexologie, drainages lymphatiques ou encore shiatsu.

Tarif : séance de 50 minutes à 65 francs
Horaire: de 9 h 30 à 21 h tous les jours
Réservation sur place ou par téléphone au 022 731 41 34 (lundi-vendredi) de 9 h à 13 h

HAMMAM

du 24 mai au 24 août, de 10 h à 19 h 30

DU 22 AU 25 MAI

LUX

Installations, performances, photo, vidéo, musique, ateliers pour enfants

SAMEDI 14 JUIN

FÊTE «LES PÂQUIS SE RHABILLENT»

avec un spectacle de la compagnie Transe Express dès 18 h 30

LUNDI 16 JUIN

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'AUBP À 20 h

DU 21 AU 28 JUIN

EN PLEIN LAC

Théâtre, tous les soirs à 21 h 15

JEUDI 26 JUIN

JOURNÉE DES AÎNÉ-E-S ET DES ENFANTS

SAMEDI 28 JUIN

TOURNOI DE PÉTANQUE À 15 h

Triplette mixte (maximum 12 équipes de 3)
Grillades pour les participants dès 19 h

DU 12 JUILLET AU 31 AOÛT

8e ÉDITION DES AUBES MUSICALES

Chaque matin à 6 h 00 par tous les temps.
Cafés, thés offerts ▶ voir page ci-contre

LES MARDIS 15 JUILLET ET 5 AOÛT, LES JEUDIS 17 JUILLET ET 7 AOÛT

À LA DÉCOUVERTE DU BIOTOPE

Pour les enfants.
Dès 14 h, inscriptions à la Rotonde

SAMEDI 19 ET DIMANCHE 20 JUILLET

TRIATHLON

MARDI 22 JUILLET

CONCERT «ÉCOUTE AU VERT» À 18 h

MERCREDI 30 JUILLET, VENDREDI 15 AOÛT

SUMMERBREAK

VENDREDI 1er AOÛT

FÊTE NATIONALE

Tournoi de jass à 8 h, lutte à la culotte à 13 h, concours de ricochets à 15 h, lancer de la pierre à 16 h, fondue à 20 h. Animations musicales.

SAMEDI 9 AOÛT

DESTRESS

Hip hop, body painting et autres

DU 19 AU 24 AOÛT

CINÉSUD AVEC HELVETAS

En avant-séance, projection du film d'animation *Aubade*, de Mauro Carraro

DIMANCHE 24 AOÛT

COURSE AUTOUR DU PHARE

dès 14 h. Inscription sur place dès 11 h 30

DIMANCHE 14 SEPTEMBRE

TOURNOI DE PÉTANQUE À 10 h

Triplette mixte (maximum 12 équipes de 3)

JEUDI 18 SEPTEMBRE

INAUGURATION DU FESTIVAL DU FILM CHIANT

DIMANCHE 21 SEPTEMBRE

NETTOYAGE DU LAC

DU 2 AU 5 OCTOBRE

POÉSIE EN VILLE SUR LES BAINS

voir page 33

JOURNAL DES BAINS

BAINS DES PAQUIS

Le journal de l'AUBP
Association d'usagers des Bains des Pâquis
Quai du Mont-Blanc 30, 1201 Genève
tél. 022 732 29 74
www.bainsdespaquis.ch

Rédactrice responsable Françoise Nydegger
journal-des-bains@aubp.ch

Rédaction Serge Arnauld, Armand Brulhart, Sarah Budasz, Philippe Constantin, Eden Levi Am, Fausto Pluchinotta, Bertrand Theubet

Conception graphique
Pierre Lipschutz, www.promenade.ch

Ont collaboré à ce numéro
Théo Albertini, Jean-Luc Babel, Guy Chevalley, Jérôme Estèbe, Jean Firmann, Lionel Fontannaz, Clémentine Glerum, Elodie Glerum, Alain Guerry, Julie Guinand, Léa Herquel, Gérald Herrmann, Nicolas Lambert, Timothée Léchot, Aloys Lolo, Jean-François Luthy, Julie Mayoraz, Eddy Mottaz, Guy Mérat, Thierry Ott, Rémy Pagani, Jean-Henry Papilloud, François Pasquini, Frederik Peeters, Bruno Pellegrino, Plonk & Replonk, Matthieu Ruf, Noémi Schaub, Lydia Schenk, Anne-Sophie Subilia, Agnès Villette, Fanny Voélin, Daniel Vuataz, Fanny Wobmann, Vincent Yersin, Zep

Publicité
Helena de Freitas pub@sillage.ch
www.sillage.ch

Impression
CIL Centre d'impression Lausanne SA

Tirage :
5000 exemplaires

Journal imprimé sur du papier certifié FSC®

FSC www.fsc.org MIXTE Papier issu de sources responsables FSC® C014046

© 2014, les auteurs et l'AUBP
ISSN 1664-3003

Prochaine parution : hiver 2014-2015
Délai rédactionnel : 5 septembre 2014

GRAND THÉÂTRE DE GENÈVE

MON OPÉRA MON AMOUR

LES OPÉRAS

RIGOLETTO
EUGÈNE ONÉGUINE
LA GRANDE-DUCHESSE DE GÉROLSTEIN
IPHIGÉNIE EN TAURIDE
PORGY AND BESS
MESSA DA REQUIEM
MEDEA
FIDELIO

LES BALLETS

CASSE-NOISETTE
WATER STAINS ON THE WALL
«SALUE POUR MOI LE MONDE !»

LES RÉCITALS

BRYN TERFEL • PATRICIA PETIBON
NATALIE DESSAY & LAURENT NAOURI • MICHAEL VOLLE • DIANA DAMRAU

OPÉRA JEUNE PUBLIC

LE PETIT PRINCE

CONCERTS EXCEPTIONNELS

I CAPULETI E I MONTECCHI (ELĪNA GARANČA)
ANGELA GHEORGHIU

SPECTACLES

LES PROCÈS D'IPHIGÉNIE ET DE MÉDÉE

OPÉRAS BALLETS CONCERTS RÉCITALS & SPECTACLES

ABONNEZ-VOUS!

SAISON 1415

www.geneveopera.ch
+41 22 322 50 50